This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
7·9

# OEUVRES

## COMPLETES

DE

# M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-ONZIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

848
V94
1791
V. 71
Buhr

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
free
2-15-89

# MELANGES

# LITTERAIRES.

# DOUTES

## SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE.

1753.

*Tradidit mundum disputationi eorum.*
DIEU abandonna la terre à leurs querelles.

### I.

N'EST-CE pas là l'origine de toutes les dominations et de toutes les lois? Quel était le droit de *Pepin* sur la France? quel était celui de *Charlemagne* sur les Saxons et sur la Lombardie? celui du plus fort.

On demande si Pepin donna l'exarchat de Ravenne aux papes? Qu'importe aujourd'hui qu'ils tiennent ces terres de *Pepin* ou d'un autre, ou de leur habileté, ou de la conjoncture des temps? Quel droit avaient des Ultramontains d'aller prendre et donner des couronnes dans l'Italie? Il est très-vraisemblable que la donation de *Pepin* est une fable, comme la donation de *Constantin*.

Le pape *Etienne III* mande à *Charlemagne*, dans une de ses lettres, que le roi lombard *Didier*, qu'il avait auparavant appelé un *abominable et un lépreux*, lui a restitué les justices de *Saint-Pierre*, et qu'il est un très-excellent prince: or, les justices de *Saint-Pierre* ne sont point l'exarchat de Ravenne. Et comment cet infidelle lépreux ou cet excellent prince aurait-il donné cette belle province,

quand il n'y avait point d'armée en Italie qui le forçât à reſtituer au pape ce que ſes pères avaient ravi aux empereurs ?

La donation de *Charlemagne* n'eſt guère moins ſuſpecte, puiſque ni *Andelme*, ni *Aimoin*, ni même *Eginhard*, ſecrétaire de ce monarque, n'en parlent pas. *Eginhard* fait un détail très-circonſtancié des legs pieux que laiſſa *Charlemagne*, par ſon teſtament, à toutes les égliſes de ſon royaume. *On ſait*, dit-il, *qu'il y a vingt et une villes métropolitaines dans les Etats de l'empereur.* Il met Rome la première, et Ravenne la ſeconde. N'eſt-il pas certain, par cet énoncé, que Rome et Ravenne n'appartenaient point aux papes ?

II.

Quel fut préciſément le pouvoir de *Charlemagne* dans Rome ? C'eſt ſur quoi on a tant écrit qu'on l'ignore. Y laiſſa-t-il un gouverneur ? impoſait-il des tributs ? gouvernait-il Rome comme l'impératrice-reine de Hongrie gouverne Milan et Bruxelles ? C'eſt de quoi il ne reſte aucun veſtige.

III.

Je regarde Rome, depuis le temps de l'empereur *Léon l'Iſaurien*, comme une ville libre, protégée par les Francs, enſuite par les Germains ; qui ſe gouverna, tant qu'elle put, en république, plutôt ſous le patronage que ſous la puiſſance des empereurs ; dans laquelle le ſouverain pontife eut toujours le premier crédit, et qui enfin a été entièrement ſoumiſe aux papes.

IV.

Les prêtres ne ſe mariaient pas dans ce temps-là : je le veux croire. Tous les canons leur défendent le mariage. On craignit que les gros bénéfices ne devinſſent héréditaires. Et les curés (ſur-tout les curés de campagne) qui conſument leurs jours dans les travaux pénibles, furent privés de cette conſolation.

L'Etat y perdit de bons citoyens : on ne voit guère de meilleure éducation que celle des enfans des paſteurs en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemarck, en Hollande. Des vues ſupérieures ont aſtreint l'Egliſe romaine à des lois plus auſtères. Mais d'où vient qu'il eſt dit que le chantre de Saint-Jean de Latran, et ſon fils, étaient dans Rome à la tête d'un parti, du temps du pape *Étienne III?* d'où vient que le pape *Formoſe* était fils d'un prêtre ? d'où vient qu'*Etienne VI*, *Jean XV*, étaient fils d'un prêtre ? Rien ne nous apprend que leurs pères avaient quitté ou perdu leurs femmes avant d'entrer dans les ordres.

V.

On regarde le dixième ſiècle comme un temps affreux : on l'appelle le ſiècle de fer. En quoi donc était-il plus horrible que le ſiècle du grand ſchiſme d'Occident, et que celui d'*Alexandre VI?*

*Théodora* et *Marozie* gouvernèrent Rome : on inſtalla des papes de douze ans, de dix-huit ans : *Marozie* donna le ſaint Siége au jeune *Jean XI*, qu'elle avait eu de ſon adultère avec le pape *Sergius III.* Mais je ne vois pas pourquoi tant d'hiſtoriens ſe ſont déchaînés contre cet infortuné

*Jean XI.* Il fut l'inſtrument de l'ambition de ſa mère, et la victime de ſon frère. Il vécut, il mourut en priſon. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

VI.

Il eſt bien peu important que ce ſoit ce *Jean XI*, fils de *Marozie*, ou ſon petit-fils *Jean XII* qui, le premier, ait changé de nom à ſon avénement au pontificat; mais j'oſerai diſculper un peu la mémoire de ce *Jean XII*, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être oppoſé à *Othon le grand*. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de ſouſtraire Rome à une puiſſance étrangère.

Je paraîtrai hardi en diſant qu'il avait plus de droit ſur Rome que l'empereur *Othon*. Ce duc de Saxe n'était point du ſang de *Charlemagne*. *Jean XII* était patrice. S'il avait pu chaſſer à la fois les *Bérengers* et les *Othons*, on lui eût érigé des ſtatues dans ſa patrie. On l'accuſe d'avoir eu des maîtreſſes : étrange crime pour un jeune prince! La plupart des autres chefs d'accuſation, intentés contre lui devant l'empereur et le peuple romain, ſont dignes de la ſuperſtitieuſe ignorance de ces temps-là. On lui fait ſon procès pour avoir bu à la ſanté du diable : cette accuſation reſſemble à celles dont *Grégoire IX* et *Innocent IV* chargèrent *Fréderic II*.

VII.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis *Arnould*, bâtard de la maiſon de *Charlemagne*? Juſqu'à *Othon I* ils ne furent que

rois de Germanie. Il semble que les historiens ne les aient mis au catalogue des empereurs, que pour avoir une suite complète.

VIII.

*Louis IV*, surnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme son père ? On convient que ses frères n'étaient pas légitimes. *Hubner* le met au même rang que ses frères, sans aucune distinction. Il est dit dans les Annales de Fulde, que la femme d'*Arnould* vécut mal avec son mari; qu'elle fut accusée d'adultère. Il est rapporté que dans l'assemblée de Forkheim, les seigneurs statuèrent qu'un de ces frères de *Louis l'enfant* serait roi, s'il ne se trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes seigneurs, à la mort d'*Arnould*, produisirent *Louis* âgé de sept ans. Il faut donc le regarder comme légitime; il faut donc dire dans les vers techniques: *Louis, le fils d'Arnould*, et non pas: *Louis, bâtard d'Arnould.*

IX.

L'histoire moderne, et sur-tout celle du moyen âge, est devenue une mer immense pleine d'écueils, où les plus habiles se brisent. Le très-savant auteur (*) de la Méthode pour étudier l'histoire, répète encore la fable de l'adultère et du supplice de *Marie d'Arragon*, et du miracle opéré par une comtesse de Modène; tandis que cette fable est traitée d'absurde par *Struvius*, et qu'elle est si bien réfutée par *Muratori*.

Est-il possible qu'on trouve encore dans ses Tablettes chronologiques, un archevêque de

(*) L'abbé *Lenglet du Fresnoy*.

*Jean XI.* Il fut l'inſtrument de l'ambition de ſa mère, et la victime de ſon frère. Il vécut, il mourut en priſon. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

VI.

Il eſt bien peu important que ce ſoit ce *Jean XI*, fils de *Marozie*, ou ſon petit-fils *Jean XII* qui, le premier, ait changé de nom à ſon avénement au pontificat; mais j'oſerai diſculper un peu la mémoire de ce *Jean XII*, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être oppoſé à *Othon le grand*. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de ſouſtraire Rome à une puiſſance étrangère.

Je paraîtrai hardi en diſant qu'il avait plus de droit ſur Rome que l'empereur *Othon*. Ce duc de Saxe n'était point du ſang de *Charlemagne*. *Jean XII* était patrice. S'il avait pu chaſſer à la fois les *Bérengers* et les *Othons*, on lui eût érigé des ſtatues dans ſa patrie. On l'accuſe d'avoir eu des maîtreſſes : étrange crime pour un jeune prince! La plupart des autres chefs d'accuſation, intentés contre lui devant l'empereur et le peuple romain, ſont dignes de la ſuperſtitieuſe ignorance de ces temps-là. On lui fait ſon procès pour avoir bu à la ſanté du diable : cette accuſation reſſemble à celles dont *Grégoire IX* et *Innocent IV* chargèrent *Fréderic II.*

VII.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis *Arnould*, bâtard de la maiſon de *Charlemagne?* Juſqu'à *Othon I* ils ne furent que

rois de Germanie. Il semble que les historiens ne les aient mis au catalogue des empereurs, que pour avoir une suite complète.

VIII.

*Louis IV*, surnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme son père ? On convient que ses frères n'étaient pas légitimes. *Hubner* le met au même rang que ses frères, sans aucune distinction. Il est dit dans les Annales de Fulde, que la femme d'*Arnould* vécut mal avec son mari; qu'elle fut accusée d'adultère. Il est rapporté que dans l'assemblée de Forkheim, les seigneurs statuèrent qu'un de ces frères de *Louis l'enfant* serait roi, s'il ne se trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes seigneurs, à la mort d'*Arnould*, produisirent *Louis* âgé de sept ans. Il faut donc le regarder comme légitime; il faut donc dire dans les vers techniques: *Louis, le fils d'Arnould*, et non pas: *Louis, bâtard d'Arnould.*

IX.

L'histoire moderne, et sur-tout celle du moyen âge, est devenue une mer immense pleine d'écueils, où les plus habiles se brisent. Le très-savant auteur (*) de la Méthode pour étudier l'histoire, répète encore la fable de l'adultère et du supplice de *Marie d'Arragon*, et du miracle opéré par une comtesse de Modène; tandis que cette fable est traitée d'absurde par *Struvius*, et qu'elle est si bien réfutée par *Muratori.*

Est-il possible qu'on trouve encore dans ses Tablettes chronologiques, un archevêque de

(*) L'abbé *Lenglet du Fresnoy.*

à ceux qui
n édifice
t dont nous
les jeter à

r nos enne-
la charité et
par prodi-
*ctims*, de
our-propre:
le ferait-il
la douceur:

s opinions
e pour les
les font fi
*la raison*
foient pas
contradic-

d'*univer-*
quand nos
, et cou-
la terre où

re univer-
ons point
lez nous::
ns. Ils ne
*thagore*,
, *Scipion*,
.., et tant

# LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF, PASTEUR DE HELMSTAD, A M. HIRKERE, PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

JE gémis, comme vous, mon cher confrère, des funeſtes progrès de la philoſophie. Les magiſtrats, les princes penſent, nous ſommes perdus. L'Angleterre ſur-tout a corrompu l'Europe par ſes malheureuſes découvertes ſur la lumière, ſur la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent inſenſiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui eſt raiſonnable; et ils répondent à pluſieurs de nos inventions :

*Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.*

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur ſur cette haine funeſte que tant de perſonnes de tout rang, de tout âge et de tout ſexe déploient ſi hautement contre nos ſemblables; peut-être nos diviſions en ſont-elles la ſource; peut-être auſſi devons-nous l'attribuer au peu de circonſpection de certaines perſonnes qui ont révolté les eſprits au lieu de les gagner. Nous avons inſulté les ſages, comme les luthériens outragent les calviniſtes, comme les calviniſtes diſent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs nommés *quakers*, tous à l'Egliſe romaine, et l'Egliſe romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je ſuis perſuadé qu'on ne ſe ſerait pas tant révolté contre

nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injuſtement les fondemens d'un édifice que nous démoliſſons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je penſe que le ſeul moyen de ramener nos ennemis ſerait de ne leur montrer que de la charité et de la modeſtie; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits eſprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus*; nous forçons leur amour-propre à ſe mettre contre nous ſous les armes. Ne ſerait-il pas plus ſage et plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur diſons que nos opinions ſont ſi claires qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles ſont ſi obſcures *qu'il ne faut pas faire uſage de ſa raiſon avec elles*. Comment veut-on qu'ils ne ſoient pas embarraſſés par ces deux expoſitions contradictoires?

Chacune de nos ſectes prétend le titre d'*univerſelle*; mais qu'avons-nous à répondre quand nos adverſaires prennent une mappemonde, et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre ſecte eſt confinée?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être univerſelle, ſi nous étions ſages; ne les révoltons point en leur diſant qu'il n'y a de probité que chez nous: voilà ce qui a le plus ſoulevé les ſavans. Ils ne conviendront jamais que *Confucius*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Socrate*, *Platon*, *Caton*, *Scipion*, *Cicéron*, *Trajan*, les *Antonins*, *Epictète*, et tant

cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, sur-tout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage, M. *Durnol* s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : Ah ! je conviens que l'âne de *Balaam* parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

# LETTRE

## DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE,

### AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

MONSIEUR,

VOUS avez écrit trois lettres à M. de *Voltaire*, signées *Ladouz*, à l'hôtel des Asturies, rue du sépulcre. Vous lui dites, dans ces trois lettres, que vous avez été le secretaire du célèbre M. *le Franc de Pompignan ;* que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, et qu'il vous a renvoyé parce qu'il vous soupçonnait d'avoir fourni à M. de *Voltaire* des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de *Voltaire* une attestation qui détruisît cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaissait pas, que vous ne le connaissiez pas, et qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. *le Franc de Pompignan*, que ses propres ouvrages. Il me charge,

étant vieux, malade, et presque aveugle, de vous répéter la même chose de sa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. *le Franc de Pompignan*.

1°. D'assez mauvais vers.

2°. Son discours à l'académie, dans lequel il insulte tous les gens de lettres.

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à sa majesté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-les-Montauban.

4°. La description d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la procession dans laquelle il marchait derrière un jeune jésuite, accompagné des bourdons du pays; et d'un grand repas de vingt-six couverts, dont il a été parlé dans toute la province.

5°. Un beau sermon de sa composition, dans lequel il dit qu'il est avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de Paris et tous les gens de lettres sont à ses pieds dans la fange.

Mon maître a appris aussi que M. *le Franc de Pompignan*, (quoiqu'il soit noyé) se comparait à *Moïse*, et que monsieur son frère l'évêque était *Aaron*; il leur en fait ses complimens.

Il a entendu parler aussi d'une pastorale de monsieur l'évêque, adressée aux habitans du-Puy-en-Velay, par monseigneur, CORTIAT, secrétaire. On lui a mandé que dans cette pastorale il est question d'*Aristophane*, de *Diagoras*, du dictionnaire encyclopédique, de *Fontenelle*, de *la Motbe*, de *Perrault*, de *Terrasson*, de *Boindin*, du chancelier *Bacon*, de *Descartes*, de *Mallebranche*,

de *Locke*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Monteſquieu* etc.

Nous félicitons meſſieurs du Puy-en-Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces meſſieurs; tel paſteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucune de ces querelles ſcientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, et laiſſe les grands-hommes éclairer leur ſiècle.

Vous lui mandez que monſieur l'évêque d'*Alais* veut vous prendre pour ſecrétaire, en cas que vous ayez une atteſtation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les ſecrets de M. *le Franc de Pompignan*; il vous envoie cette atteſtation, et il ſe flatte que, quand vous ſerez à M. d'*Alais*, vous ne reſſemblerez pas à M. *Cortiat* ſecrétaire.

*P. S.* Je vous demande pardon, Monſieur, j'oubliais, dans les ouvrages de M. *le Franc de Pompignan*, la Prière du déiſte, qu'il a traduite de l'anglais.

## A M. LE DUC DE LA VALLIERE,

*Grand fauconnier de France, ſur Urceus Codrus.*

VOTRE procédé, monſieur le duc, eſt de l'ancienne chevalerie: vous vous expoſez pour ſauver un homme qui s'eſt mis en péril à votre ſuite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit, ſert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands fauconniers auraient déterré les *Sermones feſtivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous

Vous me diſiez dans votre première lettre, qu'*Urceus Codrus* était un grand prédicateur; vous m'apprenez dans votre ſeconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à *S^t François d'Aſſiſe*, et à tout l'ordre ſéraphique, de la mépriſe où vous m'avez fait tomber, je prends ſur moi la pénitence; mais il reſte toujours pour véritable que les myſtères repréſentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des ſermons du ſeizième ſiècle. C'eſt ſur ce point que roule la queſtion.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urceus Codrus*, et nous aurons raiſon. Il n'y a pas un mot dans les myſtères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante aſſociés, qui font et qui jouent des pièces ſaintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public, et qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui n'a nul uſage des bienſéances, peut mêler dans ſon ſermon quelques ſottiſes, ſur-tout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les ſermons du cordelier *Maillard*, que vous avez ſans doute dans votre riche et immenſe bibliothèque; vous verrez dans ſon ſermon du jeudi de la ſeconde ſemaine du carême, qu'il apoſtrophe ainſi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or: *Vous dites que vous êtes vêtues ſuivant votre état; à tous les diables votre état et vous-mêmes, Meſdemoiſelles. Vous me direz peut-être: Nos maris ne nous*

*donnent point de ſi belles robes ; nous les gagnons de la peine de notre corps ; à trente mille diables la peine de votre corps, Meſdemoiſelles.*

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard*, pour ménager votre pudeur ; mais ſi vous voulez vous donner le ſoin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'*Urceus Codrus*. Frères *André* et *Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours ſouillée par des obſcénités ; mais long-temps les ſermons ne valurent pas mieux que les myſtères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raiſon dans leurs diſcours, parce qu'on eſt obligé de raiſonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raiſon était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philoſophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-deſſous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit ſon empire que dans le ſiècle de *Louis XIV* ; c'eſt-là ce qui me détermina, il y a long-temps, à donner une légère eſquiſſe de ce temps glorieux ; et vous avez remarqué que dans cette hiſtoire, c'eſt le ſiècle qui eſt mon héros, encore plus que *Louis XIV* lui-même, quelque reſpect et quelque reconnaiſſance que nous devions à ſa mémoire.

Il eſt vrai qu'en général nos voiſins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'eſt-il pu faire

que l'on prêchât toujours et que l'on prêchât si mal? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en surplis; tandis que la Jérusalem du *Tasse* égalait l'Iliade, que l'*Orlando furioso* surpassait l'Odyssée, que le *Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les *Raphaël* et les *Paul Véronèse* exécutaient réellement ce qu'on imagine: des *Zeuxis* et des *Apelles*?

Il n'est pas douteux, monsieur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc et pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Vous avez remarqué le sermon de l'ouverture de ce concile: par l'évêque de Bitonto?

Il prouve premièrement que le concile est nécessaire, parce que plusieurs conciles ont déposé des rois et des empereurs; secondement, parce que dans l'Enéide, *Jupiter* assemble le concile des dieux; troisièmement, parce qu'à la création de l'homme et à l'aventure de la tour de Babel, DIEU s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le cheval de Troye: enfin, que la porte du paradis et du concile est la même; que l'eau vive en découle, et que les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres sèches; faute de quoi, le S^t Esprit leur ouvrira la bouche comme à *Balaam* et à *Caïphe*.

Voilà ce qui fut prêché devant les états-

généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile? Le ſermon de *St Antoine de Padoue* aux poiſſons, eſt encore plus fameux en Italie, que celui de M. de *Bitonto*. On pourrait donc excuſer notre frère *André*, et notre frère *Garaſſe*, et tous nos gilles de la chaire des ſeizième et dix-ſeptième ſiècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la ſource de cette groſſièreté abſurde, ſi univerſellement répandue en Italie du temps du *Taſſe*; en France, du temps de *Montagne*, de *Charron*, et du chancelier de l'*Hoſpital*; en Angleterre, dans le ſiècle de *Bacon*? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs ſiècles? Prenez-vous-en aux colléges qui élevaient la jeuneſſe, et à l'eſprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les colléges avaient ébauchée. Un génie tel que le *Taſſe* liſait Virgile, et produiſait la Jéruſalem. Un *Machiavel* liſait Térence, et feſait la Mandragore; mais quel moine, quel docteur liſait Cicéron et Démoſthènes? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé, pendant quatre ans, d'apprendre par cœur *Jean Deſpautère*, et enſuite devenu fou pour avoir ſoutenu une thèſe ſur l'*univerſité de la part de la choſe et de la penſée*, et ſur les cathégories, recevait en public ſon bonnet et ſes lettres de démence, et s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques, le

cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de sorciers, et s'en retournait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de la Mère sotte, le conduisait à ces sermons; et on y était d'autant plus assidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de *Louis XIV*, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guère que du temps de *Coeffetau* et de *Balzac*, que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; et enfin *Bourdaloue* fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de *Burnet*, évêque de Salisbury, qui dit dans ses mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, et que *Bourdaloue* réforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

*Bourdaloue* fut presque le *Corneille* de la chaire, comme *Massillon* en a été depuis le *Racine*: non que j'égale un art à moitié profane à un ministère presque saint; non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon, à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une bonne tragédie: mais je dis que *Bourdaloue* voulut raisonner comme *Corneille*, et que *Massillon* s'étudia, à être aussi élégant en prose que *Racine* l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à *Bourdaloue*, comme à *Corneille*, d'être un peu trop avocat; de vouloir trop prouver au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves.

*Maſſillon*, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir : il imita *Racine*, autant qu'on peut l'imiter en proſe, en préchant cependant que les auteurs dramatiques ſont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante ſon onguent et damne celui de ſon voiſin. Son ſtyle eſt pur, ſes peintures ſont attendriſſantes.

Reliſez ce morceau ſur l'humanité des grands.

" Hélas ! s'il pouvait être quelquefois permis » d'être ſombre, bizarre, chagrin, à charge aux » autres et à ſoi-même, ce devrait être à ces in- » fortunés, que la miſère, les calamités, les » néceſſités domeſtiques, et tous les plus noirs » ſoucis environnent. Ils ſeraient bien plus dignes » d'excuſe, ſi portant déjà le deuil, l'amertume, » le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en laiſſaient » échapper quelques traits au dehors. Mais faut-il » que les grands, les heureux du monde, à qui » tout rit, et que les joies et les plaiſirs accom- » pagnent par-tout, prétendent tirer de leur » félicité même, un privilége qui excuſe leurs » chagrins bizarres et leurs caprices ; qu'il leur » ſoit permis d'être fâcheux, inquiets, inabor- » dables, parce qu'ils ſont plus heureux ! qu'ils » regardent comme un droit acquis à la proſpérité, » d'accabler encore du poids de leur humeur des » malheureux qui gémiſſent déjà ſous le joug de » leur autorité et de leur puiſſance. "

Souvenez-vous enſuite de ce morceau de Britannicus.

Tout ce que vous voyez conſpire à vos déſirs ;
Vos jours, toujours ſereins, coulent dans les plaiſirs ;

L'empire en eſt, pour vous, l'inépuiſable ſource;
Ou ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout l'univers, ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Britannicus eſt ſeul. Quelque ennui qui le preſſe,
Il ne voit dans ſon ſort que moi qui s'intéreſſe,
Et n'a pour tout plaiſir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ſes malheurs.

Je crois voir, dans la comparaiſon de ces deux morceaux, le diſciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, ſi je ne craignais d'être long.

*Maſſillon* et *Cheminais* ſavaient *Racine* par cœur, et déguiſaient les vers de ce divin poëte dans leur proſe pieuſe. C'eſt ainſi que pluſieurs prédicateurs venaient apprendre chez *Baron* l'art de la déclamation, et rectifiaient enſuite le geſte du comédien par le geſte de l'orateur ſacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts ſont frères, quoique les artiſtes ſoient bien loin de l'être.

Le malheur des ſermons, c'eſt que ce ſont des déclamations dans leſquelles on dit trop ſouvent le pour et le contre. Le même homme qui, dimanche dernier, aſſurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes ſont des épines; que les cours ne renferment que d'illuſtres malheureux; que la joie n'eſt répandue que ſur le front du pauvre, prêche le dimanche ſuivant que le peuple eſt condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre ſont plongés dans des délices dangereuſes.

Ils diſent dans l'avent, que DIEU eſt ſans ceſſe

occupé du ſoin de fournir à tous nos beſoins ; et en carême, que la terre eſt maudite. Ces lieux communs les mènent juſqu'au bout de l'année par des phraſes fleuries et ennuyeuſes.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphyſique la plus profonde eſt le recueil des ſermons de *Clarke*. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philoſophes. Encore ces philoſophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclairciſſement ; et *le Français à Londres à qui on ne prouve rien*, aurait bientôt laiſſé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens ſont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations ! et qu'il y a loin de frère *Garaſſe* et de frère *André*, aux *Clarkes* et aux *Maſſillons* !

Dans l'étude que j'ai faite de l'hiſtoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons eſt de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, et malgré la foule de tant d'inſipides journaux ; comme il eſt le plus heureux, malgré nos calamités paſſagères. Car quel eſt l'homme de lettres qui ne ſache que le bon goût n'a été le partage de la France, qu'à commencer au temps de Cinna et des Provinciales ? Et quel eſt l'homme un peu verſé dans notre hiſtoire, qui puiſſe aſſigner un temps plus heureux depuis *Clovis*, que le temps qui s'eſt écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même, juſqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler ? Je défie l'homme de la plus

mauvaiſe

mauvaiſe humeur de me dire quel ſiècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juſte : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en ſait beaucoup plus que *Deſcartes* ; qu'un vicaire de paroiſſe prêche plus raiſonnablement que le grand-aumônier de *Louis XII.* La nation eſt plus inſtruite, le ſtyle en général eſt meilleur ; par conſéquent les eſprits ſont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous ſommes à préſent dans la décadence du ſiècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV.* Oui, le génie baiſſe et baiſſera néceſſairement, mais les lumières ſont multipliées ; mille peintres du temps de *Salvator-Roſa* ne valaient pas *Raphaël* et *Michel-Ange* ; mais ces mille peintres médiocres, que *Raphaël* et *Michel-Ange* avaient formés, compoſaient une école infiniment ſupérieure à celle que ces deux grands-hommes trouvèrent établie de leurs temps. Nous n'avons à préſent, ſur la fin de notre beau ſiècle, ni de *Maſſillon*, ni de *Bourdaloue*, ni de *Boſſuet*, ni de *Fénélon* ; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui, eſt un *Démoſthènes* en comparaiſon de tous ceux qui ont prêché depuis *S^t Remi* juſqu'au frère *Garaſſe*.

Il y a plus de diſtance de la moindre de nos tragédies aux pièces de *Jodelle*, que de l'Athalie de *Racine* aux Machabées de *la Motte*, et au Moïſe de l'abbé *Nadal*. En un mot, dans tous les arts de l'eſprit, nos artiſtes valent bien moins qu'au

commencement du grand ſiècle et dans ſes beaux jours ; mais la nation vaut mieux. Nous ſommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures ; et les miennes ſe mêlent à la foule : c'eſt une multitude prodigieuſe de moucherons et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs : vous ne voyez pas de ces inſectes dans une terre ſtérile ; et remarquez que dans cette foule immenſe de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de fineſſe que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les Lettres provinciales.

Voilà l'état de nos richeſſes de l'eſprit, comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à préſent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre ſociété, vous trouverez que mon compte eſt juſte. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes ; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triſte panégyriſte des temps paſſés, s'il oſera comparer les temps où nous vivons, à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans ſa poche ? Aimera-t-il mieux le ſiècle précédent, où l'on tuait le premier miniſtre à coups de piſtolet dans la cour du louvre, et où l'on condamnait ſa femme à être brûlée comme ſorcière ? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraiſſent heureuſes, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dreſſer les cheveux ; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des

princes employait à guérir nos bleſſures, elles ſaignaient encore de tous côtés : le poiſon de la *ligue* infectait encore les eſprits ; les familles étaient diviſées ; les mœurs étaient dures ; le fanatiſme régnait par-tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître ; mais on n'en goûtait pas encore les avantages ; la ſociété était ſans agrémens, les villes ſans police ; toutes les conſolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur, *Henri IV* était haï. Ce grand homme diſait au duc de *Sulli : Ils ne me connaiſſent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cents mille aſſaſſinats commis au nom de DIEU, ſur les débris de nos villes en cendres, juſqu'au temps de *François I* ; vous voyez l'Italie teinte de notre ſang, un roi priſonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *père du peuple* eſt reſté à *Louis XII* ; mais ce père eut des enfans bien malheureux, et le fut lui-même : chaſſé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à ſon vainqueur pour épouſer ſa ſœur ; il fut bon roi d'un peuple groſſier, pauvre, et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maiſons de bois, de paille, et de plâtre, preſque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, ſans doute, vivre ſous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raiſonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les ſiècles précédens, plus vous trouvez tout ſauvage ; et c'eſt ce qui rend notre hiſtoire de France ſi dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chrono-

logiques à colonnes, où tout le néceſſaire ſe trouve, et où l'inutile ſeul eſt omis, pour ſauver l'ennui d'une lecture inſupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent ſavoir en quelle année la ſorbonne fut fondée ; et aux curieux, qui doutent ſi la ſtatue équeſtre qui eſt dans la cathédrale gothique de Paris, eſt de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel.*

Ne diſſimulons point ; nous n'exiſtons que depuis environ ſix vingts ans : lois, police, diſcipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, eſprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, et pluſieurs avantages ſe perfectionnent aujourd'hui. C'eſt-là ce que j'ai voulu inſinuer, en diſant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le reſte. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlaſſe long-temps de lui ; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles ſi vous avez la bonté de les redreſſer.

*P. S.* Dans l'éloge que je viens de faire de ce ſiècle, dont je vois la fin, je ne prétends point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'*Appel aux nations*, en faveur de *Corneille* et de *Racine*, contre *Shakeſpeare* et *Otwai* ; et j'avouerai ſans peine que *Robert Etienne* imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes*, *profane* pour *ancienne*, *votre ſœur* pour *ma ſœur* ; et quelques autres contre-ſens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'eſt un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il eſt bon que les pièces ne ſoient point altérées.

# A L'AUTEUR DU MERCURE.

1761.

*Sic vos, non vobis.* Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéras comiques, discours moraux, et facéties, au nombre d'environ cinq cents mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*; la scène est en Afrique: il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de la scène; c'est pourtant une colonie romaine nommée *Arsinaria*; et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée: la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, *et quæ desperat tractata nitescere posse reliquit.* Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très-bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien: les

rieurs auront beau jeu ; au lieu d'avoir une pièce à ſiffler, ils en auront deux.

Il eſt vrai que les rieurs ſeront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces ; je ſuis de ce nombre ; et de tous ceux qui priſent ces bagatelles ce qu'elles valent, je ſuis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du ſiècle paſſé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me feſant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail ; je me flatte que le public le ſecondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède, on riſque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de ſpectateurs étaient venus armés d'un manuſcrit qui courait le monde, et qu'on aſſurait être mon ouvrage : il reſſemblait à cette Zulime.

C'eſt ainſi qu'un honnête libraire, nommé *Grangé*, s'aviſa d'imprimer une Hiſtoire générale, qu'il aſſurait être de moi, et il me le ſoutenait à moi-même ; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reſte en rit, et moi auſſi. Il y a trente à quarante ans que je prenais ſérieuſement la choſe. J'étais bien ſot ! Adieu, je vous embraſſe.

# À M. L'ABBÉ D'OLIVET,

## CHANCELIER DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 août 1761.

Vous m'aviez donné, mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, et j'y avais consenti, moins par paresse que par le désir de satisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne pense; et ayant déjà commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, et dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*; et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant, c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme

inſtruit, qui fait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'*urbanité* à la politeſſe, et qu'*urbanitas* ſignifiait à Rome préciſément ce qu'*humour* ſignifie chez les Anglais. C'eſt en ce ſens qu'*Horace* dit : *Frontis ad urbanæ deſcendi præmia* ; et jamais ce mot n'eſt employé autrement dans cette ſatire que nous avons ſous le nom de *Pétrone*, et que tant d'hommes ſans goût ont priſe pour l'ouvrage d'un conſul *Petronius*.

Le mot *partie* ſe trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *eſprit*. Cet homme a *des parties*. C'eſt ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'eſt le propre de l'homme de n'avoir que des parties ; on a une ſorte d'eſprit, une ſorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *eſprit* eſt trop vague ; et quand on vous dit, cet homme a *de l'eſprit*, vous avez raiſon de demander du quel ?

Que d'expreſſions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du temps de *Corneille* ; et que de pertes nous avons faites, ſoit par pure négligence, ſoit par trop de délicateſſe ! On aſſignait, on *apointait* un temps, un rendez-vous ; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, et qui n'y trouvait pas ſon *prometteur*, était *déſapointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette ſituation d'un homme qui tient ſa parole, et à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on eſt, quoi ? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette ſituation : nous diſions autrefois *forclos*, ce mot très-expreſſif n'eſt demeuré qu'au barreau.

Les *affres* de la mort, les *angoiſſes* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expreſſions abſolument néceſſaires, dont les Anglais ſe ſont heureuſement enrichis. Une rue, un chemin ſans iſſue, s'exprimait ſi bien par *non-paſſe*, *impaſſe*, que les Anglais ont imité ; et nous ſommes réduits au mot bas et impertinent de *cul-de-ſac*, qui revient ſi ſouvent, et qui déshonore la langue françaiſe.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſur-tout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des Italiens, et que nous avons abandonnées. Ce n'eſt pas d'ailleurs que notre langue ne ſoit abondante et énergique ; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles, dans leſquels on ne trouve que le ſtyle de la converſation, et un vain ramas de phraſes uſées et d'expreſſions impropres. C'eſt cette malheureuſe abondance qui nous appauvrit.

Je paſſe à un article plus important, qui me détermine à commenter juſqu'à Pertharite. C'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus et d'Andromaque eſt dans Pertharite ? qui croirait que *Racine* en ait pris les ſentimens, les vers même ? Rien n'eſt pourtant plus vrai ; rien n'eſt plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr ſon fils au berceau, ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains ; aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

*Pyrrhus* dit préciſément dans la même ſituation :

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner.

*Grimoald* dans *Corneille* veut punir

Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur ſi peu reconnaiſſant.

*Pyrrhus* dit dans *Racine* :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

*Rodelinde* dit à *Grimoald* :

Comte, penſes-y bien, et pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne crois que ta vertu, laiſſe-la ſeule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publirait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros ſi grand, ſi renommé,
Ne ſerait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

*Andromaque* dit à *Pyrrhus* :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce!
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe?
Voulez-vous qu'un deſſein ſi beau, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux ?

. . . . . .

Non, non : d'un ennemi reſpecter la miſère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un aſile,
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achile.

L'imitation eſt viſible ; la reſſemblance eſt

entière. Il y a bien plus, et je vais vous étonner. Tout le fond des scènes d'*Oreſte* et d'*Hermione* eſt pris d'un *Garibald* et d'une *Edvige*, perſonnages inconnus de cette malheureuſe pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber *Pertharite*; et c'eſt à quoi *Boileau* fait alluſion quand il dit :

Qui de tant de héros va choiſir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il eſt, ne laiſſe pas de jouer avec ſon *Edvige*, abſolument le même rôle qu'*Oreſte* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus* : elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreſte* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, Madame, et ſavez-vous vos forces ?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces ?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un viſage aimé
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, etc.

ORESTE.

Et vous le haïſſez ! avouez-le, Madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jetées

au hasard, sans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, et les a mises en œuvre; il a tiré de l'or, en cette occasion, *de stercore Ennii.*

*Corneille* ne consultait personne, et *Racine* consultait *Boileau*; aussi l'on tomba toujours depuis Héraclius, et l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que *Racine* amollit et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui, et que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille.*

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion: la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais attendri. L'amour n'a été touchant que dans les scènes du Cid, imitées de *Guillain de Castro. Corneille* a mis de l'amour jusque dans le sujet terrible d'Oedipe.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier*, à qui je montrai le quatrième acte imité de *Sophocle.* Il m'exhorte, dans cette lettre de 1714, à introduire les chœurs, et à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil; je lus l'esquisse de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, et à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctete*, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* et d'*Oedipe* en faveur des sentimens de *Philoctete.*

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent

point exécutés. Tel était le déteſtable goût de ce temps-là. On repréſenta, quelque temps après, Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la ſcène pouvait ſe paſſer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle et en églogue. Mais comme Athalie était ſoutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les ſujets profanes.

Enfin, Mérope, et en dernier lieu Oreſte, ont ouvert les yeux du public. Je ſuis perſuadé que l'auteur d'Electre penſe comme moi, et que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus ſublime et le plus effrayant ſujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuſe habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au ſujet: on en ſentait le ridicule, et on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers ſe moquaient de nous, mais nous n'en ſavions rien. Nous penſions qu'une femme ne pouvait paraître ſur la ſcène ſans dire *j'aime*, en cent façons, et en vers chargés d'épithètes et de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, et *mon ame*; *mes feux*, et *mes vœux*; *mon cœur*, et *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille*, qui s'eſt élevé au-deſſus de ces petiteſſes, dans ſes belles ſcènes des Horaces, de Cinna, de Pompée etc. Je reviens à vous dire que toutes ſes pièces pourront fournir quelques anecdotes et quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas, ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons; et ſur-tout donnez-lui l'exemple.

# LETTRE

## ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.

### 1762.

TOUT le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre M. *Boullier*; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, et à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muet *vis-à-vis* M. *Boullier*. J'ai pris des engagemens *vis-à-vis* le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Penſées raiſonnables* que je donnai en 1759, au mois de juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de M. *Gervaiſe Holmes*, en 1750. Tout Paris, *vis-à-vis* les *Penſées raiſonnables*, eſt pour la lettre de M. *Gervaiſe Holmes*, et tout Londres eſt pour les *Penſées*. Je peux dire, *vis-à-vis* de Londres et de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les *Penſées*, et je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trévoux* du mois de juin 1751, et l'*Avant-coureur* du 5 juillet, ſont de mon avis. Il eſt vrai que le *Journal chrétien* ſe déclare abſolument contre les *Penſées raiſonnables*. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le *Mercure* de février 1753, pages 55 et ſuivantes, comme *tout le monde le ſait*.

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont

conſeillé de ne point répondre à M. *Boullier* directement, attendu qu'il eſt mort il y a deux ans ; mais avec tout le reſpect que je dois à ces meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du fond des choſes que j'ai expliquées ailleurs ; et pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295^e^ tome de ma *Bibliothèque impériale*, page 75, rapporté très-infidellement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on ſait, des compoſſibles, et des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière, dans ſon dix-ſeptième tome, avec ſa ſagacité ordinaire ; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 et 103^es^ tomes de ma *Bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet* ; ils verront aiſément la différence entre les compoſſibles, les poſſibles ſimples, les non-poſſibles, et les impoſſibles. Il ſerait aiſé de s'y méprendre ſi on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9, et 11 de ma diſſertation de 1760, qui a eu un ſi prodigieux ſuccès.

Feu M. de *Cabuſac* me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de M. de *la Motte*, que non-ſeulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait auſſi un mercredi ; et que c'était dans une des aſſemblées du mercredi qu'on avait agité la queſtion ſi M. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'aſſure poſitivement M. de *Maupertuis*. Ce fait eſt lié néceſſairement au ſyſtême des compoſſibles,

Je ne répondrai pas ici aux injures groſſières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière aſſemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui et mes ouvrages étaient au rang des compoſſibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-ſept journaux. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque germanique*, d'une manière victorieuſe.

Je diſtingue trois ſortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui eſt fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuſer ni perſuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, et cela ſe ſubdiviſe en quarante-huit ſortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage: cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'eſt pourquoi je reviens à M. *Boullier* mon adverſaire, que j'eſtimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, ſon *Ame des bêtes*. Un mauvais plaiſant dit à ce ſujet que M. *Boullier* était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas aſſez inſtruit de l'hiſtoire de ſon pays; cette plaiſanterie eſt déplacée, comme il eſt prouvé dans le *Journal helvétique*, octobre 1739. Enſuite il donna ſes *Admirables penſées*, ſur les penſées qu'un homme avait données à propos des penſées d'un autre.

On ſait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occaſion que je conçus le premier deſſein de mes *Penſées raiſonnables*. J'apprends qu'un ſavant de Vittemberg a écrit contre mon titre, et qu'il y trouve une double erreur.

J'en

J'en ai écrit à M. *Pitt* en Angleterre, et à milord *Hoidcrneſſe*; je ſuis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponſe. Je perſiſte dans le deſſein de faire l'*Encyclopédie* tout ſeul; ſi M. *Cahuſac* n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article aſſez important, c'eſt la fameuſe réponſe de M. *Pfaff*, recteur de l'univerſité de Vittemberg, au révérend père *Crouſt*, recteur des révérends pères jéſuites de Colmar. On en fait coup ſur coup trois éditions, et tous les ſavans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, et j'ai même quatre volumes ſous preſſe, dans leſquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'eſt marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célèbre profeſſeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par ſon zèle pour les manuſcrits. Son *Catéchiſme chrétien*, ainſi que mon *Philoſophe chrétien*, et le *Journal chrétien*, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarrures du ſieur *Des-Accords*.

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez approfondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père *Gretzer*, dans ſon vingt-unième volume in-folio. Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit tomes de *la Théologie* de notre illuſtre ami M. *Ouekre*. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des ſouſcripteurs qui me doivent plus de ſix mois; je les prie de me lire et de me payer.

# LETTRE

## ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE, A M. ERATOU; (*)

*Sur la queſtion: Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, et comment ils l'apprêtaient?*

MONSIEUR et cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens liſent; et parmi ceux qui liſent, il y en a beaucoup qui ne ſe ſervent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. *Pfaff*, l'illuſtre profeſſeur de Tubinge, ſi connu dans tout l'univers, et M. *Crokius Dubius*, l'un des plus ſavans hommes de notre temps. Ils ne ſavaient point que les Juifs euſſent mangé ſouvent de la chair humaine. Dom *Calmet* lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ſes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. *Pfaff*, et à M. *Crokius*, qu'il y avait des paſſages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval et la chair d'homme: *Crokius* me dit qu'il en doutait; et *Pfaff* m'aſſura crument que je me trompais.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, et je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles:

" Je vous ferai boire le ſang des princes, et des
» animaux gras; vous mangerez de la chair graſſe
» juſqu'à ſatiété; vous vous remplirez à table de
» la chair des chevaux et des cavaliers. "

(*) Anagramme d'*Arouet*.

M. *Pfaff* dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiseaux ; *Crokius Dubius*, après un long examen, crut qu'elle s'adressait aussi aux Juifs, attendu qu'il y est parlé de table ; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de considérer qu'*Ezéchiel* vivait du temps de *Cambyse*, que *Cambyse* avait dans son armée beaucoup de Scythes et de Tartares qui mangeaient des chevaux et des hommes assez communément ; que si cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu mâle et héroïque de l'illustre peuple juif. Je les fis souvenir que les lois de *Moïse*, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les Juifs transgresseurs, après leur avoir dit qu'ils seront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à usure, et qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Hé bien ! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans, et de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions ?

Plusieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent MM. *Pfaff* et *Crokius*. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, et sur-tout des petits garçons. *Juvénal* vit les Egyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gascons faisaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes, dont l'abbé *Renaudot* a traduit la relation, disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine et des Indes.

*Homère*, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son temps. On sait que *Candide* fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite; et que malgré la mauvaise plaisanterie, que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien, Messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge; vous savez que les Juifs immolaient des hommes: or, on a toujours mangé des victimes (*a*) immolées; et à votre avis, quand *Samuel* coupa en petits morceaux le roi *Agag*, qui s'était rendu prisonnier, n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit *Crokius*. Je conviens, répliquai-je, que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France, et je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que *Rébecca* prépara des chevreaux à *Isaac*, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. *Pfaff* ne fut pas content de ma réponse; il prétendit que probablement *Isaac* aimait les chevreaux à la broche, et que *Rébecca* les lui fit rôtir. Je lui soutins que ces chevreaux étaient en ragoût, et que c'était l'opinion de dom *Calmet*; il me répondit que ce bénédictin ne savait pas

(*a*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, et l'histoire de *Jonni*.

ſeulement ce que c'était qu'une broche ; que les bénédictins n'en connaiſſaient point, et que le ſentiment de dom *Calmet* eſt erroné. La diſpute s'échauffa ; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la queſtion ; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'eſprit juſte.

*Pfaff* était encore tout étonné des chevaux et des cavaliers que les Juifs mangeaient ; et enfin, la diſpute roula ſur la ſupériorité que doit avoir la chair humaine ſur toute autre chair.

L'homme, dit M. *Crokius*, eſt le plus parfait de tous les animaux, par conſéquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette concluſion, dit M. *Pfaff* ; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la penſée qui diſtingue l'homme, et une bonne pièce tremblante cuite à propos ; je ſuis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, et que nos fibres n'ont point la délicateſſe de celles des perdrix et des grianaux. C'eſt de quoi je ne conviens pas, dit *Crokius* ; vous n'avez mangé ni de grianaux, ni de petits garçons ; par conſéquent, vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarraſſés ſur cette queſtion, lorſqu'il arriva un houſard, qui nous certifia qu'il avait mangé d'un coſaque pendant le ſiege de Colberg, et qu'il l'avait trouvé très-coriace. *Pfaff* triomphait ; mais *Crokius* ſoutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général ; qu'il y avait coſaque et coſaque, et qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant, nous ſentîmes quelque horreur au

récit de ce houſard, et nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, Meſſieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats; on tue deux ou trois cents mille hommes, tout le monde le trouve bon; on mange un coſaque, et tout le monde crie.

## AUX AUTEURS
## DE LA GAZETTE LITTERAIRE.
### 1764.

Vous avez dit, Meſſieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Hooke*, que l'hiſtoire romaine eſt encore à faire parmi nous, et rien n'eſt plus vrai. Il était pardonnable aux hiſtoriens romains d'illuſtrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance doit au moins inſpirer des doutes; mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant raſſemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré ſuffiraient à peine pour deux métairies; comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands? n'étaient-ils pas viſiblement des chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indiſciplinée?

Ne doit-on pas, quand on compile l'Hiſtoire ancienne, faire ſentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puiſſante?

Il eſt avéré, par l'aveu des écrivains romains, que pendant près de quatre cents ans l'Etat romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, et autant en largeur. L'Etat de Gènes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui, que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut priſe après une eſpèce de ſiége ou de blocus, qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où eſt aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou ſix lieues de Rome; et le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été ſi ſtérile, que le peuple voulut quitter ſa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucunes de ſes guerres, juſqu'à celle de *Pyrrhus*, ne mériteraient de place dans l'hiſtoire, ſi elles n'avaient été le prélude de ſes grandes conquêtes. Tous ces événemens, juſqu'aux temps de *Pyrrhus*, ſont pour la plupart ſi petits et ſi obſcurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables, ou par des faits deſtitués de vraiſemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit *Romulus* et *Rémus*, et depuis celle de *Lucrèce*, de *Clélie*, de *Curtius*, juſqu'à la prétendue lettre du médecin de *Pyrrhus*, qui propoſa, dit-on, aux Romains d'empoiſonner ſon maître, moyennant une récompenſe proportionnée à ce ſervice. Quelle récompenſe pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or, ni argent? et comment ſoupçonne-t-on un

médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre ?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen ; tous sont copistes, aucun n'est philosophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux ; ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe, comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, et comme s'il n'y avait de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les dépréda-tions des Romains que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ces temps reculés, auraient dû discerner au moins les temps dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des *Horaces* et des *Curiaces*, l'aventure romanesque de *Lucrèce*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de Pharsale et d'Actium. Il est essentiel de distinguer le siècle de *Cicéron*, de ceux où les Romains ne savaient ni lire, ni écrire, et ne comptaient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans les langues modernes, n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'était un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, et qui ne sut jamais régler le temps de

de ſes fêtes; qui ne ſut même, pendant près de cinq cents ans, ce que c'était qu'un cadran à ſoleil; un peuple dont le ſénat ſe piqua quelques fois d'humanité, et dont ce même ſénat immola aux Dieux deux grecs et deux gauloiſes, pour expier la galanterie d'une de ſes veſtales; un peuple toujours expoſé aux bleſſures, et qui n'eut qu'au bout de cinq ſiècles un ſeul médecin, qui était à la fois chirurgien et apothicaire.

Le ſeul art de ce peuple fut la guerre pendant ſix cents années; et comme il était toujours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement ſous les armes.

L'auteur du petit volume ſur la grandeur et ſur la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes livres des hiſtoriens modernes. Il eût ſeul été digne de faire cette hiſtoire, s'il eût pu réſiſter ſur-tout à l'eſprit de ſyſtème, et au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles hiſtoires romaines peu ſupportable, c'eſt que les auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*. Ils ne ſongent pas que *Tite-Live* écrivait pour ſa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'eſt bien mal connaître les hommes, d'imaginer que des Français s'intéreſſeront aux marches et aux contre-marches d'un conſul qui fait la guerre aux Samnites et aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'Ivri, et au paſſage du Rhin à la nage.

Toute hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, et c'eſt à ces convenances que les auteurs des hiſtoires anciennes ont manqué. Ils répètent et ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles. Les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnaies de l'antiquité et de la richeſſe des Etats, induiſent en erreur les ignorans, et font peine aux hommes inſtruits. On imprime de nos jours qu'*Archimède* lançait des traits à quelque diſtance que ce fût; qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, et la tranſportait ſur le rivage en remuant le bout du doigt; qu'il en coûtait ſix cents mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome etc.

Les hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention. La ſaine critique y eſt plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il ſemble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le ſiècle éclairé où nous vivons, exige dans les auteurs une raiſon plus cultivée.

## AUX MEMES.

Décembre 1764.

JE vois, Meſſieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans perſévéré dans l'entrepriſe utile de connaître à fond les forces du pays, et de commencer par un dénombrement exact. Il eſt dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, ſans compter la Poméranie, deux millions trois cents quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande eſt deux fois auſſi étendue que la France, qui paſſe pour contenir environ vingt millions de perſonnes; il eſt même conſtant, par le relevé de tous les intendans du royaume en 1698, qu'on trouva à peu près ce nombre, et la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'eſt que la moitié d'un autre, peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens?

A territoire égal, il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; et le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France ſoit vingt fois meilleure.

Conſidérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède, la mer Baltique, le golfe de Finlande, et le golfe de Bothnie, qui rempliſſent près de la moitié de ce qui conſtitue la Suède. Otons-en le Lapmark et la Laponie, que l'on doit compter pour rien; retranchons encore des lacs immenſes, et il ſe trouvera que le territoire

habitable de la France ſera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention, c'eſt que dans la Gothie, province la plus méridionale et la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cents quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède, de dix et demi au degré, eſt à la lieue quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre et deux tiers environ eſt à un.

Il réſulte du dénombrement de la France, fait par les intendans du royaume en 1698, que la France a ſix cents trente-ſix perſonnes par lieue quarrée.

Or ſi la lieue quarrée de France, qui eſt à la lieue quarrée de Suède comme un eſt à quatre et deux tiers environ, a ſix cents trente-ſix habitans, et la lieue quarrée ſuédoiſe en a douze cents quarante-huit; il eſt clair que la lieue quarrée de Gothie, qui devrait avoir quatre fois et deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons ou d'habitans, que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuſe ſupériorité d'un pays ſur un autre, peut-elle avec le temps être réduite à l'égalité? Oui, ſi les habitans du climat diſgracié peuvent trouver le ſecret de changer la nature de leur ſol, et de ſe rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple? Oui, si l'on fesait deux fois, trois fois plus d'enfans; mais qui les nourrirait, si la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux et trois fois plus de denrées qu'on n'en consomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, si la nature refuse de quoi exporter à l'étranger?

La commission établie pour rendre compte aux états assemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans son mémoire, sur des preuves historiques, que le pays était, il y a trois cents ans, presque trois fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il est de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange assertion; se pourrait-il que la Suède, sans commerce, sans industrie, et plus mal cultivée qu'à présent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le sont, parce que la nature a toujours été la même.

*César*, dans ses Commentaires, dit que les Helvétiens désertant leurs pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cents soixante et huit mille personnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage: et si elle rappelait tous ses citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'oſe haſarder une réflexion. Notre grand intérêt eſt que les hommes qui exiſtent ſoient heureux, autant que la nature humaine et l'extrême diſproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais ſi nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant ſouhaiter d'en augmenter le nombre? eſt-ce pour faire de nouveaux malheureux? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, et les gouvernemens déſirent l'accroiſſement des peuples: mais ſi chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux ſujets, nul n'acquerra de ſupériorité.

Quand un pays a un ſuperflu d'habitans, ce ſuperflu eſt employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui ſont obligées d'y envoyer les citoyens néceſſaires à l'Etat! c'eſt dégarnir la maiſon paternelle pour meubler une maiſon étrangère. Les Eſpagnols ont commencé; ils ont rendu ce malheur indiſpenſable aux autres nations.

L'Allemagne eſt une pépinière d'hommes; et n'a point de colonies; que doit-il en réſulter? Que les Allemands qui ſont de trop chez eux peupleront les pays voiſins. C'eſt ainſi que la Pruſſe et la Poméranie ont réparé la diſette des hommes.

Très peu de pays ſont dans le cas de l'Allemagne: l'Eſpagne et le Portugal, par exemple, ne ſeront jamais fort peuplés; les femmes y ſont peu fécondes; les hommes peu laborieux, et le tiers de la contrée eſt aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, et ne paraît pas épuisée. Il semble que la nature ait favorisé les noirs d'une fécondité qu'elle a refusée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre est la Chine, sans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriser la population dont nous parlons sans cesse. La nature fait tout sans se soucier de nos raisonnemens.

## AUX MEMES.

1764.

ON vient d'imprimer des mémoires pour servir à la vie de *François Pétrarque*, en 2 vol. in-4°, à Amsterdam, chez *Arkstée* et *Merkus*. Si ce ne sont-là que des mémoires pour servir à la composition de cette histoire, nous devons espérer que la vie de *Pétrarque* sera un ouvrage bien considérable.

Il est vrai que *Pétrarque*, au XIV^e^ siècle, était le meilleur poëte de l'Europe, et même le seul : mais il n'est pas moins vrai que de ses petits ouvrages, qui roulent presque tous sur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues avec tant de profusion dans *Racine* et dans *Quinault :* j'oserais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de *Pétrarque*; et nous sommes si riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait

dans *Pétrarque* une seule chanson qu'on puisse opposer à celle-ci :

Oiseaux, si tous les ans vous quittez nos climats,
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages
Et pour éviter nos frimats ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'en la saison des fleurs ;
Et quand elle a passé vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

L'auteur des mémoires rapporte plusieurs sonnets de son auteur favori ; voici comme finit le premier :

Mille trecento venti sette appunto,
Sù l'ora prima, il di sesto d'aprile,
Nel labirinto entrai, ne veggio ond'esca.

*L'an mil trois cent vingt-sept, tout juste, le septième d'avril au matin, j'entrai dans le labyrinthe de l'amour, et je ne sais pas comment j'en sortirai.*

On ne peut pas accuser ce sonnet d'être trop brillant, il n'y a pas là de beautés recherchées

L'auteur rapporte aussi le second sonnet qui finit par ces vers :

Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.
Però, al mio parer, non li fu onnore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l'arco.

*L'amour s'ouvrit le chemin de mon cœur par mes yeux qui sont devenus une porte et une voie de larmes ; il ne devait pas, à mon avis, me blesser de*

*ſa flèche, en cet état, et montrer ſon arc quand vous étiez armée.*

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce ſonnet, c'eſt qu'il fut long-temps chez les Italiens le ſujet d'une diſpute très-vive, pour ſavoir s'il avait été compoſé le lundi ou le vendredi de la ſemaine ſainte.

Le fameux ſonnet *la gola e'l ſonno e l'oziose piume*, commence heureuſement: mais y a-t-il rien de plus faible que la fin qui devrait être ſaillante ?

Tanto ti prego più, gentile ſpirto,
Non laſciar la magnanima tua impreſa.

*Tant plus je vous prie, eſprit aimable, de ne point abandonner votre grande entrepriſe.*

Que dire de cet autre ſonnet ſi admiré, compoſé, dit-on, dans la forêt des Ardennes? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreuſe horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parce qu'il n'y a que le ſoleil de *Laure*, et les rayons d'amour qui puiſſent lui donner quelque effroi; et la chute de ce beau ſonnet, c'eſt que rarement le ſilence, la ſolitude, et l'ombrage, lui font plaiſir, parce qu'alors il ne voit pas le ſoleil de *Laure*.

On peut défier les admirateurs de ces ſonnets d'en trouver un ſeul qui finiſſe auſſi heureuſement que celui de *Zappi* ſur les malheurs de l'Italie.

Ch'or giù dall'Alpi non vedrei torrenti
Scender domati, ne di ſangue tinta
Bever l'onda del Po Gallici armenti;
Ne te vedrei del non tuo ferro cinta,

Pugnar col braccio di ſtraniere genti,
Per ſervir ſempre o vincitrice, o vinta.

*Oh ! malheureuſe Italie ! je ne verrais pas aujourd'hui deſcendre du haut des Alpes ces torrens deſtructeurs, et les courſiers de la Gaule boire l'onde enſanglantée du Pô : je ne te verrais pas armée d'un fer étranger combattre avec le bras de tes ennemis pour être toujours eſclave, ou par ta victoire, ou par ta défaite.*

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui ſeront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'*Arioſte* avec ce qu'ils aiment le mieux dans *Pétrarque*, et qu'ils jugent dans le fond de leur cœur ſi la différence n'eſt pas immenſe; mais chez toutes les nations il faut que l'antiquité l'emporte ſur le moderne, juſqu'à ce que le moderne ſoit devenu antique à ſon tour. On ſe fait dans les ſiècles les plus polis une eſpèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les ſiècles groſſiers.

Perſonne ne niera que *Pétrarque* n'ait rendu de grands ſervices à la poéſie italienne, et qu'elle n'ait acquis ſous ſa plume de la facilité, de la pureté, et de l'élégance; mais y a-t-il rien qui approche de *Tibulle* et d'*Ovide*? quel morceau de *Pétrarque* peut être comparé à l'ode de *Sapho* ſur l'amour, ſi bien traduite par *Horace*, par *Boileau*, et par *Addiſſon*? *Pétrarque* après tout n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles ſans génie, dans un temps où ces amuſemens étaient très-eſtimés, parce qu'ils étaient très-rares. Il importe fort peu

qu'une *Laure* feinte ou véritable ait été l'objet de tant de ſonnets; il eſt aſſez vraiſemblable que *Laure* était ce que *Boileau* appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de Lombez, chez qui *Pétrarque* demeura long-temps, lui écrit : *Votre Laure n'eſt qu'un fantôme d'imagination ſur lequel vous récréez votre muſe*. *Pétrarque* lui répond : *Mon père, je ſuis véritablement amoureux*; cela prouve qu'alors on appelait les évêques *pères*, mais cela ne prouve pas plus que la maîtreſſe de *Pétrarque* s'appelait *Laure* en effet, que les charmans madrigaux de feu M. *Ferrand* ne prouvent que ſa maîtreſſe s'appelait *Thémire*.

(*Tirés de la Gazette littéraire, tome I, pag.* 392.)

## AUX MEMES,

*Sur l'anglomanie.*

MILLE gens, Meſſieurs, s'élèvent et déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de traveſtir en modes ridicules quelques uſages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement mal-propre, de ſaiſir juſqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raiſon; mais ſi par haſard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du déſir d'étudier, d'obſerver, de philoſopher, comme les Anglais, ils auraient certainement grand tort : car en ſuppoſant que ce déſir ſoit déraiſonnable, ou même dangereux, il faudrait avoir beaucoup

d'humeur pour nous l'attribuer, et ne pas convenir que nous ſommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réflexion en liſant votre feuille du 24 octobre dernier, dans laquelle vous annoncez une hiſtoire d'Angleterre en forme de lettres. Vous dites que ce que les Anglais ſavent le mieux, c'eſt l'hiſtoire d'Angleterre ; et j'ajoute que ce que les Français ſavent le moins, c'eſt l'hiſtoire de France. Otez à la plupart ce qu'ils ont ramaſſé dans des anecdotes forgées par la malignité, dans des mémoires platement rédigés, dans des romans ſans imagination, et il ne leur reſteraпas même la notion la plus imparfaite d'une ſcience très-importante.

L'étude de l'hiſtoire ſerait pourtant auſſi néceſſaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle eſt l'origine et la bonté de notre gouvernement, le patriotiſme nous ranimerait ; les temps de calme et d'obéiſſance, comparés aux temps de trouble et de vertige, feraient une leçon admirable de douceur et de ſoumiſſion ; les faits bien vus feraient tomber cette fureur pour la diſpute, dont l'âcreté augmente en raiſon de l'obſcurité et de l'inutilité des objets ſur leſquels elle s'exerce ; ils feraient revivre cet eſprit de franchiſe et de loyauté, qui vaut bien l'eſprit d'intrigue et de cabale ; ils nous forceraient à appliquer les hommes et les événemens paſſés aux hommes et aux événemens actuels ; nous travaillerions à devenir meilleurs, et nous gagnerions infiniment du côté des hommes et des choſes.

On me dira que nous n'avons point d'hiſtoriens ; que pour un de *Thou*, il y a cent mauvais compilateurs ; qu'il eût été à ſouhaiter que l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs etc.* ſe fût attaché à l'hiſtoire de ſon pays ; que c'eſt à un homme d'état et à un philoſophe à écrire l'hiſtoire, parce qu'il faut connaître les hommes pour les peindre, et participer au gouvernement, ou avoir les qualités propres à ce grand métier, pour en développer les reſſorts : ces raiſonnemens ſont vrais ; je les ai faits.

J'ai vu dans preſque tous les hiſtoriens romains l'intérieur de la république ; ce qui concerne la religion, les lois, la guerre, les mœurs, m'a été clairement dévoilé : je ne ſais même ſi je n'ai pas plus diſtinctement connu ce qui s'eſt paſſé au-dedans, que ce qui s'eſt exécuté au-dehors. Pourquoi cela ? c'eſt que l'écrivain tenait à la choſe publique ; c'eſt qu'il pouvait être magiſtrat, prêtre, guerrier, et que, s'il ne rempliſſait pas les premières fonctions de l'Etat, il devait au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point ſonger à obtenir chez nous un pareil avantage, notre propre conſtitution y réſiſte ; mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre hiſtoire.

Contentons-nous de ces hiſtoriens ſimples qui, comme dit *Montaigne*, n'apportent que le ſoin et la diligence de ramaſſer tout ce qui vient à leur notice, et d'enregiſtrer à la bonne foi toute choſe ſans choix ni triage, nous laiſſant le jugement entier. Si nous en avons de tels,

félicitons-nous, et lisons-les avec un esprit philosophique; si notre instruction n'est ni élevée, ni profonde, elle sera proportionnée à notre génie, et pourra suffire à nos besoins.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## A UN JOURNALISTE.

1766.

IL me semble, Monsieur, que votre méthode est de donner un jour de la semaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous soumettre quelques singularités curieuses de l'*Essai sur la critique* en trois volumes, de M. *Home*, lord *Makaims*. (*)

On ne peut avoir une plus profonde connaissance de la nature et des arts que ce philosophe, et il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi savant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq sens, et que nous sentons moins l'impression douce faite sur nos yeux et sur nos oreilles par les couleurs et par les sons, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête.

Il nous instruit de la différence que tout homme éprouve entre une simple émotion et une passion de l'ame; il nous apprend que les femmes passent quelquefois de la pitié à l'amour.

(*) C'est le titre d'un des juges de paix en Ecosse.

l pouvait citer l'exemple d'*Angélique* dans *Arioſte*, ſi bien imité par *Quinault*:

La pitié pour Médor a trop ſu m'attendrir;
Ma funeſte langueur s'augmentait à meſure
Qu'il guériſſait de ſa bleſſure:
Et je ſuis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout écoſſais qu'eſt M. *Home*, il aime mieux citer une tragédie anglaiſe; c'eſt *Othello*, ce maure de Veniſe ſi fameux à Londres. Il fallait que la maîtreſſe d'*Othello* fût bien pitoyable pour devenir amoureuſe d'un nègre qui lui parlait de *cavernes, de déſerts, de cannibales, et d'anthropophages*, et qui lui diſait *qu'il avait été ſur le point de la noyer.*

De-là paſſant à la meſure du temps et de l'eſpace, M. *Home* conclut mathématiquement, que le temps eſt long pour une fille qu'on va marier, et court pour un homme qu'on va pendre: puis il donne des définitions de la beauté et du ſublime. Il connaît ſi bien la nature de l'une et de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux vers d'*Athalie*:

La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſa grâce,
Font inſenſiblement à mon inimitié
Succéder... Je ſerais ſenſible à la pitié!

Il condamne ce monologue de *Mithridate*:

Quoi! des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons;
J'ai ſu, par une longue et pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie:
Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage et plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,

Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il trouve que le monologue de dom *Dièguе*, dans le *Cid*,

O rage! ô déſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie! etc.

eſt un morceau déplacé et hors d'œuvre dans lequel dom *Dièguе* ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en récompenſe, le critique nous avertit que les monologues de *Shakeſpeare ſont les ſeuls modèles à ſuivre, et qu'il ne connaît rien de ſi parfait.* Il en donne un bel exemple, tiré de la tragédie d'*Hamlet*: en voici quelques traits, à-peu-près vers pour vers, et très-exactement.

HAMLET.

Oh! ſi ma chair trop ferme, ici pouvait ſe fondre,
Se dégeler, couler, ſe réſoudre en roſée!
Oh! ſi l'être éternel n'avait pas du canon
Contre le ſuicide!... ô ciel! ô ciel! ô ciel!
Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde,
Eſt triſte, plat, pourri, ſans nulle utilité!
Fi! fi! c'eſt un jardin plein de plantes ſauvages!
Après un mois! ma mère épouſer mon propre oncle!
Mon père un ſi bon roi!... l'autre, en comparaiſon,
N'était rien qu'un ſatyre, et mon père un ſoleil.
Mon père, il m'en ſouvient, aimait ſi fort mère,
Qu'il ne ſouffrait jamais qu'un vent ſur ſon viſage
Soufflât trop rudement. O Terre! ô juſte Ciel!
Faut-il me ſouvenir qu'elle le carreſſait
Comme ſi l'appétit s'augmentait en mangeant.
Un mois! *fragilité*! ton nom propre eſt *la femme*.
Un mois! un petit mois! Avant d'avoir uſé
Les ſouliers qu'elle avait à ſon enterrement!

Quelques

Quelques lecteurs seront surpris peut-être des jugemens de M. *Home*, lord *Makaims*; et quelques français pourront dire que *Gilles* dans une foire de province s'exprimerait avec plus de décence et de noblesse que le prince *Hamlet*; mais il faut considérer que cette pièce est écrite il y a deux cents ans; que les Anglais n'ont rien de mieux; que le temps a consacré cet ouvrage, et qu'enfin il est bon d'avoir une preuve aussi publique du pouvoir de l'habitude et du respect pour l'antiquité.

Le fond du discours d'*Hamlet* est dans la nature; cela suffit aux Anglais. Le style n'est pas celui de *Sophocle* et d'*Euripide*; mais la décence, la noblesse, la justesse des idées, la beauté des vers, l'harmonie, sont peu de chose; et M. *Home*, qui est juge en Ecosse, peut dire que le fond l'emporte ici sur la forme.

C'est avec le même goût et la même justesse qu'il trouve ce vers de *Racine* ridiculement ampoulé:

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Ce sublime simple, qui exprime si bien le calme funeste par lequel la flotte des Grecs est arrêtée, ne plaît pas au critique; *un officier*, dit-il, *ne doit pas s'exprimer ainsi*.

Il faut s'en tenir au beau naturel de *Shakespeare*. On commence dans *Hamlet* par relever une sentinelle: le soldat *Bernardo* demande au soldat *Francisco* si tout a été tranquille? *Je n'ai pas vu trotter une souris*, répond *Francisco*. Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une

ſimplicité plus noble et plus majeſtueuſe. C'eſt *Sophocle* tout pur.

M. *Home* porte ainſi ſur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'eſt un effet admirable des progrès de l'eſprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecoſſe des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique juſqu'au jardinage. L'eſprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas déſeſpérer de recevoir bientôt des poëtiques et des rétheriques des îles Orcades. Il eſt vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artiſtes dans ces pays-là que de grands raiſonneurs ſur les arts.

Il eſt aiſé de dire ſon avis ſur le *Taſſe* et l'*Arioſte*, ſur *Michel-Ange* et *Raphaël*; il n'eſt pas ſi aiſé de les imiter; et il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus beſoin d'exemples que de préceptes, auſſi bien en France qu'en Ecoſſe.

Au reſte, ſi M. *Home* eſt ſi ſévère envers tous nos meilleurs auteurs, et ſi indulgent envers *Shakeſpeare*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* et *Horace*.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdiſe, c'eſt dans *Virgile* qu'il va la chercher. Il ſe moque de la contradiction manifeſte qu'il ſuppoſe dans ces vers du premier livre de l'Enéide:

*Graviter* commotus, *et alto*
*Proſpiciens*, *ſummâ* placidum *caput extulit undâ.*

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce

front qui apaiſe les tempêtes ; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front ſerein, apaiſer les querelles de ſes eſclaves.

Il trouve indécent qu'*Horace*, dans une épître familière à *Mécène*, diſe :

*Quid cauſæ eſt meritò, quin illis Jupiter ambas*
*Iratus buccas inflet.*

Il oublie que cette expreſſion *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, et du ton le plus convenable à la ſatire.

M. *Home* donne toujours ſon opinion pour une loi, et il étend ſon deſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un juge à qui toutes les cauſes reſſortiſſent.

Ses arrêts ſur l'architecture et ſur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne ſoit de tous les magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, et qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les boſquets de Verſailles ridicules ; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Verſailles, on le promenera dans ſes boſquets, on fera jouer les eaux pour lui ; et peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après cela, s'il ſe moque des boſquets de Verſailles, et des tragédies de *Racine*, nous le ſouffrirons volontiers : nous ſavons que chacun a ſon goût ; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table ; chacun a ſon plat, et nous ne prétendons dégoûter perſonne.

# A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

## SUR LA NOUVELLE EDITION DE LA PROSODIE

A-Ferney, 5 janvier 1767.

CHER doyen de l'académie,
Vous vîtes de plus heureux temps ;
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laiſſe repoſer les talens :
Notre gloire eſt un peu flétrie.
Ramenez-nous, ſur vos vieux ans,
Et le bon goût, et le bon ſens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi ſi jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand ſiècle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une ſeule fois pour ſignifier *envers*, *avec*, *à l'égard?* Y en a-t-il un ſeul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi? *Il ſe ménageait vis-à-vis ſes rivaux*, au lieu de dire avec ſes rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ſes ſupérieurs*, pour fier avec ſes ſupérieurs etc. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui eſt très-rarement juſte, et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la ſociété; car dès qu'une expreſſion vicieuſe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi ſi *Racine perſifflé Boileau*? ſi *Boſſuet a perſifflé Paſcal*? et ſi l'un et l'autre ont *miſſifié la Fontaine* en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuſe? On va juſqu'à imprimer que les princes ſont quelquefois mal *éduqués*. Il

paraît que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand *Boſſuet*, *Fénélon*, *Péliſſon*, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagemens, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, etc. ils ne diſaient point: J'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

*Errement* a été ſubſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes*: *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée dom Sanche d'Arragon.

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
Que reçut dom Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*: des *erres* au coche: donnez-moi des *erres*. De-là *erremens*; et aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le ſtyle barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que ſa majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le ſtyle ſe corrompt bien davantage: on prodigue les images, et les tours de la poéſie, en phyſique; on parle d'anatomie en ſtyle ampoulé; on ſe pique d'employer des expreſſions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuſes, et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude ſi importante devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet; et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont pu copier que ſes défauts ?

*Boileau*, il eſt vrai, a dit après *Horace*:

Heureux, qui, dans ſes vers, ſait, d'une voix légère,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère!

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtyles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de *Thalie* ſur le viſage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer ſon ſtyle à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce; il pèſe dans ſes balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, et du grand miniſtre *Colbert*; et ne penſez pas qu'il s'abaiſſe à citer le nom du duc de *Sulli*: il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, et il s'agit de vendre des fauciſſons et des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un uſage raiſonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout ſort de ſa ſphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante et convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain : mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente, des *Pélissons*, des *Fénélons*, des *Bossuets*, des *Massillons*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse et de la passion de JESUS-CHRIST, que si *Socrate* mourut en sage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu*: comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort,

comme ſi on ſavait comment ils meurent, com me ſi une ſueur de ſang était le caractère de l mort de DIEU, enfin comme ſi c'était DIEU q fût mort.

On deſcend d'un ſtyle violent et effréné au f milier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit d la muſique du célèbre *Rameau*, l'honneur d notre ſiècle, qu'elle *reſſemble à la courſe d'une o graſſe, et au galop d'une vache.* On s'exprime en fin auſſi ridiculement que l'on penſe; *rem verb ſequuntur*: et à la honte de l'eſprit humain, ce impertinences ont eu des partiſans.

Je vous citerais cent exemples de ces extra vagans abus, ſi je n'aimais pas mieux me livre au plaiſir de vous remercier des ſervices conti nuels que vous rendez à notre langue, tandi qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qu parlent en public doivent étudier votre Traité de la proſodie; c'eſt un livre claſſique qui durera autant que la langue françaiſe.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſu votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'a été frappé de la circonſpection avec laquelle vou parlez du célèbre, j'oſe preſque dire de l'inimi table *Quinault*, le plus concis peut-être de no poëtes dans les belles ſcènes de ſes opéra, et l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grâce. Vous n'aſſurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne ſavait que ſa langue. Nous avons ſouvent entendu dire, madame *Denis* et moi, à M. de *Beaufrant* ſon neveu, que *Quinault* ſavait aſſez de latin

latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, et qu'il poſſédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il compoſa ces vers harmonieux et ſublimes de la première ſcène de *Proſerpine*.

Les ſuperbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous cauſent plus d'épouvante;
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage mourante.
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taſſe, il n'aurait pas fait ſon admirable opéra d'Armide. Une mauvaiſe traduction ne l'aurait pas inſpiré.

Tout ce qui n'eſt pas dans cette pièce air détaché, compoſé ſur les canevas du muſicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne ſont pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

On commence à ſavoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre académie, et par une tragédie qui a mérité ſon grand ſuccès, a oſé s'exprimer ainſi en parlant de *Quinault* et de *Lulli*:

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languiſſans la triſte pſalmodie,
Que réchauffa Quinault du feu de ſon génie.

Je ne ſuis pas entièrement de ſon avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très-bon; mais les ſcènes de *Quinault* encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites *que les étrangers ont peine à diſtinguer quand la conſonne finale a beſoin ou non, d'être accompagnée d'un* e *muet*, et vous citez les vers du philoſophe de Sans-Souci.

La nuit compagne du repos,
De ſon crêp couvrant la lumière,
Avait jeté ſur ma paupière
Les plus léthargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarraſſent quelquefois les étrangers; le philoſophe de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître: elle a été imprimée à ſon inſu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuſcrites, et qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées.

Je peux vous aſſurer que le philoſophe de Sans-Souci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confrères et moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres, écrites avec autant de pureté que de génie et de force, *eodem animo ſcribit quo pugnat*: et je vous dirai, en paſſant, que l'honneur d'être encore dans ſes bonnes grâces, et le plaiſir de lire les penſées les plus profondes, exprimées d'un ſtyle énergique, font une des conſolations

de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un ſouverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment et ſans effort, ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps et de ratures.

M. l'abbé de *Dangeau*, en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutefois convenir, avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien en chantant *la nuit eſt loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-Souci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera, je crois, de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois *S^t Gelais* ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucéphal*. Puiſqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe*? Mais je ſuis un peu fâché que *Melin de S^t Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit:

Sans que tu ſois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, et j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe, que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-Souci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet, font un effet très-déſagréable dans la muſique lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer:

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu.*

*Areabone* eſt forcée de dire :

Tant me parle de ce que *j'aim-eu.*

*Médor* eſt obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu.*

La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font preſque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu.* Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes déſinences. Voilà pourquoi *Quinault* a grand ſoin de finir, autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines ; et c'eſt ce que recommandait le grand muſicien *Rameau* à tous les poëtes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il eſt inutile, et peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu*, *victoir-eu*, *ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant ; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs et des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, et ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets

excepté la nôtre. Les Italiens et les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands et les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne ſont jamais ſenſibles, ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens et les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, et dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiècles barbares : mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares, en comparaiſon des Grecs et de leurs diſciples les Romains, qui ſeuls ont connu la vraie proſodie. Il faut ſur-tout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureuſement diſpoſés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout compoſé de brèves et de longues, et qui, par un mélange harmonieux de conſonnes et de voyelles, était une eſpèce de muſique vocale. Vous ne me condamnerez pas, ſans doute, quand je vous répéterai que le grec et le latin ſont, à toutes les autres langues du monde, ce que le jeu d'échecs eſt au jeu de dames, et ce qu'une belle danſe eſt à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu, je ſuis bien loin de vouloir proſcrire la rime comme feu M. de *la Motte* ; il faut tâcher de ſe bien ſervir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richeſſe des autres. Taillons habilement la pierre, ſi le porphyre et le granite nous manquent. Conſervons

la rime ; mais permettez-moi toujours de croire que la rime eſt faite pour les oreilles, et non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre repréſentation à vous faire. Ne ſerais-je point un de ces téméraires que vous accuſez de vouloir changer l'orthographe ? J'avoue qu'étant très-dévot à *S^t François*, j'ai voulu le diſtinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* et *Anglais* : il m'a toujours ſemblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'uſage, pourvu que l'on conſerve les lettres qui font ſentir l'étymologie, et la vraie ſignification du mot.

Comme je ſuis très-tolérant, j'eſpère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez ſur-tout ce ſtyle négligé à un *Français* ou à un *François*, qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer et m'échauffer ; mais je n'ai beſoin de perſonne pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'attachement et de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

# LETTRE CURIEUSE

## DE M. ROBERT COVELLE,

### CELEBRE CITOYEN DE GENEVE;

*A la louange de M. Vernet, profeſſeur en théologie dans ladite ville.*

Il y a quelque temps que le vénérable M. *Vernet*, digne profeſſeur en théologie, nous fit l'honneur de nous conſulter M. *Muller*, M. le capitaine *de Roſt*, et moi, ſur un livre de ſa façon, qu'il voulait, diſait-il, mettre en lumière. Nous lûmes ſon ouvrage, et enſuite nous nous aſſemblâmes chez mademoiſelle *Ferbot* qui reçoit très-poliment les gens de lettres; mademoiſelle *le Vaſſeur* s'y trouva; et quand nous fûmes aſſemblés, M. *Vernet* vint recueillir nos avis.

Il eſt bon que je faſſe ici connaître tous les perſonnages. M. *Muller* eſt un gentilhomme anglais très-inſtruit, qui dit tout ce qu'il penſe avec franchiſe; le capitaine joint à la même ſincérité une nuance de cyniſme qui eſt excuſée par la bonté de ſon caractère; mademoiſelle *Ferbot* a l'eſprit fin et délicat, et joint aux grâces d'une femme qui a fait l'amour, la ſolidité d'une perſonne qui ne le fait plus; mademoiſelle *le Vaſſeur* eſt la gouvernante de M. *Jean-Jacques Rouſſeau*, c'eſt une philoſophe très-décidée. Elle fut légèrement lapidée avec ſon maître, à Moutier-Travers, ſur la réquiſition du vénérable M. de *Montmolin*, et

ſe retira depuis à Genève comme une martyre de la philoſophie ; elle y cultive les belles-lettres avec mademoiſelle *Ferbot* et moi, et eſt toujours tendrement attachée à M. *Rouſſeau.*

Pour le vénérable *Vernet*, tout le monde le connaît aſſez dans cette ville.

Son manuſcrit était intitulé : *Lettres critiques etc. troiſième édition.* Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aiſe de voir enfin un manuſcrit qui lui appartînt, mais que pour qu'il y eût une troiſième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé ſon livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que perſonne ne s'en ſouvenait, et que pour éveiller l'attention du public, il prétendait mettre *troiſième édition* à ſa brochure ; parce qu'en effet deux feuilles imprimées et ſon manuſcrit ſont trois. Je ne vous conſeille pas de calculer ainſi, lui dit M. *Muller* ; on vous accuſera plus que jamais de quelque mépriſe ſur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoiſelle *Ferbot*, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, et qu'enfin il eût réparé une ſeule fois ſa faute, je n'aurais pas ſouffert qu'il eût appelé ſa tentative, troiſième édition ; je ne puis approuver la fauſſeté, ni en amour, ni en livres.

M. *Vernet* ne ſe rendit pas ; mais il demanda de quel titre on lui conſeillait de décorer ſon ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais, *Fatras de Vernet.* Quel pot-pourri avez-vous fait là ?

n'avons-nous pas assez de livres inutiles ? Tout ce que vous dites de vous-même sur Rome est faux ; le peu qu'il y a de vrai a été ressassé mille fois ; on vous reprochera d'être ignorant et plagiaire. J'aime mon prochain, vous m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie ; croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu ; c'est le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes encore sujet du roi de France ; et on vous trouvera fort impertinent de faire une sortie contre des spectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.

M. *Muller* entra dans de plus grands détails. Mon cher *Vernet*, lui dit-il, votre ouvrage est un recueil de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre ; cette mascarade est usée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables ; et il serait encore mieux de ne rien écrire du tout ; à quoi bon vos invectives contre M. d'*Alembert*, contre M. *Hume* mon compatriote, contre tous les auteurs d'un dictionnaire immense et utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la Henriade, et contre M. *Rousseau* ? Votre dessein a-t-il été d'imiter ce fou qui attaquait ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicitiis clarescceret* ? Et à l'égard de M. *Rousseau*, n'est-ce pas assez qu'il soit malheureux pour que vous ne l'insultiez point ; ne savez-vous pas que *res est sacra miser*, qu'un infortuné est un homme sacré, et que rien n'est plus lâche

que de déchirer les bleſſures d'un homme qui ſouffre ?

Comment ! s'écria alors mademoiſelle le *Vaſſeur*; comment, M. *Vernet*, vous attaquez mon maître ! c'eſt que vous avez ouï dire qu'il était dans une île ; ſi mon maître était dans le continent, vous n'oſeriez paraître devant lui ; vous êtes un poltron qui menacez de loin votre vainqueur : je vais l'en inſtruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole, et je remontrai combien il était indécent au ſieur *Vernet* de mal parler de l'*Eſſai ſur les mœurs etc.*, lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi ! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage ! Oui, vous, lui répliquai-je ; vous aviez fait votre marché avec un libraire pour corriger les feuilles ; vous ne vous déchainez aujourd'hui que parce que vous avez été refuſé, et cela n'eſt pas vénérable.

*Vernet* pâlit : il avait la tête penchée ſur le côté gauche, il la pencha ſur le côté droit ; et dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'*Eſſai ſur les mœurs etc.* qu'il n'avait jamais écrit de lettres à ce ſujet, et qu'il était prêt à en faire ſerment.

Mademoiſelle *Ferbot*, qui a la conſcience timorée, ſe leva alors ; elle courut chercher les fatales lettres de *Vernet*, que l'auteur de l'*Eſſai* m'avait confiées, et que j'avais miſes en dépôt chez elle : tenez, Monſieur, dit la belle *Ferbot* au col-tors, (*a*)

(*a*) Il y a une grande diſpute parmi les ſavans ſur cette phraſe, *dit la belle Ferbot au col-tors*. On demande ſi c'eſt

tenez, reconnaissez-vous votre écriture ? Voici une lettre de votre propre main, du 9 février 1754, dans laquelle après avoir parlé d'une édition très-incorrecte, déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage, vous vous exprimez ainsi :

" Il me semble, Monsieur, que ce serait
» l'occasion de reprendre une pensée que vous
» aviez eue, qui est de m'adresser votre Essai
» sur l'histoire ; je le ferai imprimer correcte-
» ment et à votre gré. Cela se pourrait faire
» avec tout le secret que vous désireriez, etc. "

Voici une autre lettre par laquelle il est évident que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre, que vous vouliez imprimer encore.

" Il est arrivé que j'ai été trop tard à corriger
» le premier tome, et pour le second même,
» me trouvant d'ailleurs fort occupé, je ne fis
» que les premières corrections, etc. "

Cela n'est pas trop français, et il y a quelque apparence que M. de *Voltaire* ne fut pas assez content de votre style pour se servir de vous ; mais enfin vous voilà, Monsieur, bien convaincu que vous avez été son éditeur.

Vous dirai-je encore quelque chose de plus fort ? c'est vous qui fites la préface. La preuve en est dans la lettre de l'imprimeur *Claude Philibert*, du 15 avril 1754. *Vous avez vu, Monsieur, la*

la belle *Ferbot* qui a le col tors, comme on dit *Junon* aux yeux de bœuf, *Vénus* aux belles fesses ; ou si c'est le professeur qui a le col tors : il est évident que c'est le professeur par la notoriété publique.

*préface de M. Vernet, elle ſuffit, ce me ſemble, pour me diſculper.*

Enfin, lorſque vous apprîtes que meſſieurs *Cramer* ſe diſpoſaient à imprimer cette même hiſtoire, vous écrivîtes à M. de *Voltaire* en ces mots : " Voici encore de nos libraires qui mettent la „ faucille dans notre moiſſon, c'eſt que la moiſſon „ eſt bonne ; et la denrée ſe débitera ſi bien, „ qu'aucun libraire n'en ſouffrira de préjudice. „ Quant à vous, Monſieur, il n'y a que de l'hon„ neur à voir vos ouvrages ſi répandus, e c. "

Je vous demande à préſent, vénérable homme, comment le petit dépit de n'avoir pas été choiſi par M. de *Voltaire* pour ſon éditeur et pour ſon correcteur d'imprimerie, a pu vous porter non-ſeulement à écrire deux volumes d'injures contre lui, et contre meſſieurs d'*Alembert* et *Hume* ſi eſtimés dans l'Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis pluſieurs années ? Penſez-vous que ſi l'auteur de la Henriade a négligé de vous punir, et s'il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours ?

Oh, dit *Vernet*, je n'ai rien à craindre, il me mépriſe trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas, répliqua mademoiſelle *Ferbot*, on écraſe quelquefois ce qu'on dedaigne ; il n'a jamais attaqué perſonne, mais il eſt dangereux quand on l'attaque. Et on m'a parlé d'un certain poëme ſur l'hypocriſie. . . . .

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n'eſt pas d'un honnête homme ; vous allez tomber

dans la plus triſte ſituation où un profeſſeur puiſſe ſe mettre, en ſe déshonorant; brûlez votre ouvrage, vous dis je, comme tout le monde vous le conſeille; reſpectez M. d'*Alembert* et M. *Hume* dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'eſt qu'un profeſſeur de théologie qui dit des injures ſous un nom ſuppoſé, qui ſe loue ſous un nom ſuppoſé, et qui avertit qu'ayant aſſuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle eſt *néceſſaire*? Votre ouvrage eſt un libelle; vous mettez tous les intéreſſés en droit de vous couvrir d'opprobre; vous vous préparez une confuſion qui vous accablera pour le reſte de votre vie.

Nous joignimes tous nos prières aux remontrances de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de ſupprimer ſon libelle. Le lendemain il courut le faire imprimer, et pour comble de malheur ſa conduite eſt connue, ſans que ſon livre puiſſe l'être, etc. etc.

# SUR LES PANEGYRIQUES,

## PAR IRENÉE ALETHÈS,

*Professeur en droit dans le canton suisse d'Uri*

1767.

Vous avez raison, Monsieur, de vous défier des panégyriques; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou, ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse, et reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul *Pline*, digne ami de *Trajan*, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, et *Trajan* celle de l'entendre. On dit, pour excuser l'un et l'autre, que *Pline* supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me réconcilie avec ce panégyrique, c'est qu'étant prononcé devant le sénat et devant les principaux chevaliers romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs suffrages comme sa plus noble récompense, ce discours était devenu une espèce de traité entre la république et l'empereur. *Pline*, en louant *Trajan* d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfesant, l'engageait à l'être toujours; et *Trajan* justifia *Pline* le reste de sa vie.

*Euſèbe* de Céſarée voulut, deux ſiècles après, faire dans une égliſe, en faveur de *Conſtantin*, ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole. Je ne ſais ſi le héros d'*Euſèbe* eſt comparable en rien à celui de *Pline*, mais je ſais que l'éloquence de l'évêque eſt un peu différente de celle du conſul.

" DIEU, dit-il, a donné des qualités à la matière; d'abord il l'a embellie par le nombre de deux, „ enſuite il l'a perfectionnée par le nombre de „ trois, en lui donnant la longueur, la largeur, et „ la profondeur; puis ayant doublé le nombre de „ deux, il s'en eſt formé les quatre élémens. Ce „ nombre de quatre a produit celui de dix; trois „ fois dix ont fait un mois etc..... la lune ainſi „ parée de trois fois dix unités, qui font trente, „ reparaît toujours avec un éclat nouveau; il eſt „ donc évident que notre grand empereur *Conſ-* „ *tantin* eſt le digne favori de DIEU, puiſqu'il a „ régné trente années. "

C'eſt ainſi que raiſonne l'évêque auteur de la préparation évangélique, dans un diſcours pour le moins auſſi long que celui de *Pline* le jeune.

En général, nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très-rarement, et encore ce n'eſt que dans des épîtres dédicatoires qui ne ſont lues de perſonne, pas même de ceux à qui elles ſont adreſſées.

La méthode des oraiſons funèbres eut un grand cours dans le beau ſiécle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme éloquent, né pour ce genre d'écrire, qui fit non-ſeulement ſupporter ſes déclamations;

mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il savait tirer de grandes beautés d'un sujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les dieux, quand il avait à louer des personnages médiocres.

Il est vrai qu'on voit trop souvent un étrange contraste entre les couleurs vraies de l'histoire, et le vernis brillant des oraisons funèbres. Lisez l'éloge de *Michel le Tellier*, chancelier de France, dans *Bossuet*; c'est un sage, c'est un juste. Voyez ses actions dans les lettres de madame de *Sévigné*; c'est un courtisan intrigant et dur, qui trahit la cour dans le temps de la Fronde, et ensuite ses amis pour la cour; qui traita *Fouquet* dans sa prison avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie, et qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conseil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont*, en le voyant sortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui sort d'une basse-cour en se léchant le museau teint du sang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraste a d'abord jeté quelque ridicule sur les oraisons funèbres; ensuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuse d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, et non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouse de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puissant, et la femme d'un grand-homme. Son oraison funèbre

est

eſt l'une des plus médiocres que *Boſſuet* ait compoſées. Celles de *Condé* et de *Turenne* ont immortaliſé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gonzague*, comteſſe palatine du Rhin, que *Boſſuet* voulut auſſi rendre immortelle? Retirée dans Paris, elle eut des amans et des amis. Femme d'eſprit, elle étala des ſentimens hardis, tant qu'elle jouit de la ſanté et de la beauté; vieille et infirme, elle fut dévote. Il importe peut-être aſſez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* ſe ſoit convertie pour avoir vu un aveugle, une poule, et un chien, en ſonge, (*a*) et qu'elle ſoit morte entre les mains d'un directeur.

*Louis XIV* long-temps vainqueur et pacificateur, plus grand dans les revers que modeſte dans

(*a*) *N. B.* " Ce fut par cette viſion qu'elle comprit, dit *Boſſuet*, qu'il manque un ſens aux *incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repaſſer avec larmes ſes ans écoulés dans les illuſions, et à préparer ſa confeſſion. Dans l'approche du jour déſiré, où elle eſpérait de la faire, elle tomba dans une ſyncope qui ne lui laiſſait ni couleur, ni pouls, ni reſpiration. Revenue d'une ſi étrange défaillance, elle ſe vit replongée dans un plus grand mal; et après les approches de la mort, elle reſſentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des ſacremens de l'Egliſe! etc. " Edition de 1749, pag. 315 et 316.

" Elle vit auſſi une poule qui arrachait un de ſes pouſſins de la gueule d'un chien, et elle entendit cette poule qui diſait, non je ne le rendrai jamais." *Voyez* pag. 319 de la même édition.

C'eſt donc là ce que rapporte cet illuſtre *Boſſuet*, qui s'élevait dans le même temps avec un acharnement ſi impitoyable contre les viſions de l'élégant et ſenſible archevêque de Cambrai. O *Démoſthènes* et *Sophocle!* ô *Cicéron* et *Virgile!* qu'euſſiez-vous dit, ſi dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité ſérieuſement de pareilles rauvetés?

la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait sans doute, malgré ses grandes fautes, que sa mémoire fût consacrée. Mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant; soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les orateurs, et indisposé le public; soit que son panégyrique, prononcé en 1671 publiquement par *Pélisson* à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort; soit plutôt que les beaux jours de son règne, l'éclat de sa gloire se répandit sur l'ouvrage de *Pélisson* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV*, c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampieri*, dans une reliure d'or. Cet hommage singulier et unanime rendu par des étrangers, sans crainte et sans espérance, était le prix de l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

On académicien français fit, en 1748, le panégyrique de *Louis XV*. Cette pièce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le sefeur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne, et de conclure une paix dans laquelle il ne voulut jamais stipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, supérieure à la politique ordinaire,

n'eût pas été célébrée par *Machiavel*; mais elle ne fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du monarque auquel il rendait justice, craignit que sa qualité de sujet ne le fît passer pour flatteur, il ne se nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais. On ignora long-temps en quelle langue il avait été d'abord écrit; l'auteur fut inconnu, et probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge désintéressé.

Vous voulez, Monsieur, prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Russie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienséance et de dignité, que n'étant point son sujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV*.

Elle se signale précisément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire, et sur-tout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* et des *Sirven*, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir, Monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre; et si c'est une indiscrétion, je commets une faute dont l'impératrice seule pourra me savoir mauvais gré, et dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de son empire, s'il fit des soldats et des matelots, si l'on peut dire qu'il

créa des hommes, on pourra dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa cour les beaux-arts et le goût, ces marques certaines de la splendeur d'un empire; elle en assure la durée sur le fondement des lois. Elle est la seule, de tous les monarques du monde, qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe et d'Asie, pour former avec elle un corps de jurisprudence universelle et uniforme. *Justinien* ne confia qu'à quelques jurisconsultes le soin de rédiger un code; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les lois qu'ils approuvent, et prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui sera leur ouvrage.

C'est dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compassion, à l'humanité que la nature inspire, et que la tyrannie étouffe; c'est là qu'elle abolit ces supplices si cruels, si recherchés, si disproportionnés aux délits; c'est là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la société; c'est là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les ames honnêtes, contraire à la raison humaine et à la miséricorde recommandée par DIEU même; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les seuls esclaves, en horreur aux braves Anglais, proscrite dans d'autres Etats, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui sont esclaves de leurs anciens

préjugés, et qui reviennent toujours les dernières à la nature et à la vérité en tout genre.

Souveraine absolue, elle gémit sur l'esclavage, et elle l'abhorre. Ses lumières lui font aisément discerner combien ces lois de servitude, apportées autrefois du Nord dans une si grande partie de la terre, aviliſſent la nature humaine; dans quelle misère une nation croupit, quand l'agriculture n'est que le partage des esclaves; à quel point les hommes ont été barbares, quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons, a dégradé le genre-humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, et qui se croit né pour servir le plus petit nombre, ne peut se tirer de cet abyme si on ne lui tend une main favorable. Mille talens périssent étouffés, nul art ne put être exercé; une immense multitude est inutile à elle-même et à ses maîtres. Les premiers de l'Etat, mal servis par des esclaves inepte, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs, et tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un astronome arabe, un musicien d'Italie, une horloge de Perse, et que les courtiers juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de *Catherine* a conçu le deſſein d'être la libératrice du genre-humain dans l'eſpace de plus de onze cents mille de nos grandes lieues quarrées. Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la ſeule raiſon: elle invite les grands ſeigneurs de ſon empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres; elle en donne l'exemple, elle affranchit des ſerfs de ſes domaines; elle arrache plus de cinq cents mille eſclaves à l'Egliſe, ſans la faire murmurer, et en la dédommageant; elle la rend reſpectable, en la ſauvant du reproche que la terre entière lui faiſait d'aſſervir les hommes qu'elle devait inſtruire et ſoulager.

" Les ſujets de l'Egliſe, dit-elle dans une de » ſes lettres, ſouffrant des vexations ſouvent » tyranniques, auxquelles les fréquens chan- » gemens des maîtres contribuaient beaucoup, » ſe révoltèrent vers la fin du règne de l'im- » pératrice *Eliſabeth*, et ils étaient à mon » avénement plus de cent mille en armes. C'eſt » ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de » changer entièrement l'adminiſtration des » bien-du clergé, et de fixer ſes revenus. *Arſène*, » évêque de Roſtou, s'y oppoſa, pouſſé par » quelques-uns de ſes confrères qui ne trouvèrent » pas à propos de ſe nommer. Il envoya deux » mémoires où il voulait établir le principe » abſurde des deux puiſſances. Il avait déjà fait » cette tentative du temps de l'impératrice » *Eliſabeth*; on s'était contenté de lui impoſer » ſilence: mais ſon inſolence et ſa folie redou-

» blâmt, il fut jugé par le métropolitain de
» Novogorod, et par le ſynode entier, condamné
» comme fanatique, coupable d'une entrepriſe
» contraire à la foi orthodoxe, autant qu'au
» pouvoir ſouverain, déchu de ſa dignité et
» de la prêtriſe, et livré au bras ſéculier. Je
» lui fis grâce, et je me contentai de le réduire
» à la condition de moine. »

Telles ſont, Monſieur, ſes propres paroles. Il en réſulte qu'elle fait ſoutenir l'Egliſe, et la contenir; qu'elle reſpecte l'humanité autant que la religion; qu'elle protége le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiſcrétion de tranſcrire ici un paſſage d'une de ſes lettres. (1)

« La tolérance eſt établie chez nous, elle fait
» loi de l'Etat; il eſt défendu de perſécuter.
» Nous avons, il eſt vrai, des fanatiques qui,
» faute de perſécution, ſe brûlent eux-mêmes;
» mais ſi ceux des autres pays en faiſaient au-
» tant, il n'y aurait pas grand mal; le monde
» en ſerait plus tranquille, et *Calas* n'aurait
» pas été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainſi par un enthouſiaſme paſſager et vain qu'on déſavoue enſuite dans la pratique, ni même par le déſir louable d'obtenir dans l'Europe les ſuffrages des hommes qui penſent et qui enſeignent à penſer. Elle poſe ces principes pour baſe de ſon gouvernement. Elle a écrit de ſa main dans

(1) Du 28 novembre 1765.

le conseil de législation ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

(2) " Dans un grand empire qui étend sa » domination sur autant de peuples divers qui » y a de différentes croyances parmi les hommes » la faute la plus nuisible serait l'intolérance. Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre la tolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution et l'esclavage, tandis que dans le Midi...

Jugez après cela, Monsieur, s'il se trouvera un honnête-homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt à signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a employé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à-peu-près ainsi que les Syracusains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût-à-DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie, et des montagnes de l'Immaüs et du Caucase vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager, on vit descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères!

(2) Du 9 juillet 1766.

Enfin,

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde; et que l'Eglise, au lieu de dire, je viens apporter le glaive et non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix et non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

J'ignore quelles suites aura la querelle qui divise la Pologne; mais je n'ignore pas que tous les esprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuse, qui enseigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun, et à le servir en paix sans inquiéter, sans avilir, sans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je sais encore que le roi de Pologne est un prince philosophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Russie; un prince fait pour rendre les Polonais heureux, si jamais ils consentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma seule étude est celle du bonheur du genre-humain, etc. etc.

# LETTRE

## D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JESUITE.

### 1768.

IL eſt vrai, pauvre ex-jéſuite *Nonotte*, que j'ai eu l'honneur d'inſtruire M. de *Voltaire* de ton extraction, auſſi connue dans notre ville, que ton érudition et ta modeſtie. Comment peux-tu te plaindre que j'aie révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton ſtyle prouve ſi évidemment la profeſſion de ton cher père? *Loquela tua manifeſtum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager en diſant que toute ma famille a vu ton père ſcier du bois à la porte des jéſuites; c'eſt un métier très-honnête, et plus utile au public que le tien, ſur-tout en hiver où il faut ſe chauffer. Tu me diras peut-être qu'on ſe chauffe auſſi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la différence: deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont poſſédé auprès de Beſançon. Ah! mon cher ami, où eſt l'humilité chrétienne? l'humilité, cette vertu ſi néceſſaire aux douceurs de la ſociété? l'humilité que *Platon* et *Epictète* appellent *papeina*, et qu'ils recommandent ſi ſouvent aux ſages? Tu tiens toujours aux grandeurs, du moins en qualité de jéſuite; mais en

cela tu n'es pas chrétien. Songe que *S^t Pierre* (qui par parenthèse n'alla jamais à Rome où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites) était un pêcheur de Galilée, ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle dont tu rougis. *S^t Matthieu* fut commis aux portes, emploi maudit par DIEU même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres; ils ne se vantaient pas d'avoir des armoiries, comme s'en vante *Nonotte*.

Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage, dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

*Il y a trois sortes d'orgueil, Messieurs*, disait le docteur *Swift*, dans un de ses sermons; *l'orgueil de la naissance, celui des richesses, celui de l'esprit: je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y a personne, parmi vous, qui ait à se reprocher un vice si condamnable.*

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre *Nonotte;* mais je prierai DIEU qu'il te rende plus savant, plus honnête, et plus humble. Je suis fâché de te voir si ignorant, et si impudent. Tu viens de faire imprimer sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon, intitulé: *Lettre d'un ami à un ami.* Quel titre romanesque! *Nonotte* avoir un ami! Peut-on écrire de pareilles chimères! c'est bien là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues, les sottises, les impostures dont tu as été convaincu: tu cours sur ces endroits, comme

les filles qui paſſent par les verges, et qui vont le plus vîte qu'elles peuvent pour être moins feſſées.

Mais je vois, avec douleur, que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France de la première dynaſtie ont eu pluſieurs femmes à la fois ; quand ton jéſuite *Daniel* lui-même l'avoue ; quand voyant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre ?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obſtines à juſtifier l'inſolente indiſcrétion du centurion *Marcel*, qui commença par jeter ſon bâton de commandant et ſa ceinture, en diſant qu'il ne voulait pas ſervir l'empereur ? Ne ſens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, où il y a toujours une groſſe garniſon, tu prêches la révolte, et que M. le commandant peut te faire paſſer par les baguettes ?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue *légion thébaine*, martyriſée à Saint-Maurice ? Ne ſuis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable ſe trouve dans un livre fauſſement attribué à *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il eſt parlé de *Sigiſmond* de Bourgogne, mort en 523 ? Ce miſérable conte, auſſi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, eſt toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puiſſes pas te reprocher d'avoir dit un ſeul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible *Nonotte*, à la ville de Livron

que tu traitais de village ? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été assiégée par le marquis de *Bellegarde*, et défendue par *Roes*. Rien n'est plus vrai ; et tu défends ta sotte critique en avouant que *Roes* fut tué à ce siége : vois quel est ton sens commun. Que t'importe, misérable écrivain, que Livron soit une ville ou un village ?

Considère un peu, *Nonotte*, quelle est l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offensé ; tu le fais imprimer à Avignon, clandestinement, chez le libraire *Fez*, contre les lois du royaume ; tu offres ensuite de le vendre à M. de *Voltaire* lui-même pour mille écus ; et quand ta lâche turpitude est découverte, tu oses dire dans un autre libelle, que le libraire *Fez* est un coquin.

Que diras-tu si on te fait un procès criminel ? Quel sera alors le coquin, du libraire *Fez*, ou de toi ? Ignores-tu que les libelles diffamatoires sont quelquefois punis par les galères ? Il t'appartient bien, à toi ex jésuite, de calomnier un officier de la chambre du roi, qui a la bonté de garder dans son château un jésuite, depuis que le bras de la justice s'est appesanti sur eux ! Il te sied bien de prononcer le nom du libraire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne faire une pension !

Si tu avais été repentant et sage, peut-être aurais-tu pu obtenir aussi une pension de lui ; mais ce n'est pas-là ce que tu mérites.

# AU GAZETIER D'AVIGNON.

1768.

J'AI lu, Monsieur, dans votre gazette, l'histoire de ma conversion, opérée par la grâce, et par un ex-jésuite qui m'a, dit-on, *confessé et traîné au pied des autels*. Plusieurs autres papiers publics y ont ajouté que j'avais une *lettre de cachet* pour pénitence; d'autres sont entrés dans les détails de ma famille; d'autres ont parlé d'un beau sermon que j'ai fait dans l'église. Tout cela pourrait servir à établir le pyrrhonisme de l'histoire. Ceux qui écrivent de Paris ces nouvelles très-ignorées dans mon pays, ne sont pas apparemment mes amis; et vous savez que des succès vains et passagers dans les belles-lettres attirent toujours beaucoup d'ennemis très-implacables.

Je puis assurer que l'ex-jésuite retiré chez moi, n'a jamais été mon confesseur; que je n'ai jamais eu la moindre part à la foule d'écrits qu'on se plaît à m'attribuer; que je n'ai parlé dans ma paroisse, en rendant le pain-béni, que pour avertir d'un vol qu'on faisait dans ce temps-là même à mes paroissiens, et sur-tout pour avertir qu'il fallait prier tous les dimanches pour la santé de la reine dont on ignorait la maladie dans mes déserts.

Enfin, Monsieur, pour vous prouver la fausseté de tout ce qu'on a imprimé dans vingt gazettes, d'après les bulletins de Paris, je me vois forcé de publier l'attestation ci-jointe que j'ai eu la précaution d'accepter, depuis trois ans, pour

onfondre les calomniateurs qui me perſécutent depuis plus de trente.

*A Ferney, le 5 avril 1765.*

« NOUS ſouſſignés certifions que M. de *Voltaire*, » gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, » ſeigneur de Ferney et Tourney, au pays de » Gex, près de Genève, a non-ſeulement rempli » les devoirs de la religion catholique dans la pa- » roiſſe de Ferney où il réſide, mais qu'il a fait re- » bâtir et orner l'égliſe à ſes dépens; qu'il a en- » tretenu un maître d'école; qu'il a défriché à ſes » frais les terres incultes de pluſieurs habitans; a » mis ceux qui n'avaient point de charrue en état » d'en avoir; leur a bâti des maiſons; leur a con- » cédé des terrains; et que Ferney eſt aujourd'hui » plus peuplé du triple qu'il ne l'était avant qu'il en » prît poſſeſſion; qu'il n'a refuſé ſes ſecours à au- » cun des habitans du voiſinage. Nous donnons » ce témoignage comme la plus exacte vérité. »

Le tout ſigné par deux curés, par les ſyndics de la nobleſſe et de la province; par des prêtres, des gradués, par les habitans, etc. Collationné par un notaire royal, et dépoſé au contrôle de Gex.

Je ne publie pas cette déclaration dans l'eſpérance de déſarmer l'envie et l'impoſture; mais je la dois à la vérité, à mes amis, à ma famille qui ſert le roi dans ſes armées et dans les premiers tribunaux du royaume, et à la charge que ſa majeſté a bien voulu me conſerver auprès de ſa perſonne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

# LETTRE

## (D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE) A L'EVEQUE D'ANNECI. (*)

1769.

MONSIEUR,

En revenant d'un assez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'est très-cher par mille raisons, à qui je dois la plus tendre reconnaissance, et dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la succession d'un de nos parens nommé M. d'*Aumart*, mousquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, estropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affreuses. Vous savez qu'il en a eu soin comme de son fils; et vous savez aussi que quand vous passâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir consoler cet infortuné, après le grand repas que le seigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

Ce n'est pas votre méthode, Monsieur, de consoler les mourans; vous vous bornez à les persécuter, eux et les vivans, autant qu'il est en vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'*Aumart* et le mien, très-malade, et ayant plus besoin de médecins que de vos lettres qu'il m'a montrées, et qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

(*) Le sieur *Biord*. Voyez le volume d'*Epîtres*, page 214.

Il se faisait lire à sa table ( où il ne se met que pour recevoir ses hôtes ) les sermons du père *Massillon*, selon sa coutume. Le sermon qu'on lisait roulait sur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il est triste que vous en ayez besoin.

Mais relisez sur-tout le portrait que fait *S^t Paul*, de la charité ; vous verrez s'il approuve les impostures, les délations malignes, les injures, et toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain-béni dans sa paroisse, le jour de Pâque 1768, ayant recommandé à voix basse à son curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à son roi qu'il avait prêché dans l'église.

Vous vous souvenez que vous eûtes l'indiscrétion, ( pour ne rien dire de plus fort ) de publier une lettre que monsieur le comte de *S^t Florentin* vous écrivit en réponse, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette imposture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la discrétion de ne pas montrer l'autre lettre que vous reçûtes, à ce qu'on dit, du même ministre, quand tout l'opprobre de cette accusation absurde demeura à l'accusateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien, comme prêtre, comme homme.

Au lieu de prendre ce parti, vous publiâtes et vous fîtes imprimer, Monsieur, la première lettre de monsieur le comte de *S^t Florentin*, ministre

d'Etat d'un roi de France, ſous ce titre : *Lettre de M. de S^t Florentin à monſeigneur l'évêque d'Anneci.* C'eſt dommage que vous n'ayez pas mis : *A ſa grandeur monſeigneur l'évêque prince de Genève ;* ſi vous êtes *prince de Genève*, il vous faut de l'*alteſſe*. Avouez que vous feriez une ſingulière alteſſe.

Mais il n'eſt pas ici queſtion de dignités, de titres, et de toutes les puérilités de la vanité, qui vous ſont ſi chères et qui vous conviennent ſi peu. Il s'agit d'équité, il s'agit d'honneur : tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaiſſez les premiers élémens du ſavoir vivre, concevez combien il eſt indécent de faire publier, non-ſeulement la lettre d'un miniſtre d'Etat ſans ſa permiſſion, mais les lettres du moindre des citoyens. C'eſt donc en cela ſeul que vous êtes homme de lettres ! Au lieu d'agir en paſteur qui doit exhorter, et enſuite ſe taire, vous commencez par calomnier, et enſuite vous faites imprimer votre petit *commercium epiſtolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel eſprit ſavoyard. Vous y parlez d'orthographe : ne trouvez-vous pas que cela eſt bien épiſcopal ? Quand on a voulu perdre un homme innocent, ſavez-vous ce qui ſerait épiſcopal ? ce ſerait de lui demander pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, et de vous repentir de votre manœuvre.

Vous lui imputez (à ce que je vois par vos lettres) des livres miſérables, et juſqu'à la Théologie portative, ouvrage fait apparemment dans

quelque cabaret : vous n'êtes pas obligé d'avoir le goût, mais vous êtes obligé d'être juste.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux discours de l'empereur *Julien*, tandis que vous devez savoir que cette traduction, si bien faite et accompagnée de remarques judicieuses, est du chambellan du *Julien* de nos jours ? je veux dire d'un roi victorieux et philosophe, et je ne veux dire que cela.

Comment ignorez-vous que ce livre est imprimé, débité à Berlin, et dédié au respectable beau-frère de ce grand roi et de ce grand capitaine ? Souvenez-vous du fou des fables d'*Esope*, qui jetait des pierres à un simple citoyen. Je ne peux vous donner que quelques oboles, lui dit le citoyen ; adressez-vous à un grand seigneur, vous serez mieux payé.

Adressez-vous donc, Monsieur, au souverain que sert M. le marquis d'*Argens*, auteur de la traduction du Discours de *Julien*, et soyez sûr que vous serez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux, examinez devant DIEU votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chasser de ses terres celui qui n'y a fait que du bien ; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre, qui rebâtit leurs maisons, qui relève leur charrue, qui encourage leurs mariages, qui par-là est utile à l'Etat ; un vieillard qui a deux fois votre âge ; un homme qui devait attendre de vous d'autant plus d'égards, que toute votre famille lui a toujours été chère : votre grand-père a bâti de ses mains un pavillon de sa basse-cour ; vos proches parens travaillent actuellement à ses granges ; et votre cousin, nommé

*Mudri*, a demandé depuis peu à être ſon fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été! il eût pu adoucir la mauvaiſe humeur qui vous dévore, contre un ſeigneur de paroiſſe vertueux qui ne vous a jamais offenſé, et qui ne donne à ſes paroiſſiens que des exemples de charité, de véritable piété, de douceur, et de concorde.

Quoi! vous avez oſé demander qu'on le fît ſortir de ſes terres, parce que des brouillons vous ont dit qu'il vous trouvait ridicule! Quoi! vous avez propoſé la plus cruelle injuſtice au plus juſte de tous les rois! Sachez connaître le ſiècle où nous vivons, la magnanimité du roi qui nous gouverne, l'équité de ſes miniſtres, les lois que tous les parlemens ſoutiennent contre des entrepriſes auſſi illicites qu'odieuſes.

D'où vient que le curé du ſeigneur de paroiſſe que vous inſultez, chérit ſa vertu, ſa piété, ſa charité, ſa bienfeſance, ſes mœurs, l'ordre qui eſt dans ſa maiſon et dans ſes terres? D'où vient que ſes vaſſaux et ſes voiſins le béniſſent? D'où vient que le premier préſident du parlement de Bourgogne et le procureur-général le protégent? D'où vient qu'il a de même la protection déclarée du gouverneur? D'où vient que le grand pape *Benoît-XIV*, et ſon ſecrétaire des brefs le cardinal *Paſſionei*, digne miniſtre d'un tel pape, l'ont honoré d'une bonté conſtante? Et d'où vient enfin que vous êtes ſon ſeul ennemi?

Eſt-ce parce qu'il a rembourſé à ſes vaſſaux l'argent que vous avez exigé d'eux quand vous êtes venu faire votre viſite? argent que vous ne deviez pas prendre, et que depuis il vous a été défendu de prendre en Savoie.

Celui que vous insultez, prosterné aux pieds des autels, prie DIEU pour vous, au lieu de répondre à vos injures : il n'y répondra jamais ; et dans le lit de mort où il souffre, (et où vous serez comme lui) il n'est ni en état, ni en volonté de repousser vos outrages et vos manœuvres.

C'est ici que je dois sur-tout vous parler de l'impertinente *profession de foi* supposée, dans laquelle on a la bêtise de lui faire dire que *la seconde personne de la Trinité s'appelle* JESUS-CHRIST, comme si on ne le savait pas ; et qu'il *condamne toutes les hérésies et tous les mauvais sens qu'on leur donne.*

Quel sacristain ivre a jamais pu composer un pareil galimatias ? Quel brouillon a pu faire dire à un séculier qu'il condamne les hérésies ? Je ne crois pas que vous soyez l'auteur de cette pièce extravagante. Vous devez savoir que notre sage monarque a imposé le silence à tous ces ridicules reproches d'hérésie, par un édit solennel, enregistré dans tous nos parlemens. D'ailleurs, un seigneur de paroisse qui habite auprès du canton de Berne, et aux portes de Genève, doit de très-grands égards à ces deux républiques. Les noms d'*hérétiques*, de *huguenots*, de *papistes*, sont proscrits par nos traités. Mon parent se contente de prier DIEU pour la prospérité des Treize-Cantons et de leurs alliés ses voisins.

S'il n'est pas de la communion de Berne, il est de sa religion, en ce que le conseil de Berne est noble et juste, bienfesant et généreux ; en ce qu'il a donné des secours à la famille des *Sirven*,

opprimée par un juge de village ignorant et fanatique. Entendez-vous ? ignorant et fanatique. En un mot, il respecte le conseil de Berne, et laisse à vos grands théologaux le soin de le damner. Il est fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à messieurs d'Anneci d'envoyer en enfer messieurs de Berne, de Basle, de Zuric, et de Genève : ajoutez-y le roi de Prusse, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les sept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Russie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyssinie etc. etc.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos semblables, et sur-tout à l'abbé *Riballier*, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *quatre nations* sous ses ordres. Mais pour mon parent et mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, et attendre en silence le jugement de DIEU. Il est absolument incapable d'avoir fait une profession de foi si impertinente et si odieuse. Les faussaires qui l'ont rédigée, et qui l'ont fait signer, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, seraient repris de justice si on les traduisait devant nos tribunaux. Les fraudes qu'on appelait jadis *pieuJès*, ne sont plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut administré, malgré vous, selon les lois du royaume ; déclaration véritable, signée de lui pardevant notaire ; déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne, et qui démontre qu'il est meilleur chrétien que vous. Voilà sa profession de foi.

Vous avez été vicaire de paroiſſe à Paris : votre eſprit turbulent s'y eſt ſignalé par des billets de confeſſion et des refus de ſacrement ; ſoyez à l'avenir plus circonſpect et plus ſage. Vous êtes entre deux ſouverains également amis de la bienſéance et de la paix : une petite partie de votre diocèſe eſt ſituée en France ; reſpectez ſes lois ; reſpectez ſur-tout celles de l'humanité. Imitez les ſages archevêques d'Albi, de Beſançon, de Lyon, de Toulouſe, de Narbonne, et tant d'autres paſteurs également pieux et prudens, qui ſavent entretenir la paix.

Si vous faites la moindre de ces démarches que vous feſiez à Paris, et qui furent réprimées, ſachez qu'on prendra la défenſe d'un moribond dont vous voulez avancer le dernier moment. Je me charge d'implorer la juſtice du parlement de Bourgogne contre vous.

J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre ; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'impoſent la parenté, l'amitié, la reconnaiſſance, à un gentilhomme qui a un cœur, et qui connaît l'honneur, très-inconnu aux brouillons.

Quand vous ſerez rentré dans les voies de la charité, de l'honnêteté et de la bienſéance dont vous vous êtes tant écarté ; je ſerai alors, avec toutes les formules que votre amour-propre déſire, et qui ont fait, à votre honte, le ſujet de vos querelles,

MONSIEUR, Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, ***

# A M. DU M***,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

*Sur plusieurs anecdotes.*

PUISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe, demandez-en une d'*antiche coglionerie*. Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme *Réaumur* a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de *Copernic* chez les anciens Chaldéens; mais ce qui serait bien plus plaisant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La Matrone d'Ephèse, par exemple, a été mise en vers par *la Fontaine* en France, et auparavant en Italie. On la retrouve dans *Pétrone*, et *Pétrone* l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise? des contes arabes. Et de qui les conteurs arabes la tenaient-ils? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois, traduits par le père *Dentrecoles*, et recueillis par le père *du Halde*; et ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté, dans un de mes inutiles ouvrages,

la

la fable dont *Molière* a composé son Amphitrion, imité de *Plaute*, qui l'avait imité des Grecs : l'original est indien. Le voici à peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow*, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel *Dow* s'exprime donc à-peu-près ainsi : (*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme ; il en fut jaloux, la battit, et s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama*, ou un *Vishnou*, ou un *Sib*, mais un dieu du bas âge, et cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, et se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grâce, couche avec elle, lui fait un enfant, et reste le maître de la maison. Le mari repentant, et toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martin-Guerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, et que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit

(*) Annales II, pag. 273.

pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en présence de notre parlement indien; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur, sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze, le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président: l'homme aux douze est un héros, mais il n'as pas passé les forces de la nature humaine; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout, et s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitrion indou est encore plus comique et plus ingénieux que l'Amphitrion grec, quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuse querelle d'*Aaron* avec *Datan*, *Coré*, et *Abiron*, écrite par un juif qui était apparemment le loustic de sa tribu. C'est peut-être le seul juif qui ait su railler. Son livre n'est pas de l'antiquité des premiers brachmanes; mais enfin il est ancien, et peut-être plus ancien qu'*Homère*. Les Juifs d'Italie le firent imprimer dans Venise au quinzième siècle, et le célèbre *Gaumin*, conseiller d'Etat, l'enrichit de notes en latin. *Fabricius* les a insérées dans sa traduction latine de la vie et de la mort de *Moïse*, autre ancien ouvrage plus que

abbinique, écrit, à ce qu'on a prétendu, vers le temps d'*Eſdras*. Je vais faire copier le paſſage qui ſe trouve au livre II, page 165, nombre 297, édition de Hambourg.

" Ce fut une pauvre veuve qui fut la cauſe » de la querelle. Cette femme n'avait pour tout » bien qu'une brebis, elle la tondit; *Aaron* » vint et lui dit: Il eſt écrit que les prémices » appartiendront au Seigneur; et il prit la laine. » La veuve en pleurs alla ſe plaindre à *Coré*, » qui fit des remontrances au prêtre *Aaron*. Elles » furent inutiles. *Coré* donna quatre pièces d'ar- » gent à la pauvre femme, et ſe retira très-irrité. » Peu de temps après, la brebis mit bas ſon » premier agneau. *Aaron* revient: Ma bonne, » il eſt écrit que les premiers-nés ſont au Sei- » gneur. Il emporte l'agneau, et le mange. Nou- » velles remontrances de *Coré* auſſi mal reçues » que les premières. La veuve déſeſpérée tue ſa » brebis. Voilà auſſitôt *Aaron* chez elle. Il prend » la mâchoire, l'épaule et le ventre de la brebis. » *Coré* ſe fâche contre lui. *Aaron* répond que » cela eſt écrit, et qu'il veut manger cette épaule » et le ventre. La veuve outrée jura, et dit: Au » diable ma brebis. *Aaron* qui l'entendit revint » encore, diſant: Il eſt écrit que tout anathème » eſt au Seigneur; et ſoupa des reſtes de la » pauvre bête. Telle eſt la cauſe de la diſpute » entre *Aaron* d'une part, et *Coré*, *Datan*, et » *Abiron* de l'autre. "

Cette mauvaiſe plaiſanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une ſeule bonne.

fable de *la Fontaine* qui ne vienne du fond de l'Aſie. Vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me ſouviens d'avoir lu autrefois dans le recueil des voyages de *Plancarpin*, de *Rubruquis*, et de *Marc Paolo*, qu'un chef des Tartares étant près de mourir récita à ſes enfans la fable du vieillard qui donne à ſes fils un faiſceau de flèches à rompre. (*a*)

Avons-nous dans notre Occident quelque conte plus philoſophique que celui qui eſt rapporté dans *Olearius* au ſujet d'*Alexandre*? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La ſcène eſt au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Aſie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. *Alexandre* rencontre un ange dans la caverne où des mages l'aſſuraient qu'on puiſait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui ſoit de même forme et de même poids, et alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. *Alexandre* chercha, et fit chercher par-tout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choiſir un caillou à-peu-près ſemblable, et d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids et les formes. L'ange *Gabriel* s'aperçut de la ſupercherie, et lui dit: *Mon*

(*a*) Voyages de *Plancarpin*, *Rubruquis*, *Marc Paul* et *Haiton*, chap. 17. d'*Haiton*, pag. 31.

*ni, ſouviens-toi que tu es terre ; détrompe-i de ton breuvage de l'immortalité, et ne étends plus en impoſer à Gabriel.* (*b*)

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne ouve point dans la nature deux choſes abſolu-ent ſemblables, et que les idées de *Leibnitz* r les indiſcernables étaient connues long-temps ant *Leibnitz* au milieu de la *Tartarie.* (*c*)

Pour la plupart des contes dont on a farci os ana, et toutes ces réponſes plaiſantes qu'on tribue à *Charles-Quint*, à *Henri IV*, à cent rinces modernes, vous les retrouvez dans *thénée* et dans nos vieux auteurs. C'eſt en ce ns ſeulement qu'on peut dire, *nihil ſub ſole ovum etc.*

## A M. * * *

DEPUIS le prince de *la Mirandole*, Monſieur, n'a jamais ſoutenu de thèſes ſi univerſelles. vous ſuis auſſi obligé de la bonté de m'en ire part, que je ſuis étonné de votre immenſe voir. Vous qui enſeignez tout, et votre jeune mme qui apprend tout, vous êtes des prodiges ; tels progrès ſont non-ſeulement le fruit du nie, mais celui des méthodes qui ſe ſont mul-pliées dans ces derniers temps. Plus il y a de rrières à parcourir, plus on a eu de ſecours. n n'en avait aucun du temps de *Pic de la*

(*b*) *Olearius*, pag. 169.

(*c*) On a fait uſage de cette hiſtoire, dans un petit livre titulé : Lettres chinoiſes, indiennes, et tartares. Tome I *Mélanges littéraires.*

*Mirandole*, auſſi ſes thèſes ne contenaient aucune vérité. L'immenſité de ſon ſavoir conſiſtait dans des mots, au lieu que le vôtre eſt dans les choſes.

Ce qui me ſurprend autant que votre entrepriſe, c'eſt que vous m'apprenez qu'il y a encore des péripatéticiens, et qu'il ſubſiſte des reſtes de barbarie dans la ſeconde ville de France. Je croyais qu'à peine il reſtait des cartéſiens. Quiconque eſt d'une ſecte ſemble afficher l'erreur. On dit un platonicien, un épicurien, un péripatéticien, un cartéſien, pour caractériſer des aveugles qui marchent ſous la bannière d'un borgne. On ne dit pas un euclydien, un archimédien, parce que la vérité n'eſt pas une ſecte. Auſſi en Angleterre, et parmi les philoſophes comme vous, on n'appelle point newtonien un homme qui ſe ſert du calcul intégral, ou qui répète les expériences ſur la lumière.

Ainſi je ſuis perſuadé que quand vous parlez, page 11, de l'explication des phénomènes de l'arc-en-ciel et de l'aimant, vous ne prétendez pas ſans doute mettre de niveau les démonſtrations de *Newton* ſur les réfractions et la réfrangibilité des rayons dans les gouttes d'eau, avec les ſyſtèmes haſardés ſur l'aimant. Et ſurement quand vous vous propoſez de défendre en détail le traité d'optique de *Newton*, vous ne vous propoſez que d'expliquer les vérités ſenſibles qu'il a démontrées aux yeux.

Votre dernière queſtion eſt certainement auſſi embarraſſante que curieuſe. Nous ne pouvons avoir autant de connaiſſances ſur l'acouſtique

madame de *Maintenon*) qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épousant *Scarron*, *Ninon* devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite: c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, et ne se brouillèrent pas. M. de *Villarceaux* quitta madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte S^t^ Antoine un assez joli cabaret, où dans ma jeunesse les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de *Lenclos*, car on ne l'appelait plus alors *Ninon*, y soupait un jour avec la maréchale de *la Ferté*, l'abbé de *Châteauneuf*, et d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive et si pressante, que mademoiselle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle, et se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils nommé *la Boissière* est mort tout doucement de sa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commissaire de marine. La

*S^t Evremont* eut quelque temps ſes bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vite, et reſtait toujours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au-deſſus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. *Ah!* dit-elle, *je ne laiſſe au monde que des mourans.* Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les quatre vers que *S^t Evremont* mit au bas de ſon portrait, et qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente et ſage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle diſait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière: " Mon Dieu, faites de moi un honnête „ homme, et n'en faites jamais une honnête „ femme. "

Les grâces de ſon eſprit, et la fermeté de ſes ſentimens lui firent une telle réputation, que lorſque la reine *Chriſtine* vint en France, en 1654, cette princeſſe lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maiſon de campagne où elle était alors.

Lorſque mademoiſelle d'*Aubigné*, (depuis

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du *beau billet qu'à la Châtre*; les *Laïs* et les *Thaïs* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, et était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront; et enfin la reine qui était très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavecin, et sa beauté. *Huyghens*, ce philosophe hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha aussi à observer mademoiselle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poëte. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques:

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux.
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringuant et leste.

Les plus beaux esprits du royaume, et la meilleure compagnie, se rendaient chez elle. On y soupait; et comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât son plat.

*S^t Evremont* eut quelque temps ſes bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vite, et reſtait toujours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au-deſſus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. *Ah!* dit-elle, *je ne laiſſe au monde que des mourans.* Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les quatre vers que *S^t Evremont* mit au bas de ſon portrait, et qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente et ſage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle diſait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière: " Mon Dieu, faites de moi un honnête „ homme, et n'en faites jamais une honnête „ femme. "

Les grâces de ſon eſprit, et la fermeté de ſes ſentimens lui firent une telle réputation, que lorſque la reine *Chriſtine* vint en France, en 1654, cette princeſſe lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maiſon de campagne où elle était alors.

Lorſque mademoiſelle d'*Aubigné*, (depuis

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du *beau billet qu'à la Châtre*; les *Laïs* et les *Thaïs* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, et était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront; et enfin la reine qui était très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavecin, et sa beauté. *Huyghens*, ce philosophe hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha aussi à observer mademoiselle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poëte. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques;

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux.
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringuant et leste.

Les plus beaux esprits du royaume, et la meilleure compagnie, se rendaient chez elle. On y soupait; et comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât son plat.

mort tragique de ſon fils aîné rendit mademoiſelle de *Lenclos* un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucuns devoirs, et l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre madame de *Sévigné* dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de *Choiſeul*. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe feſait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Corneille*:

O ciel, que de vertus vous me faites haïr!

Cependant elle était elle-même la perſonne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai ſens; et cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuſe de caſſette*.

Lorſque M. de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour ſuccéder à M. *Colbert*, et que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus conſidéré; lors, dis-je, que ce M. de *Gourville* craignant d'être pendu en perſonne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France, en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à mademoiſelle de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A ſon retour, il trouva chez *Nanon* ſa caſſette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laiſſé, parce que les eſpèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le ſurplus appartenait de droit à la dépoſitaire; elle ne lui

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du *beau billet qu'à la Châtre*; les *Laïs* et les *Thaïs* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, et était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fit cet affront; et enfin la reine qui était très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavecin, et sa beauté. *Huygbens*, ce philosophe hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha aussi à observer mademoiselle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poëte. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques:

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux.
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringuant et leste.

Les plus beaux esprits du royaume, et la meilleure compagnie, se rendaient chez elle. On y soupait; et comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât son plat.

Il ne faut pas qu'on s'étonne.
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car à bien compter son âge,
Elle doit avoir. . . . .
Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maison était sur la fin une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. *Rémond*, que nous avons vu introducteur des ambassadeurs, et qui prétendait être un grand platonicien, se vantait souvent de devoir à mademoiselle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que *Périgni* avait fait cette chanson.

De monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng soret.
Il rime, il cabale,
Est homme de cour,
Se croit un Candale, (*a*)
Se dit un Saucour. (*b*)

(*a*) Le duc de *Candale*, fils du duc d'*Epernon*, le plus bel homme de son temps.

(*b*) Le marquis de *Saucour* passait pour l'homme le plus vigoureux, et son nom est passé en proverbe.

Il passe en science
Socrate et Platon,
Cependant il danse
Tout comme Balon. (*c*)
De monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng soret.

Quand on dit à mademoiselle de *Lenclos* que *Rémond* se vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle faisait comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng soret comme M. *Rémond*; mais n'ayant pas été formé par mademoiselle de *Lenclos*, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison: c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs; et les charmes de la société de mademoiselle de *Lenclos* avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance

(*c*) Fameux danseur de l'opéra.

pour ce beau gala, et ce jour-là elle avait juſte ſoixante et dix ans. Elle ne pouſſa guère plus loin cette plaiſanterie, et l'abbé de *Châteauneuf* reſta ſon ami intime. Pour moi je lui fus préſenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre ſur ſon teſtament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort ſuivit de près ma viſite et ſon teſtament.

L'abbé *Têtu*, qu'on appelait *Têtu tai-toi*, (pour le diſtinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode) homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris*, d'impromptus, de jouiſſances, et de pſeaumes paraphraſés, après avoir voulu être long-temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiſelle de *Lenclos* à ſa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, et que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court riſque de mourir ſans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *St Evremont*. L'abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ſes papiers.

Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres ſous le nom de mademoiſelle de *Lenclos*, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une ſur ce qui la regarde.

Au reſte, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires ſur la vie de cette

philoſophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'hiſtoires de *Ninon* que de *Louis XIV*. Je ſouhaite que ces mémoires ſoient plus inſtructifs et plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être etc.

# FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.

1771.

UN de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus impudens recueils d'erreurs et d'injures par A et par B, eſt celui d'un nommé *Paulian*, ex-jéſuite, imprimé à Nimes, chez *Gaude*, en 1770; il eſt intitulé: *Dictionnaire philoſopho-théologique*, et il n'eſt aſſurément ni d'un philoſophe, ni d'un vrai théologien; ſuppoſé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jéſuites.

A l'article *Religion* il dit, que *quiconque admet la religion naturelle, avoue ſans peine qu'un Etre infiniment parfait a tiré du néant ce vaſte univers.*

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philoſophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou ſurnaturelle, qui ait enſeigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obſtinée pour nier

que la Genèſe n'a aucun mot qui ſignifie créer de rien. On ſait aſſez que l'hébreu et le grec ſe ſervent du mot *faire*; et non du mot *créer*. Ce n'eſt pas même une queſtion chez les ſavans.

Au mot *Meſſie*, *Paulian* ayant ouï dire que cet article eſt ſavamment traité dans la grande Encyclopédie, s'eſt imaginé que l'auteur était un laïque, et par conſéquent que ce morceau était d'un athée; il ne ſavait pas que cet excellent morceau eſt de M. *Pollier de Bottens*, théologien beaucoup plus éclairé que lui, et beaucoup plus honnête; il ſe jette avec fureur ſur les laïques, comme ſur des eſclaves échappés des chaînes des jéſuites. On eſt indigné des outrages que ce fanatique de collége leur prodigue. A l'article *Mahométiſme*, voici comme il parle: „ Les dogmes et la morale de cette religion forment l'Alcoran, livre dont la lecture n'eſt permiſe qu'à un petit nombre de mahométans; on enſeigne dans ce livre que DIEU a un corps, que l'ame eſt matière, que la circonciſion eſt néceſſaire, que JESUS-CHRIST eſt le Meſſie, que la béatitude conſiſtera dans les plus ſales voluptés. "

Examinons ce ſeul article; autant de mots, autant de fauſſetés, et toutes très-palpables. Il eſt très-faux que la lecture du Koran ne ſoit permiſe qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-jéſuite que ſur le dos de chaque exemplaire du Koran, ces lignes du Sura 56. (*) ſont toujours écrites : *perſonne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures*; c'eſt pourquoi

(*) Les ſura ſont les chapitres.

tout musulman se lave les mains avant de le lire. Ce jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la Bible sans une permission expresse ; il pense qu'on admet dans le reste du monde cette contradiction : voilà la vérité, et vous ne la lirez pas ; voilà votre règle, et vous n'en saurez rien.

DIEU *a un corps.* Rien n'est plus faux encore, c'est une calomnie impertinente. Si *Paulian* avait lu une bonne traduction de l'Alcoran, il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles : *L'esprit a été crée par* DIEU *même.* Pour prouver que DIEU est un Etre pur, *Mahomet* dit au Sura 37, *que* DIEU *n'a ni fils ni fille* ; et dans le Sura 112, DIEU *est le seul* DIEU, *l'éternel* DIEU ; *il n'engendre ni n'est engendré, et rien ne lui ressemble dans l'étendue des êtres.*

Il est bien vrai que dans l'Alcoran on se sert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Etre suprême ; mais jamais on ne fait descendre DIEU sur la terre ; jamais on ne le rabaisse aux fonctions humaines. Il faut que ce *Paulian* n'ait jamais lu ce livre dont il parle si affirmativement ; il ne connaît pas plus son Alcoran que son Evangile.

*L'ame est matière.* Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puisse le moins du monde excuser cette imposture.

*La circoncision est nécessaire.* Il n'est pas dit un seul mot de la circoncision dans tout l'Alcoran. *Mahomet* laissa subsister cette pratique

ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial; c'était une superstition ancienne, comme elles le sont toutes, de présenter aux Dieux ce qu'on avait de plus cher et de plus noble.

JESUS *est le Messie.* Cette citation de l'Alcoran est encore très-fausse. JESUS est appelé CHRIST dans plusieurs endroits du Koran; c'est un nom propre, comme chez *Tacite*, qui dit: *impellente Christo quodam.*

Au reste, il faut bien observer qu'il y avait du temps de *Mahomet* vers l'Arabie, quelques exemplaires des évangiles que nous ne recevions pas; comme celui de *Barnabé*, qui existe encore; celui des basilidiens et des ébionites; c'est dans celui des basilidiens qu'on lisait que JESUS n'avait pas été crucifié, et que DIEU l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet évangile que *Mahomet* suivit, sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de DIEU; car il dit expressément dans plusieurs endroits que DIEU n'a ni fils ni fille.

*La béatitude dans les plus sales voluptés.* Il faut apprendre à ce *Paulian* que la jouissance de la vue de DIEU est la première récompense promise dans l'Alcoran: il est vrai qu'au Sura 55 il dit que le paradis, c'est-à-dire le jardin, sera composé de trois grands bosquets, dans l'un desquels sera un large bassin d'eau céleste, entouré de palmiers et de grenadiers. On trouvera, dit-il, dans ce lieu de délices de belles vierges aux grands yeux noirs, des Houris dont personne n'a

jamais approché, et qui repoſent ſous de riches pavillons, couchées ſur des tapis magnifiques.

Remarquons qu'il n'y a pas dans ce chapitre un ſeul mot qui puiſſe alarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne ſeront connues que par ceux qui leur ſeront deſtinés pour époux; ce n'eſt pas-là aſſurément une ſale volupté. Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt ou tard la réſurrection, enſeignèrent qu'on reſſuſciterait avec tous ſes ſens; il n'était pas déraiſonnable de penſer que puiſqu'on avait des ſens, on aurait auſſi des ſenſations: c'était le ſentiment des phariſiens chez le petit peuple juif; et s'il eſt permis de comparer nos livres ſacrés et myſtérieux aux imaginations des autres peuples, qui ſont tous évidemment plongés dans l'erreur; n'avons-nous pas dans l'Apocalypſe un exemple frappant de ce que je dis? n'y voit-on pas la belle épouſe qui ſe marie avec l'agneau? n'y voit-on pas la Jéruſalem céleſte toute bâtie d'or et de pierres précieuſes? cette ville quarrée n'a-t-elle pas ſoixante lieues en tout ſens? les maiſons n'y ſont-elles pas de ſoixante lieues de haut? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux? On trouve des allégories à-peu-près ſemblables, quoique moins ſublimes, dans la plus haute antiquité.

Non ſeulement ce *Paulian*, dans ſon dictionnaire, calomnie les muſulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes et les ſectes, et les particuliers: c'eſt aſſez le propre des

jéſuites; ces malheureux ont pris cette mauvaiſe habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantiſme et l'inſolence ont formé le caractère de ceux qui ont diſputé, ils n'ont pu s'en défaire après leur diſperſion; ils ſont comme les Juifs qui ont conſervé leurs anciennes ſuperſtitions, n'ayant plus de Jéruſalem. Nous laiſſons encore les Juifs prêter ſur gages; et nous laiſſons aboyer les *Paulians* et les *Nonottes*.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue, qu'ils ſont chaſſés de toutes les maiſons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de *Paulian* (qui le croirait?) parle encore de la grâce ſuffiſante. Il eſt vraiment bien queſtion aujourd'hui de la grâce ſuffiſante qui ne ſuffit pas! Ces ſottiſes faiſaient grand bruit ſous *Louis XIV*, quand le miſérable normand *le Tellier*, natif de Vire, oſait perſécuter le cardinal de *Noailles*. Les querelles ridicules des janſéniſtes et des moliniſtes ſont oubliées aujourd'hui, comme mille autres ſectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance et de bel eſprit.

Je vous enverrai par la première poſte un relevé des calomnies de *Paulian* contre les bons chrétiens. (*)

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé, ce ſera pour une autre fois: *Oportet cognoſci malos.*

# SUR UN ECRIT ANONYME.

A Ferney, 20 avril 1772.

Dans ce ſaint temps nous ſavons comme
On doit expier ſes délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNE bonne ame voulant ſeconder mes intentions, m'a envoyé par la poſte la veille de Pâques, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait ſouvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureuſement oublié ; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché eſt la jalouſie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en ſuis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence et à m'amender.

1°. L'on m'apprend que je ſuis indignement jaloux de *Bernard Paliſſy* qui vivait ſur la fin du ſeizième ſiècle. Il avança que le falun de Touraine n'eſt qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiècles plus ou moins, lorſque la place où eſt la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce falun pour une eſpèce de pierre calcaire friable, pulvériſée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc

informe; et j'ai conclu, avec un orgueil punissable, que c'est une mine qui occupe environ deux lieues et demie. J'ai hasardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce falun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; et que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siècles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec cette espèce de marne qu'on fume les champs voisins; et j'ai eu l'impudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette détestable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul *Maillet*, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, et qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, et que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont

pas

pas été originairement des marsouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses et en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni oursins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir jusqu'à présent que ce globe soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très-fragiles, et sur-tout moi. Mais pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou quelle fût originairement une comète. J'ai poussé sur-tout ma jalousie contre l'apothicaire *Arnoud*, jusqu'à dire que ses sachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi, comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences et dans les arts. J'ai toujours reconnu, grâces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Esprit des lois* dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre;

en avouant pourtant qu'il eſt plein d'eſprit et de grandes vues, *qu'il reſpire l'amour des lois et de l'humanité.* J'ai même parlé très-durement de ſes détracteurs. Ce procédé eſt d'un malhonnête-homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel pluſieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand ſuccès, l'article *Gouvernement anglais* eſt de moi; et je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Monteſquieu, j'ai voulu jeter au feu le mien.* C'eſt-là le langage de l'envie la plus déteſtable.

9°. Je m'accuſe d'avoir oſé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains perſécuteurs d'*Helvétius*, et de pluſieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppreſſeurs; d'avoir ſeul bravé leur orgueil, leurs cabales et leur malice; mais d'avoir en même temps par un eſprit de jalouſie, manifeſté une très-petite partie des opinions dans leſquelles je diffère abſolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais et l'eſtimais: c'eſt une infamie qui ne peut s'excuſer.

10°. Je me ſouviens auſſi que cette même jalouſie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Deſcartes* étaient mathématiquement impoſſibles; que ſa matière ſubtile, globuleuſe, cannelée, rameuſe, était une chimère; qu'il eſt faux que la lumière vienne du ſoleil à nous dans un inſtant; qu'il eſt faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il eſt faux que les planètes ſoient des ſoleils; qu'il eſt faux que les mines de ſel et les fontaines viennent de la

mer. Qu'il eſt faux que le chyle devienne ſang dans le foie, etc. etc. etc. etc. etc. etc.

Mon indigne envie contre *Deſcartes* m'emporta juſqu'à cette baſſeſſe. Mais je confeſſe que je fus entraîné dans ce crime par *Ariſtote*, qui me fit donner une penſion ſur la caſſette d'*Alexandre*, ſeule penſion dont j'aie été régulièrement payé.

11°. Je dois confeſſer encore que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boiſrobert*, *Colletet*, et autres, me firent donner beaucoup d'argent par le tréſorier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai perſécuté la famille. Je me ſuis oublié juſqu'à dire que *ſi ce grand homme n'était pas égal à lui-même dans Attila et dans Agéſilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, et non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir ſupporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'eſt que par degrés que je me ſuis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, ſi j'oſe le dire; mais enfin les ſerpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaiſir infernal de rire quand ſon nom s'eſt trouvé trop ſouvent au bout de ma plume.

Etant ainſi convenu avec mon charitable directeur de conſcience, que je ſuis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*,

*etc.* et les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flatte que cet honnête-homme, que je connais très-bien, ſera content de ma confeſſion ſincère.

Je ne ſuis plus jaloux, mon crime eſt expié.
J'éprouve un ſentiment plus doux, plus légitime;
L'auteur d'une lettre anonyme
Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première et la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliſſons et des fous, et même aux lettres des perſonnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je ſois très-jeune, et que je n'aie que ſoixante et dix-huit ans, cependant le temps eſt cher; et il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque choſe.

J'ajoute encore un mot, et aſſez ſérieuſement. Quoique j'aie paſſé à deux repriſes quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature et du théâtre, et même les autres cabales. Je ſais combien on ſe paſſionne pour un ſyſtème chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné et oublié, pour une opinion du temps, qui s'évanouit, enfin pour les formes ſubſtantielles, les idées innées, et l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'uniſſent pour décrier, pour injurier, pour perdre même, s'ils le peuvent, quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens et les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour meſure de la force des corps en mouvement, que la maſſe multipliée par la

viteſſe. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives et les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une meſure exacte et uniforme de tous les méridiens, et ceux qui la croyaient impoſſible et inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *S^t Pâris* et des convulſionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *S^t Auguſtin*. Aviez-vous quelques ſcrupules ſur les miracles du bienheureux *Régis* jéſuite; oſiez-vous examiner ſi un cancre avait en effet rapporté à *S^t Xavier* ſon crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un temps, fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux et ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas ſupporter un homme qui penſait que la ſubordination eſt néceſſaire dans la ſociété, qu'un garçon charcutier n'eſt pas égal en tout à un duc et pair, à un miniſtre d'état, à un prince; et qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ſerait pas tout-à-fait ſortable.

Lorſqu'on fit paraître le *Syſtème de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé ſur un ſeul argument, et encore argument équivoque, livre ſtérile en bons raiſonnemens, et pernicieux par les conſéquences, mais éblouiſſant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'uſée, de nos miſères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philoſophe d'être de l'avis de *Cicéron* et de *Platon*, et on diſait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cauſe du genre-humain. Je

ne doute pas que l'auteur et trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée : et je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant qui dans sa Lettre anonyme m'ose accuser de *caresser les gens en place, et d'abandonner ceux qui n'y sont plus.* Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, et de la mer qui a formé les montagnes, et de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité ; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois ; abus qui ne subsistait qu'en France, et qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, et dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un pro-

eureur à trois mots par ligne, et consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, et vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'Etat dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, et qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

## A UN ACADEMICIEN DE SES AMIS.

1772.

. . . . . .

. . . . . .

Si on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de *Schovalo*, chambellan de l'impératrice de Russie, et président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de *l'épître à Ninon*, c'est apparemment par modestie: car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*; qu'il l'ait perfectionné, qu'il

# FRAGMENT D'UNE LETTRE

## SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. ***

1772.

VOTRE *Paulian*, Monſieur, eſt auſſi ignoré dans Paris, que les tragédies et les comédies de l'année paſſée, les oraiſons funèbres faites dans ce ſiècle, les almanachs des muſes, et la foule innombrable des autres fadaiſes dont la preſſe eſt ſurchargée. Ce n'eſt pas ſeulement la rage d'un fanatiſme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là, c'eſt une autre eſpèce de rage, qui eſt le réſultat de la miſère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, et de cet orgueil ſecret qui ſe mêle aux ſentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé *Sabotier*, natif de Caſtres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme ſon père; il s'eſt fait abbé, et vous ſavez ce qu'il eſt devenu. Après avoir été chaſſé de Toulouſe et mis au cachot à Strasbourg, il ſe procura, je ne ſais comment, une entrée dans la maiſon de M. *Helvétius*; et la première choſe qu'il fit, après la mort de ſon bienfaiteur et de ſon maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies, intitulé *les trois ſiècles*, ouvrage de la haine et de l'envie de quelques prétendus

ens de lettres décrédités, qui eurent la baſſeſſe le s'aſſocier avec lui; et ſavez-vous Monſieur, uel prétexte ils inventèrent pour juſtifier cette euvre d'iniquité? celui de défendre la religion hrétienne. C'eſt ſous ce maſque ſacré que cette etite troupe de démons voulut paraître en anges le lumière.

Il eſt bon, Monſieur, de ſavoir quels ſont ces pôtres; le public un jour les connaîtra tous: en ttendant je vous dirai que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de M. de *V*..... n extrait et un commentaire de Spinoſa, écrit out entier de la main de ce malheureux *Sabotier*. C'eſt un *in*-4° de 57 pages, intitulé *Analyſe de Spinoſa, où l'on expoſe les cauſes et les motifs de l'incrédulité de ce philoſophe*. Le manuſcrit commence par ces mots, *Spinoſa était fils d'un juif marchand*, et finit par ceux-ci, *adieu baptiſabit*. Il eſt accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé, dignes des étrennes de la St Jean et des lieux honnêtes où ce ſaint homme es a faits. Tout cela eſt écrit de la main de M. l'abbé *Sabotier*, et ſigné de lui. Des perſonnes que ce confeſſeur avait inſultées dans ſon dictionnaire des trois ſiècles, envoyèrent ce manuſcrit à M. de *V*....., eſpérant qu'il le dénoncerait au miniſtre qui veille ſur la littérature, et qu'il obtiendrait qu'on fit de ce confeſſeur un martyr; mais M. de *V*..... n'était pas homme à deſcendre à une telle vengeance; et celui qui avait tiré l'abbé *Deſfontaines* de bicêtre, ne pouvait s'avilir juſqu'à perſécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaiſſez, Monſieur, la fameuſe réponſe de *Desfontaines* à M. le comte d'*Argenſon : Monſeigneur, il faut que je vive.* Il faut que l'abbé *Sabotier* vive auſſi : mais je conſeillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, ſoit contre les beaux arts, ſoit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers à Pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus ſoi-diſant beaux eſprits,
Qui, diffèrtant ſur les pièces nouvelles,
En font encor de plus fifflables qu'elles ;
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés ;
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés ;
Nourris de vent au temple de mémoire ;
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie :
J'eſtime plus celle qui dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme et la figure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons etc.

# A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 avril 1772.

Vous prêtez de belles ailes à ce mercure qui n'était pas même galant du temps de *Visé*, et qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût, de raison, et de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a long-temps aux journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'*Horace* et de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être poëte pour les traduire. M. de *Chabanon* était très-capable de nous donner *Pindare* en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque et des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de *Pindare* qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'*Hieron*, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'*Anacréon* et quelques-unes d'*Horace:* une ode, après tout, est une chanson; c'est un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'*Anacréon* aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement.

Toute la France, du temps de notre adorable *Henri IV*, chantait, *Charmante Gabrielle*, et je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison ; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été, et qu'elle ressemblait un peu à nos noëls et à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire, c'est que le pape *Grégoire*, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, et qu'il substitua la musique de sa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des chansons pindariques, j'ai vu avec plaisir dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de *Quinault*, qui ont toute la force de *Pindare*, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante, comme l'appelle *la Bruyère*.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante ;
Les superbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.

Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante;
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images et d'harmonie. Je ne ſais s'il eſt poſſible de pouſſer plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière ſcène d'Armide; et je penſe qu'on ne trouvera dans aucun poëte grec, rien d'auſſi attachant, d'auſſi animé, d'auſſi pittoreſque, que ce dernier morceau d'Armide, et que le quatrième acte de Roland.

Non-ſeulement la lecture d'une ode me paraît un peu inſipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les ſens; mais je donnerais pour ce quatrième acte de *Quinault* toutes les ſatires de *Boileau*, injuſte ennemi de cet homme unique en ſon genre, qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand ſiècle, et qui ſavait apprécier les ſombres beautés de ſon ennemi, tandis que *Boileau* ne ſavait pas rendre juſtice aux ſiennes.

Je reviens à nos odes: elles ſont des ſtances, et rien de plus; elles peuvent amuſer un lecteur quand il y a de l'eſprit et des vérités: par exemple, je vous prie d'apprécier cette ſtance de *la Motte*.

Les champs de Pharſale et d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs;
Mais le ſuccès a fait leur gloire;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Dites-moi ſi vous connaiſſez rien de plus vrai, de plus digne d'être ſenti par un roi et par un philoſophe? *Pindare* ne parlait pas ainſi à cet *Hiéron* qui lui donna pour ſes louanges cinq talens, évalués du temps du grand *Colbert* à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode ou plutôt la grande hymne d'*Horace* pour les jeux ſéculaires, eſt belle dans un goût tout différent. Le poëte y chante *Jupiter*, le ſoleil, la lune, la déeſſe des accouchemens, Troye, *Achille*, *Enée*, etc. Cependant il n'y a point de galimatias; vous n'y voyez point cet entaſſement d'images giganteſques, jetés au haſard, incohérentes, fauſſes, puériles par leur enflure même, et qui ſont cent fois répétées ſans choix et ſans raiſons; ce n'eſt pas à *Pindare* que j'adreſſe ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, et même très-bien imité *Horace* et *Pindare*; et après avoir rendu au très-eſtimable M. de *Chabanon* la juſtice que mérite ſa proſe noble et harmonieuſe, qui paraît ſi facile malgré le travail le plus pénible; vous avez

rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné avec autant de goût et de finesse que de sagesse et d'honnêteté, je ne sais quelle satire un peu grossière, intitulée *Epître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, et dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satire, messieurs, de *Saint-Lambert*, de *Lille*, *Saurin*, *Marmontel*, *Thomas*, *du Belloi*; et vous-même, Monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix, et qui dirait à la porte : Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de lettres ? Il faudrait commencer par être très-estimable pour oser tenir un tel discours, et alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs, de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satirique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil et de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune et de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infame sont les premiers à l'abandonner; et que les

hommes méchans qui inſtruiſent un chien à mordre ne ſe chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut ſe permettre un peu de ſatire, ce n'eſt, ce me ſemble, que quand on eſt attaqué. *Corneille* vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. *Fontenelle* honni par *Racine* et par *Boileau*, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défenſive; il y a eu des rois qui ne s'en ſont pas tenus à cette guerre de néceſſité.

Pour vous, Monſieur, il me ſemble que vous ſoutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous reſſemblez à ces braves généraux qui traitent leurs priſonniers avec politeſſe, et qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires ſont l'opprobre d'une nation.

C'eſt une choſe plaiſante à conſidérer que tous ces bas ſatiriques qui oſent avoir de l'orgueil: en voici un qui reproche cent erreurs hiſtoriques à un homme qui a étudié l'hiſtoire toute ſa vie. Il n'eſt pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu pluſieurs femmes à la fois; il n'eſt pas vrai que *Conſtantin* ait fait mourir ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſa femme, et ſon fils; il eſt vrai que l'empereur *Julien*, qui n'était point philoſophe, immola une femme et pluſieurs enfans à la lune dans le temple de Carrès; car *Théodoret* l'a dit, et c'était un ſecret ſûr pour battre les Perſes, que de pendre une femme

par les cheveux, et de lui arracher le cœur. Il n'eſt pas vrai que jamais un laïque ait confeſſé un laïque ; témoin le ſire de *Joinville* qui dit avoir confeſſé et abſout le connétable de Chypre, ſelon qu'il en avait le droit, et témoin *S^t Thomas* qui dit expreſſément : La confeſſion à un laïque n'eſt pas ſacrement ; mais elle eſt comme ſacrement. *Confeſſio, ex defectu ſacerdotis laïco, eſt ſacramentalis quodammodo.* (Tome II, page 255.) Il eſt faux que les abbeſſes aient confeſſé jamais leurs religieuſes ; car *Fleuri* dans ſon Hiſtoire eccléſiaſtique, dit qu'au treizième ſiècle les abbeſſes en Eſpagne confeſſaient les religieuſes et prêchaient, (Tome XVI, page 246 ;) car ce droit fut établi par la règle de *S^t Baſile*, (Tome II, page 451 ;) car il fut long-temps en uſage dans l'Egliſe latine, (*Martenne*, tome II, page 39.) Il n'eſt pas vrai que la Saint-Barthelemi fut préméditée ; car tous les hiſtoriens, à commencer par le reſpectable de *Thou*, conviennent qu'elle le fut. Il eſt vrai que la pucelle d'Orléans fut inſpirée ; car *Monſtrelet*, contemporain, dit expreſſément le contraire : donc vous êtes un ennemi de DIEU et de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre ſur les faits et jamais ſur le goût, il fait encore un gros livre pour ſauver ſon amour-propre, et pour dire que s'il s'eſt trompé ſur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raiſon, Monſieur, de ne pas baiſſer les yeux vers de tels objets ; mais ne vous laſſez pas de combattre en faveur du bon goût : avancez hardiment dans cette épineuſe

carrière des lettres, où vous avez remporté plu d'une victoire en plus d'un genre. Vous save que les ſerpens ſont ſur la route, mais qu'a bout eſt le temple de la gloire. Ce n'eſt poi l'amitié qui m'a dicté cette lettre; c'eſt la vérit mais j'avoue que mon amitié pour vous a bea coup augmenté avec votre mérite, et avec l malheureux efforts qu'on a faits pour étouff ce mérite qu'on devait encourager.

## A U M E M E,

Juillet *ou* auguſte 1772.

Vous n'êtes pas, Monſieur, le ſeul à qui l'on a attribué les vers d'autrui. Il y a eu de tous temps de pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'*Hannetaire*, homme de lettres et de mé rite, retiré depuis long-temps à Bruxelles, ſe plaint à moi par ſa lettre du 6 juin, qu'on a imprimé ſous mon nom une épitre en vers qu'il revendique. Elle commence ainſi :

En vain en quittant ton ſéjour,
Cher ami, j'abjurai la rime:
La même ardeur encore m'anime
Et ſemble augmenter chaque jour.

Il eſt juſte que je lui rende ſon bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choiſir de dépôt plus convenable que celui du Mercure, pour y con. ſigner ma déclaration authentique, que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuſe; qu'on m'a fait trop d'honneur; et que je n'ai jamais vu ni cet

ouvrage, ni M. de *M*... auquel il eſt adreſſé, ni le recueil où il eſt imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans l'Année littéraire. C'eſt ainſi que je reſtituai fidellement dans les journaux des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marſeille. Je proteſtai avec candeur que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme à la longue la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les reſtitue à leurs propriétaires, dès que j'en ſuis informé.

Il eſt vrai que ces grands honneurs que les libraires et les curieux nous font quelquefois à vous et à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas long-temps qu'un homme qui prend titre d'avocat, et qui divertit le barreau, eut la bonté de faire mon teſtament et de l'imprimer. Pluſieurs perſonnes dans nos provinces, et dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de moi; mais comme je me ſuis toujours déclaré contre les teſtamens attribués aux cardinaux de *Richelieu*, de *Mazarin*, et d'*Alberoni*, contre ceux qui ont couru ſous les noms des miniſtres d'Etat *Louvois* et *Colbert*, et du maréchal de *Belliſle*, il eſt bien juſte que je m'élève auſſi contre le mien, quoique je ſois fort loin d'être miniſtre. Je reſtitue donc à M. *Marchand* avocat en parlement, mes dernières volontés qui ne ſont qu'à lui; et je le ſupplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration co...

En attendant que je le faſſe mon exécuteur-teſtamentaire, je dois, pendant que je ſuis encore en vie, certifier que des volumes enflers de lettres imprimées ſous mon nom, où il n'y a pas le ſens commun, ne ſont pourtant pas de moi.

Je ſaiſis cette occaſion pour apprendre à cinq ou ſix lecteurs qui ne s'en ſoucient guère, que l'article *Meſſie*, imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, et dans pluſieurs autres recueils, n'eſt pas mon ouvrage; mais celui de M. *Polier de Bottens*, qui jouit d'une dignité eccléſiaſtique dans une ville célèbre, et dont la piété, la ſcience, et l'éloquence, ſont aſſez connues. On m'a envoyé depuis peu ſon manuſcrit qui eſt tout entier de ſa main.

Il eſt bon d'obſerver que lorſqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, pluſieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement; mais quand ils ſurent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirèrent. C'eſt ainſi qu'on juge aſſez ſouvent, et on ne ſe corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux eſprits du royaume, et c'étaient le prince de *Vendôme*, le chevalier de *Bouillon*, l'abbé de *Chaulieu*, l'abbé de *Buſſi*, qui avait plus d'eſprit que ſon père, et pluſieurs élèves de *Bachaumont*, de *Chapelle*, et de la célèbre *Ninon*, diſaient à ſouper tout le mal poſſible de *la Motte-Houdart*. Les fables de *la Motte* venaient de paraître: on les traitait avec le plus grand mépris; on aſſurait qu'il lui était impoſſible d'approcher des plus

édiocres fables de *la Fontaine*. Je leur parlai une nouvelle édition de ce même *la Fontaine*, de plusieurs fables de cet auteur qu'on avait trouvées. Je leur en récitai une; ils furent en extase; ils se récriaient. Jamais *la Motte* n'aura ce style, disaient-ils: quelle finesse et quelle grâce! on reconnaît *la Fontaine* à chaque mot. La fable était de *la Motte*.

Passe encore, lorsqu'on ne se trompe que sur de telles fables. Mais lorsque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux; lorsque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puissans du siècle; lorsque la persécution est le fruit de cette calomnie: alors que faut-il faire? cultiver son jardin comme *Candide*.

## LETTRE

## SUR LA PRETENDUE COMETE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

QUELQUES Parisiens qui ne sont pas philosophes, et qui, si on les en croit, n'auront pas le temps de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, et que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, et le réduire en poudre impalpable, selon une certaine prédiction de l'académie des sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet événement.

En attendant que je le faſſe mon exécuteur-teſtamentaire, je dois, pendant que je ſuis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées ſous mon nom, où il n'y a pas le ſens commun, ne ſont pourtant pas de moi.

Je ſaiſis cette occaſion pour apprendre à cinq ou ſix lecteurs qui ne s'en ſoucient guère, que l'article *Meſſie*, imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, et dans pluſieurs autres recueils, n'eſt pas mon ouvrage; mais celui de M. *Polier de Bottens*, qui jouit d'une dignité eccléſiaſtique dans une ville célèbre, et dont la piété, la ſcience, et l'éloquence, ſont aſſez connues. On m'a envoyé depuis peu ſon manuſcrit qui eſt tout entier de ſa main.

Il eſt bon d'obſerver que lorſqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, pluſieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement; mais quand ils ſurent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirèrent. C'eſt ainſi qu'on juge aſſez ſouvent, et on ne ſe corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux eſprits du royaume, et c'étaient le prince de *Vendôme*, le chevalier de *Bouillon*, l'abbé de *Chaulieu*, l'abbé de *Buſſi*, qui avait plus d'eſprit que ſon père, et pluſieurs élèves de *Bachaumont*, de *Chapelle*, et de la célèbre *Ninon*, diſaient à ſouper tout le mal poſſible de *la Motte-Houdart*. Les fables de *la Motte* venaient de paraître: on les traitait avec le plus grand mépris; on aſſurait qu'il lui était impoſſible d'approcher des plus

édiocres fables de *la Fontaine*. Je leur parlai ıne nouvelle édition de ce même *la Fontaine*, de pluſieurs fables de cet auteur qu'on avait trouvées. Je leur en récitai une; ils furent en ıtaſe; ils ſe récriaient. Jamais *la Motte* n'aura ſtyle, diſaient-ils: quelle fineſſe et quelle grâce! ı reconnaît *la Fontaine* à chaque mot. La fable ait de *la Motte*.

Paſſe encore, lorſqu'on ne ſe trompe que ſur : telles fables. Mais lorſque le préjugé, l'envie, cabale, imputent à des citoyens des ouvrages ngereux; lorſque la calomnie vole de bouche ı bouche aux oreilles des puiſſans du ſiècle; rſque la perſécution eſt le fruit de cette calom- e: alors que faut-il faire? cultiver ſon jardin )mme *Candide*.

## LETTRE

## SUR LA PRETENDUE COMETE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

QUELQUES Pariſiens qui ne ſont pas philoſo- ıes, et qui, ſi on les en croit, n'auront pas le :mps de le devenir, m'ont mandé que la fin du ıonde approchait, et que ce ſerait infailliblement ourle 20 du mois de mai où nous ſommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit rendre notre petit globe à revers, et le réduire en oudre impalpable, ſelon une certaine prédiction le l'académie des ſciences qui n'a point été faite.

Rien n'eſt plus probable que cet événement,

*comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore et Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, etc.*

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, et le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes?

L'opinion du peuple de Paris qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amenerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de *Plutarque:* mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. *Jupiter* lui-même dit, dès le premier livre des *Métamorphoses*, que le monde doit périr par le feu.

*Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus*
*Quo mare, quo tellus, corruptaque regia cœli,*
*Ardeat, et mundi moles operosa laboret.*

Mais *Jupiter* ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis *Jupiter* jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On sait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots: *la fin du monde étant proche, et moi* N.... *ne voulant pas être rangé parmi les boucs, je donne pour le remède de mon ame, etc. etc.* mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le *Jacq Pudding* qui prédit à Londres en 1756 un tremblement de terre, et la destruction de la

ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, et cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déserteront pas leur ville le 20 mai; ils feront des chansons, et on jouera la comète et la fin du monde à l'opéra comique, etc. etc.

## A M. * * *

## SUR LES ANECDOTES.

### 1774.

C'EST un petit mal, il est vrai, Monsieur, qu'on ait attribué au pape *Ganganelli* et à la reine *Christine* des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave historien *Flavien Josephe* nous a certifié qu'on voyait encore de son temps un bel écrit du fils de *Seth*, c'est-à-dire d'un propre petit-fils d'*Adam*, sur l'astrologie; qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre, pour résister à l'eau quand le genre-humain périrait par le déluge; et l'autre partie sur une colonne de brique, pour résister au feu quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les mensonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de *Villadet* qui disait: *Dès qu'une chose est imprimée, pariez sans l'avoir lue qu'elle n'est pas vraie; je serai toujours de moitié avec vous, et ma fortune*

*eſt faite.* Que voulez-vous en effet qu'on penſe de tous ces libelles ſans nombre, de ces ana, de ces ſatires de la cour, qui amuſent et fatiguent la France depuis le temps de la ligue juſqu'à la fronde, et depuis la fronde juſqu'à nos jours?

C'eſt encore pis chez nos voiſins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un *Mathuſalem* qui paſſerait toute ſa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces ſottiſes. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui raſſemblent ces vieux fatras, et qui croient avoir des monumens de l'hiſtoire; comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons et de chenilles, et qui ſe croient des *Pline*s.

De quels faits peut-on être un peu inſtruit dans l'hiſtoire de ce monde? des grands événemens publics que perſonne n'a jamais conteſté. *Céſar* a été vainqueur à Pharſale, et aſſaſſiné dans le ſénat. *Mahomet II* a pris Conſtantinople. Une partie des citoyens de Paris a maſſacré l'autre dans la nuit de la St Barthélemi. On ne peut en douter; mais qui peut pénétrer les détails? On aperçoit de loin la couleur dominante; les nuances échappent néceſſairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit *Tacite*, parce que ſon ſtyle vous plaît et vous ſubjugue? Mais de ce qu'on ſait plaire, il ne s'enſuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, et vous aimez un auteur plus malin que vous. *Tacite* a beau nous dire au commencement de ſon hiſtoire, qu'il faut éviter l'adulation et la

ſatire, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle ; je lui répondrais : Vous les haïſſez, parce que vous êtes né romain, et qu'ils ont été ſouverains ; vous vouliez les faire haïr du genre-humain dans leurs actions les plus indifférentes. Je ne veux juſtifier *Domitien* envers vous ni envers perſonne ; mais pourquoi ſemblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la ſanté d'*Agricola* votre beau-père dans ſa dernière maladie ? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous ſemble-t-elle qu'un déſir ſecret de ſe réjouir plutôt de la mort d'*Agricola* ? Je pourrais oppoſer au portrait affreux que vous faites de *Tibère*, et aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif *Philon*, plus ennemi encore que vous des empereurs romains. Je pourrais même, en abhorrant *Néron* autant que vous le déteſtez, vous embarraſſer ſur le projet long-temps ſuivi de tuer ſa mère *Agrippine*, et ſur la trirème inventée pour la noyer. Je vous expoſerais mes doutes ſur l'inceſte dans lequel cette *Agrippine* voulait engager ſon fils, dans le temps même que *Néron* ſe diſpoſait à l'aſſaſſiner : mais je ne ſuis pas aſſez hardi pour ôter un crime à *Néron*, et pour diſputer contre *Tacite*.

Il me ſuffit, Monſieur, de vous dire que ſi on peut former tant de doutes ſur l'hiſtoire des premiers empereurs romains, ſi bien écrite par tant de contemporains illuſtres, on doit à plus forte raiſon ſe défier de tout ce que des barbares ſans

lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares et plus ignorans qu'eux.

Dites moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps et de l'ame, a fait le tour du monde, et l'a gouverné.

## A M. ROSSET,

### MAITRE DES COMPTES,

*Auteur d'un Poëme sur l'agriculture, dédié au roi.*

A Ferney, le 22 avril 1774.

MONSIEUR,

VOUS pardonnerez sans doute à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plutôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de M. *Tull*, anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos français (que vous appelez toujours françois, et que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre

au

au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est déteſtable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux et qui était cultivateur par titres, se ruinait à semer par planches, et était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière: mais je ne conseillerai à personne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre et respectable M. de *Saint Lambert*, que vous avouez être distingué par ses talens, a dit très-justement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent; que les Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux payſans; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers ſur leur métier, eſt un ouvrage inutile; mais qu'il ſera utile à jamais d'inſpirer à ceux que les lois élèvent au-deſſus des cultivateurs, la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens eſtimables.*

Rien n'est plus vrai, Monsieur; soyez sûr que, si je lisais aux payſans de mes villages les œuvres et les jours d'*Heſiode*, les Géorgiques de *Virgile*, et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire

reſtitution, ſi je les invitais à cultiver la terre en Suiſſe, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de *Virgile* feront toujours les délices des gens de lettres; non pas à cauſe de ſes préceptes, qui ſont pour la plupart les vaines répétitions des préjugés les plus groſſiers; non pas à cauſe des impertinentes louanges et de l'infame idolâtrie qu'il prodigue au triumvir *Octave*; mais à cauſe de ſes admirables épiſodes, de ſa belle deſcription de l'Italie, de ce morceau ſi charmant de poéſie et de philoſophie, qui commence par ces vers:

*O fortunatos nimiùm etc.*

à cauſe de ſa terrible et touchante deſcription de la peſte; enfin à cauſe de l'épiſode d'*Orphée*.

Voilà pourquoi M. de *Saint-Lambert* donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes, que vous ſemblez condamner.

J'aurais mauvaiſe grâce, Monſieur, de me plaindre que vous avez été plus ſévère envers moi qu'envers M. de *Saint-Lambert*. Vous me reprochez d'avoir dit dans mon diſcours à l'académie, qu'on ne pouvait faire des *géorgiques* en français. J'ai dit qu'on ne l'oſait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me ſuis plaint de la timidité des auteurs, et non pas de leur impuiſſance. J'ai dit en propres mots qu'on avait reſſerré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurſeur.

Il me ſemble que vous en voulez auſſi à la

poéſie dramatique, quand vous dites *que la proſe a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poéſie de notre théâtre; et que quand Corneille mit au jour ſes chefs-d'œuvre, Balzac et Péliſſon avaient écrit et Paſcal écrivait.*

Premièrement on ne peut compter *Balzac*, cet écrivain de phraſes ampoulées, qui changea le naturel du ſtyle épiſtolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de *Péliſſon*, il n'avait rien fait avant le Cid et Cinna.

Les Lettres provinciales de *Paſcal* ne parurent qu'en 1654, et la tragédie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainſi il eſt évident, Monſieur, que c'eſt *Corneille* qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'eſt pas à vous de rabaiſſer la poéſie. J'aimerais autant que M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet* rabaiſſaſſent les mathématiques: que chacun jouiſſe de ſa gloire. Celle de M. de *Saint-Lambert* eſt d'avoir enſeigné aux poſſeſſeurs des terres à être humains envers leurs vaſſaux; aux miniſtres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné ſon poëme d'épiſodes très-agréables. Il a écrit avec ſenſibilité et avec imagination.

Vous avez joint, Monſieur, l'exactitude aux ornemens; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, et vous les avez

vaincues. M. de *Saint-Lambert* a chanté la Nature qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. *La Fotaine* a dit :

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes ;
Les Dieux, ſa maîtreſſe, et ſon roi.
Eſope le diſait ; j'y ſouſcris quant à moi.

*Eſope* n'a jamais rien dit de cela ; mais qu'importe ?

## A. MM. LES EDITEURS DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS,

*Ouvrage périodique.*

15 auguſte 1775.

Vous rendez un vrai ſervice, Meſſieurs, à la littérature, en feſant connaître les romans ; et on a une vraie obligation à M. le marquis de *Paulmy* de vouloir bien ouvrir ſa bibliothèque à ceux qui veulent nous inſtruire dans un genre qui a précédé celui de l'hiſtoire. Tout eſt roman dans nos premiers livres ; *Hérodote*, *Diodore* de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'Iliade eſt-elle autre choſe qu'un beau roman en vers hexamètres ? et les amours d'*Enée* et de *Didon*, dans *Virgile*, ne ſont-ils pas un roman admirable ?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils ſont, pour de ſimples ouvrages d'imagination, vous aurez une belle carrière à parcourir. On voit dans

preſque tous les anciens ouvrages de cette eſpèce un tableau fidelle des mœurs du temps. Les faits ſont faux, mais la peinture eſt vraie; et c'eſt par-là que les anciens romans ſont précieux. Il y a ſur-tout des uſages qu'on ne retrouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très-intéreſſans. Vous avez bien fait de mettre *Pétrone* à la tête des plus ſinguliers romans de l'antiquité; c'eſt-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers céſars, ſur-tout celles de la bourgeoiſie qui forme par-tout le plus grand nombre. Le *Turcaret* de notre *le Sage* n'approche pas de *Trimalcion* : ce ſont l'un et l'autre deux financiers ridicules; mais l'un eſt un impertinent de la capitale du monde, et l'autre n'eſt qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraiſſez pas perſuadés que cette ſatire bourgeoiſe ſoit l'ouvrage que le conſul *Caius Petronius* envoya à l'empereur *Néron*, avant de mourir par ordre de ce tyran. Vous ſavez que l'auteur de la ſatire que nous avons s'intitule *Titus Petronius*; mais ce qui eſt bien plus différent encore, c'eſt la baſſeſſe et la groſſièreté des perſonnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur : il y a plus loin de *Trimalcion* à *Néron*, que de *Gilles* à *Louis XIV*.

Si on veut lire l'article *Pétrone* dans le *Dictionnaire philoſophique*, on y verra des preuves évidentes de la mépriſe où ſont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille *Trimalcion*

pour l'empereur *Néron*, ſa dégoûtante femme pour l'impératrice *Poppea*, , et des diſcours inſupportables de valets ivres pour de fines plaiſanteries de la cour. Il eſt auſſi ridicule d'attribuer ce roman à un conſul, que d'imputer au cardinal de *Richelieu* un prétendu teſtament politique, dans lequel la vérité et la raiſon ſont inſultées preſqu'à chaque ligne.

L'Ane d'or d'*Apulée* eſt encore plus curieux que la ſatire de *Pétrone*. Il fait voir que la terre entière retentiſſait, dans ces temps-là, de ſortiléges, de métamorphoſes et de myſtères ſacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaiſon ni avec *Apulée* et *Pétrone*, ni avec les anciens romans grecs, tels que la Cyropédie de *Xénophon*; mais on peut toujours tirer quelques connaiſſances des mœurs et des uſages de notre onzième ſiècle juſqu'au quinzième, par la lecture de ces romans mêmes.

On a judicieuſement remarqué que *la Fontaine* a tiré la plupart de ſes contes des romanciers du quinzième et du ſeizième ſiècle; et parmi ces contes mêmes, il y en a pluſieurs qui ſe perdent dans la plus haute antiquité, et dont on retrouve des traces dans *Aulugelle* et dans *Athénée*. Il ne faut pas croire que *la Fontaine* ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'anneau d'*Hans-Carvel* dans *Rabelais*; *Rabelais* l'avait pris dans l'*Arioſte*; et l'*Arioſte* avoue que c'était un conte très-ancien: mais ni *la Fontaine* ni *Rabelais* n'ont

rendu ce conte auſſi vraiſemblable ni auſſi plaiſant qu'il l'eſt dans l'*Arioſte*.

Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
Che di pinger il diavol' ſolea
Con bel viſo, begli occhi, e belle chiome.
Nè piè d'angel nè corna gli facea,
Nè facea ſi legiadro nè ſi adorno
L'angel da Dio mandato in Galilea.
Il diavolo reputandoſi a gran ſcorno
S'ei foſſe in corteſia da coſtui vinto,
Gli apparve in ſogno un poco inanzi il giorno,
E gli diſſe in parlar breve e ſuccinto,
Chi egli era, e che venia per render merto
Dell'averlo ſi bel ſempre dipinto.

C'eſt ainſi que la fable des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, et qui ne veulent point redevenir hommes, eſt entièrement imitée de l'Ane d'or de *Machiavel*, et ne lui eſt pas ſupérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne ſais pas pourquoi il eſt dit, dans le ſecond volume de la Bibliothèque des romans, page 103, que le *pâté d'anguilles* eſt dans *la Fontaine* un modèle de l'*art de conter*. On en donne pour preuve ces vers-ci:

Hé quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerais mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre un peu du vôtre;
Pain de par Dieu ou de par l'autre.
Au diable ces pâtés maudits!

Ils me ſuivront en paradis.
Et par-deçà, Dieu me pardonne.[1]

Je crois ſentir comme une autre toutes les grâces naïves de *la Fontaine*, mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume ſi je recherchais les plus anciennes origines des romans, des contes, et des fables; je les retrouverais peut-être chez les premiers Brachmanes, et chez les premiers Perſans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous, qui eſt celle des arbres qui veulent ſe choiſir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes; je vous attends au charmant roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens que je vous dois, Meſſieurs, votre etc.

## A M. LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

22 mars 1775.

JE viens de recevoir, Monſieur, l'épître de votre prétendu chevalier de *Morton*, qui eſt auſſi inconnu de moi et de Genève que ſes vers, quoique le titre porte, imprimé à Genève. Je vois bien que cette brochure eſt de quelqu'un qui me fait l'honneur de vouloir imiter mon

ſtyle, et qui ſe cache ſous ma chétive bannière. C'eſt un homme cependant qui a beaucoup d'eſprit, et même de talent.

Mais, comment avez-vous pu imaginer un moment que cette épître fût de moi ? Comment aurais-je pu vous parler des ſoupers de l'*Epicure Stanislas* qui ne ſoupait jamais, et qui laiſſa long-temps ſa petite cour ſans ſouper ? Perſonne, vous le ſavez, ne reſſemblait moins à *Epicure*. M. le chevalier vous dit que ces ſoupers *pullulaient* dans les cours de l'Europe; car *ils pullulaient*, nepeut ſe rapporter qu'aux ſoupers prétendus ; à moins que ce mot ne ſe rapporte à vos vers dont l'auteur parle plus haut. Si jamais vous rencontrez le chevalier de *Morton*, dites-lui qu'il faut écrire avec netteté, et bien ſavoir le français avant de faire des vers dans notre langue. Avertiſſez-le que, ni ſes vers, ni ſes ſoupers, ne pullulent. Perſuadez-le bien que *des feux follets d'un inſtinct perverti dont on eſt fier*, forment le galimatias le plus abſurde.

Que veut dire, *déchirer l'enveloppe des infiniment petits* ? Comment *diſſeque*-t-on un amas de fourmis ? qu'eſt-ce qu'un *critique à la toiſe* ? qu'eſt-ce qu'un homme qui *monte* un microſcope et qui le vers ſuivant *monte* ſur des tréteaux ? Pouvez-vous ſupporter ces vers ?

En vain au capitole un pontiſe ennemi
Sonnerait le tocſin de Saint-Barthelemi.
Louis voulut régner : il ne ſe trompa guères ;
Un prince avec les arts mène un peuple en liſières.

N'avez-vous pas ſenti l'incorrection qui défigure continuellement cet ouvrage ? Ce n'eſt qu'un tiſſu d'idées incohérentes et mal dirigées, exprimées ſouvent en ſoléciſmes, ou en termes obſcurs pires que des ſoléciſmes.

Il y a de beaux vers détachés. On ne peut qu'applaudir à ceux-ci :

Le philoſophe eſt ſeul, et l'impoſteur fait ſecte.
Il prouva, quoi qu'en dit la ſorbonne offenſée,
Que le burin des ſens grave en nous la penſée.

Je vois là de l'eſprit, de la raiſon, de l'imagination dans l'expreſſion, et de la clarté ſans laquelle on ne peut jamais bien écrire. Mais, Monſieur, quelques vers bien frappés ne ſuffiſent pas. Si *Boileau* n'avait que de ces beautés iſolées, il ne ſerait pas le premier de nos auteurs claſſiques. Il faut que le fil d'une logique ſecrète conduiſe l'auteur à chaque pas; que toutes les idées ſoient liées naturellement, et naiſſent les unes des autres; qu'il n'y ait pas une ſeule phraſe obſcure; que le mot propre ſoit toujours employé; que la rime ne coûte jamais rien au ſens, ni le ſens à la rime. Et quand on a obſervé toutes ces règles indiſpenſables, on n'a encore rien fait, ſi le poëme n'a pas cette facilité et cet agrément qui ne ſe définiſſent point, et qui frappent le lecteur le plus ignorant, ſans qu'il ſache pourquoi.

J'ai dit ſouvent que la meilleure manière de juger des vers, c'eſt de les tourner en proſe en les débarraſſant ſeulement de la rime. Alors on les voit dans toute leur turpitude.

Les hommes, cher Treſſan, ſont des machines étranges;
Lorſque fiers des feux follets d'un inſtinct perverti,
Ils vont perſécutant l'écrivain ſans partiſans,
Et qui veut réparer les ruines de leur raiſon.
Sans doute tu les connais, et leurs travers
Ont ſouvent égayé tes vers du ſel d'Ariſtophane.

Vous découvrez d'un coup d'œil toutes les impropriétés de ces expreſſions, et l'incohérence des idées; la rime ne vous fait plus illuſion.

*Sapere eſt, et principium et fons.*

Examinez, je vous en prie, avec attention ces vers-ci:

Le philoſophe eſt ſeul, et l'impoſteur fait ſecte.
Aiſément à ce trait chacun peut diſtinguer
Le vrai roi, du tyran qui veut nous ſubjuguer.
Non, ne diſtinguons rien, nous dira la Sorbonne,
Nous ſommes dans l'Etat le ſeul corps qui raiſonne.

Quel rapport, s'il vous plaît, ces vers peuvent-ils avoir les uns aux autres? quel ſens peuvent-ils renfermer? eſt-ce le philoſophe qui eſt roi, parce qu'il eſt ſeul? eſt-ce l'impoſteur qui eſt tyran? Pourquoi la Sorbonne dit-elle, ne diſtinguons rien? cela eſt-il clair? cela eſt-il net? Tout vers, toute phraſe qui a beſoin d'explication, ne mérite pas qu'on l'explique. Un auteur eſt plein de ſa penſée! il la rime comme il peut; il s'entend, et il croit ſe faire entendre. Il ne ſonge pas qu'un mot hors de ſa place, ou un mot impropre, peut rendre ſon diſcours impertinent, quelqu'ingénieux qu'il puiſſe être.

Je réuſſirais peut-être plus mal que l'auteur, ſi je vous écrivais une épître en vers; mais du moins je ne ſouffrirai pas qu'on m'attribue celle-ci. Et

je vous prierai très-instamment de publier mon sentiment toutes les fois qu'on vous parlera de cette pièce, supposé qu'on vous en parle jamais.

Enfin, voudriez-vous qu'ayant fait cette satire d'écolier, où tant de gens sont insultés, et où l'*Alexandre*, le *Solon* de Berlin est mis à côté de *Vanini*, j'eusse été assez bête pour la faire imprimer sous le titre de Genève? c'eût été la signer, et m'exposer de gaieté de cœur à mon âge de quatre-vingts et un ans. L'auteur m'expose en effet; et sa manœuvre est bien imprudente, ou bien cruelle.

Passe encore que l'avocat *Marchand* se soit avisé de faire imprimer mon testament. Je pardonne même aux imbécilles qui ont publié ma profession de foi, et qui m'ont fait dire élégamment, que je crois *en Père, Fils, et S^t Esprit.* Mais je ne puis pardonner à votre *Morton* qui nous compromet tous deux si mal à propos.

Je pourrais insister sur l'indécence d'imprimer sans votre consentement, un ouvrage qui vous est adressé. C'est manquer aux premiers devoirs de la société: et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes manqué à vous-même en répondant à une telle lettre.

L'amitié dont vous voulez m'honorer depuis si long-temps, me met en droit de vous dire toutes ces vérités. Mais celle dont je suis le plus certain, c'est que je vous serai attaché pour le reste de ma languissante et trop longue vie avec la tendresse la plus respectueuse.

## A M. * * *.

### SUR LES PRETENDUES LETTRES DU PAPE GANGANELLI CLEMENT XIV.

Le 2 mai 1776.

J'AI été si excédé, mon cher ami, de mes *lettres ingénieuses et galantes*, que je n'ai jamais écrites, de tant d'autres fadaises à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape, à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de *Richelieu*. Pouvait-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son roi, ni de la reine qui était dans une situation si équivoque, ni de son frère qui avait si souvent conspiré contre lui, ni du dauphin son fils dont l'éducation était si importante, ni de ses ennemis contre lesquels il avait tant de mesures à prendre, ni des protestans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ses armées, ni de ses négociations, ni d'aucun de ses généraux, ni d'aucun de ses ambassadeurs? Il y avait de la démence et de l'imbécillité à croire cette rapsodie écrite par un ministre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de *Richelieu* en imposa pendant quelque temps; et quelques

beaux esprits mêmes prônèrent, comme des oracles, les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les testamens du duc de *Lorraine*, de *Colbert*, de *Louvois*, d'*Alberoni*, du maréchal de *Belle-Isle*, de *Mandrin*. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat *Marchand* a fait mon testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même inférer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine *Christine*, de *Ninon*, de madame de *Pompadour*, de mademoiselle *Tron* à son amant le révérend père de *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape *Ganganelli*. Elles sont en français quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que *Ganganelli* ait eu incognito le don des langues dans le cours de sa vie. Ces lettres sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un français né auprès de Tours, qui a pris un nom en *I*, et qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape *Clément XIV* en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on

dit autrefois à l'abbé *Nodot*: "Montrez-nous „ votre manuscrit de *Pétrone* trouvé à Belgrade, „ ou consentez à n'être cru de personne. Il est „ aussi faux que vous ayez entre les mains la „ véritable satire de *Pétrone*, qu'il est faux que „ cette ancienne satire fût l'ouvrage d'un „ consul, et le tableau de la conduite de *Néron*. „ Cessez de vouloir tromper les savans; on ne „ trompe que le peuple."

Quand on donna la comédie de l'Ecossaise sous le nom de *Guillaume Vadé* et de *Jérôme Carré*, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, et n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collége des lettres signées *Ganganelli*; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture; sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre: *reus est quia filium Dei se fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de *Ganganelli*, que je ne crois les *lettres de Pilate à Tibère* écrites en effet par *Pilate*.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces lettres? c'est que je les ai lues; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le vénitien *Algarotti*, pour

ſavoir qu'il n'eut jamais la moindre correſpondance, ni avec le cordelier *Ganganelli*, ni avec le conſulteur *Ganganell.*, ni avec le cardinal *Ganganelli*, ni avec le pape *Ganganelli*. Les petits conſeils donnés amicalement à cet *Algarotti* et à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il eſt impoſſible que *Ganganelli* ait écrit à M. *Stuart* écoſſais : *Mon cher monſieur, je ſuis ſincèrement attaché à la nation anglaiſe. J'ai une paſſion décidée pour vos grands poëtes.*

Que dites-vous d'un italien qui avoue à un homme d'Ecoſſe, *qu'il a une paſſion décidée pour les vers anglais*, et qui ne ſait pas un mot d'anglais?

L'éditeur va plus loin ; il fait dire à ſon ſavant *Ganganelli : Je fais quelquefois des viſites nocturnes à Newton, dans ce temps où toute la nature eſt endormie ; je veille pour le lire et pour l'admirer. Perſonne ne réunit comme lui la ſcience et la ſimplicité ; c'eſt le caractère du génie qui ne connaît ni la bouffiſſure, ni l'oſtentation.*

Vous voyez comment l'éditeur ſe met à la place de ſon pape, et quelle étrange louange il donna à *Newton*. Il feint de l'avoir lu, et il en parle comme d'un ſavant bénédictin profond dans l'hiſtoire, et qui cependant eſt modeſte. Voilà un plaiſant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, et de celui qui a diſſéqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend *Berkeley*, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne ; il le met dans

le

le rang de *Spinoſa* et de *Bayle*. Il ne ſait pas que *Berkeley* a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le chriſtianiſme. Il ne ſait pas que *Spinoſa* n'en a jamais parlé, et que *Bayle* n'a fait aucun ouvrage nommément ſur un ſujet ſi reſpectable.

L'éditeur dans une lettre à un abbé *Lami*, fait dire à ſon prête-nom *Ganganelli*, *que l'ame eſt la plus grande merveille de l'univers, ſelon les paroles du Dante.* Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le *Dante*, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le *Dante* qui diſe ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, *Ganganelli* s'amuſe à réfuter *Locke*, c'eſt-à-dire que monſieur l'éditeur, très-ſupérieur à *Locke*, ſe donne le plaiſir de le cenſurer ſous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal *Quirini*, monſieur l'éditeur s'exprime ainſi: *Votre éminence qui aime beaucoup les Français, leur aura ſurement pardonné leurs gentilleſſes, quoique ce ſoit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les ſiècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, des roſées, des fleuves, des ruiſſeaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers et des temps, il faut réunir les différens points de vue, et n'en faire qu'un ſeul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait

écrit ce fatras en français contre les Français?

N'eſt-il pas plaiſant que dans la lettre cent onzième *Ganganelli*, devenu récemment cardinal, diſe: *Nous ne ſommes pas cardinaux pour en impoſer par notre faſte, mais pour être colonnes du ſaint ſiége. Tout juſqu'à notre habit rouge nous rappelle que juſqu'à l'effuſion de notre ſang nous devons tout employer pour venir au ſecours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité ſans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, et je ſuis prêt à tout entreprendre.*

Ne ſemble-t-il point par ce paſſage qu'un cardinal de *Tournon* quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur de la Chine, et pour être martyriſé? Le fait eſt qu'un prêtre ſavoyard nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collége de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape *Clément XI*, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la diſpute des jacobins et des jéſuites ſur deux mots de la langue chinoiſe. *Maillard* prit le nom de *Tournon*. Il eut bientôt des lettres de vicaire apoſtolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre, il crut ſavoir mieux le chinois que l'empereur *Cambi*. Il manda au pape *Clément XI*, que l'empereur et les jéſuites étaient des hérétiques. L'empereur ſe contenta de le faire conduire en priſon à Macao. On a écrit que les jéſuites l'empoiſonnèrent. Mais avant que le

poiſon eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne ſavent guère ce que c'eſt qu'une barette. *Maillard* mourut dès que ſa barette fut arrivée. Voilà l'hiſtoire fidelle de cette facétie. L'éditeur ſuppoſe que *Ganganelli* était aſſez ignorant pour n'en rien ſavoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape *Ganganelli*, pouſſe ſon zèle juſqu'à dire dans ſa lettre cinquante-huitième à un bailli de la république de Saint-Marin : " Je ne vous » enverrai plus le livre que vous vouliez avoir. » C'eſt une production tout-à-fait informe, » mal traduite du français, et qui pullule » d'erreurs contre la morale et contre le dog- » me. On n'y parle que d'humanité; car c'eſt » aujourd'hui le beau mot qu'on a finement » ſubſtitué à celui de charité, parce que l'hu- » manité n'eſt qu'une vertu païenne. La phi- » loſophie moderne ne veut plus de ce qui » tient à la religion chrétienne."

Vous remarquerez ſoigneuſement que ſi notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en ſert hardiment dans ſon édit du 12 avril 1776, par lequel il fait diſtribuer gratis des remèdes à tous les malades de ſon royaume; l'édit commence ainſi : *Sa majeſté voulant déſormais, pour le beſoin de l'humanité*, etc.

M. l'éditeur peut être inhumain ſur le papier tant qu'il voudra; mais il permettra que nos rois et nos miniſtres ſoient humains. Il

eſt clair qu'il s'eſt étrangement mépris; et c'eſt ce qui arrive à tous ces meſſieurs qui donnent ainſi leurs productions ſous des noms reſpectables. C'eſt l'écueil où ont échoué tous les feſeurs de teſtamens. C'eſt ſur-tout à quoi on reconnut *Boisguilbert* qui oſa imprimer ſa *Dixme royale* ſous le nom du maréchal de *Vauban*. Tels furent les auteurs des mémoires de *Vordac*, de *Montbrun*, de *Pontis*, et de tant d'autres.

Je crois le faux *Ganganelli* démaſqué. Il s'eſt fait pape; je l'ai dépoſé. S'il veut m'excommunier, il eſt bien le maître.

# LETTRE

## A MESSIEURS

## DE L'ACADEMIE FRANÇAISE;

LUE DANS CETTE ACADEMIE, A LA SOLENNITÉ DE LA SAINT-LOUIS,

Le 25 auguſte 1776.

## PREMIERE PARTIE.

MESSIEURS,

Le cardinal de *Richelieu*, le grand *Corneille*, et *George Scudéri*, qui oſait ſe croire ſon rival, ſoumirent le Cid tiré du théâtre eſpagnol à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même déciſion impartiale, à l'occaſion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre protecteur; nous réclamons ſon jugement et le vôtre.

Une partie de la nation anglaiſe a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poëte *Shakeſpeare*, et a fondé un jubilé en ſon honneur. Quelques français ont tâché d'avoir le même enthouſiaſme. Ils tranſportent chez nous une image de la divinité de *Shakeſpeare*, comme quelques autres imitateurs ont érigé depuis peu à Paris un Vaux-hall; et comme d'autres ſe ſont ſignalés en appelant les alloyaux des

roſt-beef, et en ſe piquant d'avoir à leur table du roſt-beef de mouton. Ils ſe promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent preſque tous les mots de la langue anglaiſe. La cour de *Louis XIV* avait autrefois poli celle de *Charles ſecond*; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, Meſſieurs, on nous annonce une traduction de *Shakeſpeare*, et on nous inſtruit qu'il fut le *Dieu créateur de l'art ſublime du théâtre, qui reçut de ſes mains l'exiſtence et la perfection.* (*)

Le traducteur ajoute que *Shakeſpeare* eſt *vraiment inconnu en France ou plutôt défiguré*. Les choſes ſont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorſqu'un homme de lettres, qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaiſe; le premier qui fit connaître *Shakeſpeare*, qui en traduiſit librement quelques morceaux en vers, (ainſi qu'il faut traduire les poëtes) qui fit connaître *Pope*, *Dryden*, *Milton*; le premier même qui oſa expliquer les élémens de la philoſophie du grand *Newton*, et qui oſa rendre juſtice à la ſageſſe profonde de *Locke*, le ſeul métaphyſicien raiſonnable qui eût peut-être paru juſqu'alors ſur la terre.

Non-ſeulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de *Milton*; mais il engagea M. *Dupré* de St Maur à apprendre l'anglais, et à traduire *Milton*, du moins en proſe.

(*) Page 3 du programme.

Quelques-uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise ; avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaissaient guère alors que par le nom du duc de *Marlborough*, et dont la religion était en plusieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entreprise comme un crime de haute trahison, et comme une impiété. Ce déchaînement ne discontinua point ; et l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

Malgré cet acharnement contre la littérature et la philosophie anglaise, elle s'accrédita insensiblement en France. On traduisit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On passa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui passait pour en venir. Les libraires, qui sont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans et des dentelles de point sous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand *Corneille*, et vous consulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de Cinna une traduction du Jules-César de *Shakespeare*, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de *Brutus* et de *Cassius*

contre *Céſar*, avec la manière dont *Corneille* a traité aſſez différemment la conſpiration de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguſte*.

Jamais traduction ne fut ſi fidelle. L'original anglais eſt tantôt en vers, tantôt en proſe ; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le ſtyle eſt d'une élévation incroyable; c'eſt *Céſar* qui dit qu'il reſſemble à l'étoile polaire et à l'Olympe. Dans un autre endroit il s'écrie: *Le danger ſait bien que je ſuis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée le même jour, mais je ſuis l'aîné et le plus terrible.* Quelquefois le ſtyle eſt de la plus grande naïveté; c'eſt la lie du peuple qui parle ſon langage; c'eſt un ſavetier qui propoſe à un ſénateur de le *reſſemeler*. Le commentateur de *Corneille* tâcha de ſe prêter à cette grande variété ; non-ſeulement il traduiſit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la proſe en proſe; mais il rendit figure pour figure. Il oppoſa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et même la baſſeſſe, à tout ce qui eſt naïf et bas dans l'original. C'était la ſeule manière de faire connaître *Shakeſpeare*. Il s'agiſſait d'une queſtion de littérature et non d'un marché de typographie; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de *Shakeſpeare*, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas dès la première ſcène de Jules-Céſar mutiler lui-même ſon *Dieu de la tragédie*. Il copie fidellement ſon modèle, je l'avoue,

en

en introduiſant ſur le théâtre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des favetiers, avec des ſénateurs romains ; mais il ſupprime tous les quolibets de ce favetier qui parle aux ſénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque ſur le mot qui ſignifie ame, et ſur le mot qui veut dire *ſemelle* de ſouliers. Une telle réticence n'eſt-elle pas un ſacrilége envers ſon Dieu ?

Quel a été ſon deſſein quand dans la tragédie d'*Othello*, tirée du roman de Cintio, et de l'ancien théâtre de Milan, il ne fait rien dire au bas et dégoûtant *Jago*, et à ſon compagnon *Roderigo* de ce que *Shakeſpeare* leur fait dire ?

*Morbleu, vous êtes volé, cela eſt honteux, vous dis-je ; mettez votre robe, on crève votre cœur, vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce moment, oui, dans ce moment, un vieux bélier noir ſaillit votre brebis blanche.... Morbleu, vous êtes un de ceux qui ne ſerviraient pas Dieu ſi le diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre ſervice vous nous traitez de ruffiens.* (*a*) *Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval de Barbarie ; vous entendrez hennir vos petits-fils ; vous aurez des chevaux de courſe pour couſins-germains, et des chevaux de manége pour beaux-frères.*

*Qui es-tu, miſérable profane ?*

*Je ſuis, Monſieur, un homme, qui vient vous dire que le more et votre fille ſont maintenant la bête à deux dos.* (*b*)

(*a*) Terme lombard qui n'eſt adopté que depuis en Angleterre.

(*b*) Ancien proverbe italien.

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'eſt enfin déterminé à aſſaſſiner ſon roi dans ſon lit, lorſqu'il vient de déployer toute l'horreur de ſon crime et de ſes remords qu'il ſurmonte, arrive le portier de la maiſon, qui débite de plaiſanteries de polichinelle; il eſt relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles ſont les trois choſes que l'ivrognerie provoque? C'eſt, lui répond ſon camarade, *d'avoir le nez rouge, de dormir, et de piſſer.* (c) Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, et il emploie les termes de l'art avec les expreſſions les plus cyniques.

Si de telles idées et de telles expreſſions ſont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans *Shakeſpeare*, ſon traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne ſont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les faſſe connaître, ne fût-ce que pour conſoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être auſſi des défauts.

Vous pourrez connaître, Meſſieurs, comment *Shakeſpeare* développe les tendres et reſpectueux ſentimens du roi *Henri V* pour *Catherine*, fille du malheureux roi de France *Charles VI.* Voici la déclaration de ce héros dans la tragédie de ſon nom, au cinquième acte.

*Si tu veux, ma Catau, que je fuſſe des vers*

(c) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, et ſur-tout aux dames, de traduire fidellement: mais nous ſommes obligés d'étaler l'infamie dont des welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

*our toi, ou que je danſe, tu me perds ; car je 'ai ni parole, ni meſure pour verſifier, et je n'ai oint de force en meſure pour danſer. J'ai pour- ant une meſure raiſonnable en force. S'il fallait agner une dame au jeu de ſaute grenouille, ſans e vanter, je pourrais bientôt la ſauter en pouſée, etc.*

C'eſt ainſi, Meſſieurs, que le dieu de la tragédie it parler le plus grand roi de l'Angleterre et ſa mme, pendant trois ſcènes entières. Je ne répé- rai par les mots propres que les crocheteurs pro- oncent parmi nous, et qu'on fait prononcer à la ine dans cette pièce. Si le ſecrétaire de la librairie ançaiſe traduit la tragédie de Henri V fidelement omme il l'a promis, ce ſera une école de bienſéance t de délicateſſe qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, Meſſieurs, ſavent qu'il xiſte une tragédie de *Shakeſpeare* intitulée *Ham- t*, dans laquelle un eſprit apparaît d'abord à eux ſentinelles et à un officier ſans leur rien ire ; après quoi il s'enfuit au chant du coq. 'un des regardans dit que les eſprits ont l'habi- ude de diſparaître quand le coq chante vers la n de décembre, à cauſe de la naiſſance de otre Sauveur.

Ce ſpectre eſt le père d'*Hamlet*, en ſon vivant i de Danemarck. Sa veuve *Gertrude*, mère *Hamlet*, a épouſé le frère du défunt peu de mps après la mort de ſon mari. Cet *Hamlet* dans n monologue s'écrie : *Ah fragilité eſt le nom de la mme ! quoi ! n'attendre pas un petit mois ! quoi ! ant d'avoir uſé les ſouliers avec leſquels elle*

*avait ſuivi le convoi de mon père! Oh ciel! les bêtes qui n'ont point de raiſon auraient fait un plus long deuil.*

Ce n'eſt pas la peine d'obſerver qu'on tire le canon aux réjouiſſances de la reine *Gertrude* et de ſon nouveau mari, et à un combat d'eſcrime au cinquième acte; quoique l'action ſe paſſe dans le neuvième ſiècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'eſt pas plus remarquable que celle de faire jurer *Hamlet* par *St Patrice*, et d'appeler *Jéſu* notre Sauveur dans les temps où le Danemarck ne connaiſſait pas plus le chriſtianiſme que la poudre à canon.

Ce qui eſt important, c'eſt que le ſpectre apprend à ſon fils dans un aſſez long tête-à-tête que ſa femme et ſon frère l'ont empoiſonné par l'oreille. *Hamlet* ſe diſpoſe à venger ſon père, et pour ne pas donner d'ombrages à *Gertrude*, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de ſa prétendue folie, il a un entretien avec ſa mère *Gertrude*. Le grand-chambellan du roi ſe cache derrière une tapiſſerie. Le héros crie qu'il entend un rat, il court au rat, et tue le grand-chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour *Hamlet*, devient réellement folle, elle ſe jette dans la mer, et ſe noie.

Alors le théâtre au cinquième acte repréſente une égliſe et un cimetière, quoique les Danois idolâtres au premier acte ne fuſſent pas devenus chrétiens au cinquième. Des foſſoyeurs creuſent la foſſe de cette pauvre fille; ils ſe demandent

i une fille qui s'eſt noyée doit être enterré en terre ainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profeſſion et de leurs mœurs ; ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. *Hamlet* et le frère de ſa maitreſſe tombent dans une foſſe, et s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, Meſſieurs, avait oſé remarquer que ces plaiſanteries, qui peut-être étaient convenables du temps de *Shakeſpeare*, n'étaient pas d'un tragique aſſez noble du temps des lords *Carteret*, *Cheſterfield*, *Littleton*, *etc.* Enfin, on les avait retranchées ſur le théâtre de Londres le plus accrédité ; et M. *Marmontel* dans un de ſes ouvrages en a félicité la nation anglaiſe. *On abrège tous les jours Shakeſpeare*, dit-il, *on le châtie ; le célèbre Garrik vient tout nouvellement de retrancher ſur ſon théâtre la ſcène des foſſoyeurs, et preſque tout le cinquième acte. La pièce et l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le traducteur ne convient pas de cette vérité ; il prend le parti des foſſoyeurs. Il veut qu'on les conſerve comme le monument reſpectable d'un génie unique. Il eſt vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, et dans tous ceux de *Shakeſpeare* auſſi nobles, auſſi décens, auſſi ſublimes, amenés avec autant d'art ; mais le traducteur donne la préférence aux foſſoyeurs ; il ſe fonde ſur ce qu'on a conſervé cette abominable ſcène ſur un autre théâtre de Londres ; il ſemble exiger que nous imitions ce beau ſpectacle.

Il en eſt de même de cette heureuſe liberté avec laquelle tous les acteurs paſſent en un moment

*avait ſuivi le convoi de mon père! Oh ciel! les bêtes qui n'ont point de raiſon auraient fait un plus long deuil.*

Ce n'eſt pas la peine d'obſerver qu'on tire le canon aux réjouiſſances de la reine *Gertrude* et de ſon nouveau mari, et à un combat d'eſcrime au cinquième acte; quoique l'action ſe paſſe dans le neuvième ſiècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'eſt pas plus remarquable que celle de faire jurer *Hamlet* par *S^t Patrice*, et d'appeler *Jéſu* notre Sauveur dans les temps où le Danemarck ne connaiſſait pas plus le chriſtianiſme que la poudre à canon.

Ce qui eſt important, c'eſt que le ſpectre apprend à ſon fils dans un aſſez long tête-à-tête que ſa femme et ſon frère l'ont empoiſonné par l'oreille. *Hamlet* ſe diſpoſe à venger ſon père, et pour ne pas donner d'ombrages à *Gertrude*, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de ſa prétendue folie, il a un entretien avec ſa mère *Gertrude*. Le grand-chambellan du roi ſe cache derrière une tapiſſerie. Le héros crie qu'il entend un rat, il court au rat, et tue le grand-chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour *Hamlet*, devient réellement folle, elle ſe jette dans la mer, et ſe noie.

Alors le théâtre au cinquième acte repréſente une égliſe et un cimetière, quoique les Danois idolâtres au premier acte ne fuſſent pas devenus chrétiens au cinquième. Des foſſoyeurs creuſent la foſſe de cette pauvre fille; ils ſe demandent

ſi une fille qui s'eſt noyée doit être enterré en terre ſainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profeſſion et de leurs mœurs ; ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. *Hamlet* et le frère de ſa maitreſſe tombent dans une foſſe, et s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, Meſſieurs, avait oſé remarquer que ces plaiſanteries, qui peut-être étaient convenables du temps de *Shakeſpeare*, n'étaient pas d'un tragique aſſez noble du temps des lords *Carteret*, *Cheſterfield*, *Littleton*, *etc.* Enfin, on les avait retranchées ſur le théâtre de Londres le plus accrédité ; et M. *Marmontel* dans un de ſes ouvrages en a félicité la nation anglaiſe. *On abrège tous les jours Shakeſpeare*, dit-il, *on le châtie ; le célèbre Garrik vient tout nouvellement de retrancher ſur ſon théâtre la ſcène des foſſoyeurs, et preſque tout le cinquième acte. La pièce et l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le traducteur ne convient pas de cette vérité ; il prend le parti des foſſoyeurs. Il veut qu'on les conſerve comme le monument reſpectable d'un génie unique. Il eſt vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, et dans tous ceux de *Shakeſpeare* auſſi nobles, auſſi décens, auſſi ſublimes, amenés avec autant d'art ; mais le traducteur donne la préférence aux foſſoyeurs ; il ſe fonde ſur ce qu'on a conſervé cette abominable ſcène ſur un autre théâtre de Londres ; il ſemble exiger que nous imitions ce beau ſpectacle.

Il en eſt de même de cette heureuſe liberté avec laquelle tous les acteurs paſſent en un moment

d'un vaiſſeau en pleine mer, à cinq cents milles ſur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Aſie. Le comble de l'art, ſelon lui, ou plutôt la beauté de la nature, eſt de repréſenter une action, ou pluſieurs actions à la fois, qui durent un demi ſiècle. En vain le ſage *Deſpréaux*, légiſlateur du bon goût dans l'Europe entière, a dit dans ſon Art poétique :

Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrénées
Sur la ſcène en un jour renferme des années:
Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte eſt barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens qui longtemps avant *Shakeſpeare* ranimèrent les beaux arts au commencement du ſeizième ſiècle, et qui furent fidelles à ces trois grandes lois du bon ſens; unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophonisbe de l'archevêque *Triſſino*, la Roſemonde et l'Oreſte du *Ruccellaï*, la Didon du *Dolce*, et tant d'autres pièces compoſées en Italie près de cent ans avant que *Shakeſpeare* écrivit dans Londres, toutes aſſervies à ces règles judicieuſes établies par les Grecs; en vain lui remontrerait-on que l'Aminte du *Taſſe* et le Paſtor-fido de *Guarini*, ne s'écartent point de ces mêmes règles, et que cette difficulté ſurmontée eſt un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi leſquels il s'en trouve à peine un ſeul qui ait peint deux actions différentes ſur

la même toile. On décide aujourd'hui, Meſſieurs, que les trois unités ſont une loi chimérique, parce que *Shakeſpeare* ne les a jamais obſervées; et parce qu'on veut nous avilir, juſqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de ſavoir ſi *Shakeſpeare* fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aiſément qu'il l'emportait ſur tous ſes contemporains; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième ſiècle. On avait commencé long-temps auparavant par jouer la paſſion en Calabre dans les égliſes, et on l'y joue même encore: mais, avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On repréſenta de vraies comédies du temps même du *Dante*; et c'eſt pourquoi le *Dante* intitula la comédie ſon Enfer, ſon Purgatoire, et ſon Paradis. *Riccoboni* nous apprend que la Floriana fut alors repréſentée à Florence.

Les Eſpagnols et les Français ont toujours imité l'Italie; ils commencèrent malheureuſement par jouer en plein air la paſſion, les myſtères de l'ancien et du nouveau teſtament. Ces facéties infames ont duré en Eſpagne juſqu'à nos jours. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air chez nous aux quatorzième et quinzième ſiècles; voici ce que rapporte la chronique de Metz, compoſée par le curé de Saint-Euchaire. " L'an 1437 fut fait le jeu de la paſſion de » Notre-Seigneur en la plaine de Vexmel, et » fut Dieu un ſire appelé ſeigneur *Nicole dom*

» *Neufchâtel*, curé de Saint-Victour de Metz, » lequel fut presque mort en croix, s'il ne fût » été secouru, et convint qu'un autre prêtre » fut mis en la croix pour parfaire le person- » nage du crucifiement pour ce jour ; et le lende- » main ledit curé de Saint-Victour parfit la » résurrection, et fit très-hautement son per- » sonnage, et dura ledit jeu jusqu'à nuit; et » autre prêtre qui s'appelait maître *Jean de* » *Nicey*, qui était chapelain de Métrange, fut » *Judas*, lequel fut presque mort en pendant, » car le cœur lui faillit, et fut bien hâtivement » dépendu et porté en voie : et était la gueule » d'enfer très-bien faite avec deux gros culs » d'acier ; et elle ouvrait et clouait quand les » diables y voulaient entrer et sortir. »

Dans le même temps, des troupes ambulantes jouaient les mêmes farces en Provence ; mais les confrères de la passion s'établissaient à Paris dans des lieux fermés. On sait assez que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, et y jouèrent leurs pieuses extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens grossiers et barbares. Les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe ; tous le monde cherchait le plaisir, et on ne pouvait en trouver d'honnêtes. On voit dans une édition de *Shakespeare* à la suite de *Richard III*, qu'ils jouaient des miracles en plein champ sur des théâtres de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraissait tondant les soies de ses cochons ; et de-là vint le proverbe anglais, *grand cri et peu de laine*.

Dès le temps de *Henri VII* il y eut un

théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de *Shakespeare*, puisque dans son éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte; il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, Messieurs, qui connaissez Polyeucte et Athalie, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

La traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, et pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine et de nos princesses. Aucun de nos compatriotes dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les nations de l'Europe, et chez les Anglais mêmes, n'est cité dans sa préface de cent trente pages. Le nom du grand *Corneille* ne s'y trouve pas une seule fois.

Si le traducteur est secrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère? pourquoi veut-il humilier sa patrie? pourquoi dit-il que *de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakespeare, qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France; qu'ils savent cependant la somme exacte de ses beautés et de ses défauts; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations et des arts sont reçus sans examen, et parviennent à force d'échos à former une opinion.* (*d*) Nous ne méritons pas, ce me semble, ce mépris que monsieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obstine à décou-

(*d*) Page 130 du Discours sur les préfaces.

SAMSON.

Un chien de la maiſon de *Montaigu*, l'ennemie de la maiſon de *Capulet* notre maître, ſuffit pour m'émouvoir.

GREGOIRE.

Se mouvoir c'eſt remuer, et être vaillant c'eſt être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obſcénité groſſière.) Ainſi, ſi tu es ému tu t'enfuiras.

SAMSON.

Un chien de cette maiſon me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé ſur tous *les* hommes de la maiſon *Montaigu*, et ſur toutes les filles.

GREGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible ſe retire toujours à la muraille.

SAMSON.

Cela eſt vrai; c'eſt pourquoi les filles étant les plus faibles, ſont toujours pouſſées à la muraille. Ainſi je pouſſerai les gens de *Montaigu* hors de la muraille, et les filles de *Montaigu* à la muraille.

GREGOIRE.

La querelle eſt entre nos maîtres les *Capulet* et les *Montaigu*, et entre nous et leurs gens.

SAMSON.

Oui, nous et nos maîtres c'eſt la même choſe. Je me montrerai tyran comme eux. Je ſerais cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

GREGOIRE.

La tête des filles? (*f*)

(*f*) Il faut ſavoir que *head* ſignifie tête, et *maid* pucelle. *Maiden head*, tête de fille, ſignifie pucelage.

SAMSON.

Eh oui! les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la chose dans le sens que tu voudras etc.

Le respect et l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'est-là, Messieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeste. Il y a plus d'une pièce de *Shakespeare* où l'on trouve plusieurs scènes dans ce goût. C'est à vous à décider quelle méthode nous devons suivre, ou celle de *Shakespeare*, *le dieu de la tragédie*, ou celle de *Racine*.

Je vous demande encore à vous, Messieurs, et à l'académie de la Crusca, et à toutes les sociétés littéraires de l'Europe, à quelle exposition de tragédie il faudra donner la préférence, ou du Pompée du grand *Corneille*, quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi *Lear* de *Shakespeare*, qui est si naïf?

Vous lisez dans *Corneille*:

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre;
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.

. . . . . .

Tel est le titre affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée;
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire,
Des changemens du sort une éclatante histoire.

Vous lisez dans l'exposition du roi *Lear :*

LE COMTE DE KENT.

N'est-ce pas là votre fils, milord ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai souvent rougi de le reconnaître ; mais à présent je suis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir très-bien ; elle eut bientôt un ventre fort arrondi, (*g*) et elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans son lit.

Trouvez-vous quelque faute à cela ?... Quoique ce coquin soit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, sa mère n'en était pas moins jolie ; et il y a eu du plaisir à le faire. Enfin, ce fils de p... doit être reconnu etc.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ose demander justice à la reine de France, à nos princesses, aux filles de tant de héros, qui savent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Ecosse, qui a fait imprimer des Elémens de critique anglaise, en trois volumes, dans lesquels on trouve des réflexions judicieuses et fines, a pourtant eu le malheur le comparer la première scène du monstre nommé

(*g*) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

Hamlet, à la première scène du chef-d'œuvre de notre Shakespeare; il affirme que ces vers d'*Arcas*,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

ne valent pas cette réponse vraie et convenable de la sentinelle dans Hamlet: *Je n'ai pas entendu une souris trotter.*

Oui, Monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans un corps-de-garde; mais non pas sur le théâtre, devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement, et devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, *Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune*, est d'une beauté admirable, et pourquoi les vers suivans sont plus beaux encore; je vous dirai que c'est parce qu'ils expriment avec harmonie de grandes vérités, qui sont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéressante dans ce quolibet d'un soldat: *Je n'ai pas entendu une souris trotter.* Que ce soldat ait vu ou n'ait pas vu passer de souris, cet événement est très-inutile à la tragédie d'Hamlet; ce n'est qu'un discours de gilles, un proverbe bas qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raison pour laquelle toute beauté est beauté, et toute sottise est sottise.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, Messieurs, ont été faites en Angleterre par plusieurs gens de lettres. *Rymer* même, le savant *Rymer*, dans un livre dédié au fameux comte

*Dorſet*, en 1593, ſur l'excellence et la corruption de la tragédie, pouſſe la ſévérité de ſa critique, juſqu'à dire *qu'il n'y a point de ſinge en Afrique*, (*) *point de babouin qui n'ait plus de goût que Shakeſpeare*. Permettez-moi, Meſſieurs, de prendre un milieu entre *Rymer* et le traducteur de *Shakeſpeare*; et de ne regarder ce *Shakeſpeare* ni comme un dieu, ni comme un ſinge.

## SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'AI expoſé fidellement à votre tribunal le ſujet de la querelle entre la France et l'Angleterre. Perſonne aſſurément ne reſpecte plus que moi les grands-hommes que cette île a produits; et j'en ai donné aſſez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiſer devant vous m'ordonne de vous avouer que ce *Shakeſpeare* ſi ſauvage, ſi bas, ſi effréné, et ſi abſurde, avait des étincelles de génie. Oui, Meſſieurs, dans ce chaos obſcur compoſé de meurtres et de bouffonneries, d'héroïſme et de turpitude, de diſcours des halles et de grands intérêts, il y a des traits naturels et frappans. C'était ainſi à-peu-près que la tragédie était traitée en Eſpagne ſous *Philippe II*, du vivant de *Shakeſpeare*. Vous ſavez qu'alors l'eſprit de l'Eſpagne dominait en Europe et juſque dans l'Italie. *Lopez de Véga* en eſt un grand exemple.

Il était préciſément ce que fut *Shakeſpeare* en

(*) Page 124.

Angleterre,

Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance. Quelquefois digne modèle de *Corneille*, quelquefois travaillant pour les petites-maisons, et s'abandonnant à la folie la plus brutale, le fachant très-bien, et l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, et qui sont peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, et encore plus ses prédécesseurs, firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théâtres de Milan et de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long temps avant *Shakespeare*. Le lord *Buckhurst*, l'un des ancêtres du lord *Dorset*, avait composé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine; ils partageaient dès le premier acte leur royaume entre deux enfans qui se querellèrent pour ce partage: le cadet donnait à l'aîné un soufflet au second acte; l'aîné au troisième acte tuait le cadet; la mère au quatrième tuait l'aîné; le roi au cinquième tuait la reine *Gorboduc*; et le peuple soulevé tuait le roi *Gorboduc*: de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

Ce essais sauvages ne purent parvenir en France; ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices et les folies de toutes nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts et les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France le poignard dans une main, et le crucifix dans l'autre.

Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de *Philippe II* n'y était connue que par le foin qu'elle prenait d'attiſer le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de *Richelieu* pour former un *Corneille*, et ceux de *Louis XIV* pour nous honorer d'un *Racine*.

Il n'en était pas ainſi à Londres quand *Shakeſpeare* établit ſon théâtre. C'était le temps le plus floriſſant de l'Angleterre; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes ſont réduits dans tous les genres à commencer par des *Theſpis* avant d'arriver à des *Sophocles*. Cependant, tel fut le génie de *Shakeſpeare* que ce *Theſpis* fut *Sophocle* quelquefois. On entrevit ſur ſa charrette, parmi la canaille de ſes ivrognes borbouilles de lie, des héros dont le front avait des traits de majeſté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces, il en eſt pluſieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, et qui tiennent au ſublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'eſt ainſi qu'en Eſpagne *Diamante*, et *Guillain de Caſtro* ſemèrent dans leurs deux tragédies monſtrueuſes du Cid, des beautés dignes d'être exactement traduites par *Pierre Corneille*. Ainſi, quoique *Calderon* eût étalé dans ſon Héraclius l'ignorance la plus groſſière, et un tiſſu de folies les plus abſurdes, cependant il mérita que *Corneille* daignât encore prendre de lui la ſituation la plus intéreſſante de ſon Héraclius français,

et ſur-tout ces vers admirables qui ont tant contribué au ſuccès de cette pièce.

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Vous voyez, Meſſieurs, que dans les pays et dans les temps où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'eſt pourtant trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur ſiècle. Ils tenaient de ce ſiècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent ſur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains qui n'avaient rien vu de ſemblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'eſt perfectionné, quand l'art eſt plus connu, le diſcernement du peuple ſe forme inſenſiblement. On n'admire plus en Eſpagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un ſoldat ſervir la meſſe ſur le théâtre, et combattre en même temps dans une bataille; on n'y voit plus JESUS CHRIST ſe battre à coups de poing avec le diable, et danſer avec lui une ſarabande.

En France, *Corneille* commença par ſuivre les pas de *Rotrou*; *Boileau* commença par imiter *Régnier*; *Racine* en ſon jeune âge ſe modela ſur les défauts de *Corneille*: mais peu à peu on ſaiſit les vraies beautés; on finit ſur-tout par écrire avec ſageſſe et avec pureté. *Sapere eſt principium*

*et fons ;* et il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui eſt bien penſé et bien exprimé.

Quand des nations voiſines ont à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, et ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Auſſi l'Andromaque et la Phèdre de *Racine*, heureuſement traduites en anglais par de bons auteurs, réuſſirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois; on y applaudiſſait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuſe et éclairée. Heureuſement il n'eſt donc pas vrai que *Shakeſpeare* ait fait exclure tout autre goût que le ſien, et qu'il ſoit un Dieu auſſi jaloux que le prétend ſon pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'état, les membres de la ſociété royale, tant d'hommes ſi inſtruits, ſi ſages, peuvent encore ſupporter tant d'irrégularités et de bizarreries, ſi contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Eſpagnols ont enfin renoncé à leurs *autos ſacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les eſprits ſupérieurs? Par-tout les ſpectacles chargés d'événemens incroyables plaiſent au peuple; il aime à voir des changemens de ſcènes, des couronnemens de rois, des proceſſions, des combats, des meurtres, des ſorciers,

des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, et même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'*Auguste*. *Horace* s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *quum tot sustineas*, et c'est pourquoi *Quintilien* prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragœdiâ maximè claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger aucune des pièces de *Shakespeare*. Lisez ces pièces, Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernment: il en est de cette espèce de tragédie comme il en était il n'y a pas long-temps de notre musique instrumentale; elle ne plaisait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. *Appelles* et *Phydias* forcèrent tous les différens états de la Grèce et tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transilvain, le Hongrois, le Courlandois se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de *Virgile* et d'*Horace*; quoique chacun de ces peuples prononce différemment

*et fons ;* et il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui eſt bien penſé et bien exprimé.

Quand des nations voiſines ont à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, et ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Auſſi l'Andromaque et la Phèdre de *Racine*, heureuſement traduites en anglais par de bons auteurs, réuſſirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois; on y applaudiſſait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuſe et éclairée. Heureuſement il n'eſt donc pas vrai que *Shakeſpeare* ait fait exclure tout autre goût que le ſien, et qu'il ſoit un Dieu auſſi jaloux que le prétend ſon pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'État, les membres de la ſociété royale, tant d'hommes ſi inſtruits, ſi ſages, peuvent encore ſupporter tant d'irrégularités et de bizarreries, ſi contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Eſpagnols ont enfin renoncé à leurs *autos ſacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les eſprits ſupérieurs? Par-tout les ſpectacles chargés d'événemens incroyables plaiſent au peuple; il aime à voir des changemens de ſcènes, des couronnemens de rois, des proceſſions, des combats, des meurtres, des ſorciers,

des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, et même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'*Auguste*. *Horace* s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *quum tot sustineas*, et c'est pourquoi *Quintilien* prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragœdiâ maximè claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger aucune des pièces de *Shakespeare*. Lisez ces pièces, Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernment: il en est de cette espèce de tragédie comme il en était il n'y a pas long-temps de notre musique instrumentale; elle ne plaisait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. *Appelles* et *Phydias* forcèrent tous les différens états de la Grèce et tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transilvain, le Hongrois, le Courlandois se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de *Virgile* et d'*Horace*, quoique chacun de ces peuples prononce différemment

la langue d'*Horace* et de *Virgile*. Vous ne trouverez perſonne en Europe qui penſe que les grands auteurs du ſiécle d'*Auguſte* ſoient *au-deſſous des ſinges et des babouins*. Sans doute *Pantolabus* et *Criſpinus* écrivirent contre *Horace* de ſon vivant, et *Virgile* eſſuya les critiques de *Bavius*; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel? Il y a donc un bon et un mauvais goût.

On ſouhaite avec juſtice que ceux de meſſieurs les académiciens qui ont fait une étude ſérieuſe du théâtre, veuillent bien nous inſtruire ſur les *queſtions* que nous avons propoſées. Qu'ils jugent ſi la nation qui a produit Iphigénie et Athalie doit les abandonner pour voir ſur le théâtre des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des ſorciers, des bouffons, et des prêtres ivres; ſi notre cour ſi long-temps renommée pour ſa politeſſe et pour ſon goût doit être changée en un cabaret de bierre et de brandevin; (*h*) et ſi le

(*h*) Il eſt peu de pièces de *Shakeſpeare* où l'on ne trouve de telles ſcenes; j'ai vu mettre de la bierre et de l'eau-de-vie ſur la table dans la tragédie d'Hamlet, et j'ai vu les acteurs en boire. *Céſar* en allant au capitole, propoſe aux ſénateurs de *boire un coup avec lui*. Dans la tragédie de Cléopâtre, on voit arriver ſur le rivage de Miſène la galère du jeune *Pompée*. on voit *Auguſte*, *Antoine*, *Lépide*, *Pompée*, *Agrippa*, *Mécène* boire enſemble. *Lépide*, qui eſt ivre, demande à *Antoine*, qui eſt ivre auſſi, comment eſt fait un crocodile. Il eſt fait comme lui même, répond *Antoine*; il eſt auſſi large qu'il a de largeur, et auſſi haut qu'il a de hauteur. Il ſe remue avec ſes organes, il vit de ce qui le nourrit etc. Tous les convives ſont échauffés de vin; ils chantent en chorus une chanſon à boire, et *Auguſte* dit en balbutiant qu'*il aimerait mieux jeuner quatre jours, que de trop boire en un ſeul*.

palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

Figurez-vous, Messieurs, *Louis XIV* dans sa galerie de Versailles entouré de sa cour brillante; un gille couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands-hommes et des beautés qui composent cette cour; il leur propose de quitter *Corneille*, *Racine*, et *Molière*, pour un saltimbanque qui a des saillies heureuses, et qui fait des contorsions. Comment croyez-vous que cette offre serait reçue?

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

## LETTRE

### ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE,

### *à M. le secrétaire perpétuel de l'académie de Pau.*

1776.

MONSIEUR et cher confrère, je vous envoie mes filles de Minée; et je vous répète en prose ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce sujet après *Ovide* et *la Fontaine*. Ce n'est pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient se présenter à la dernière heure n'est jamais si bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui est arrivé à *la Motte*, il

a voulu faire une petite Iliade ; on s'eſt moqué de lui. Il a fait des fables philoſophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus ; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf *la Fontaine* à qui *Louis XIV* ne donna rien.

Vous connaiſſez cet enfant de la nature, ce *la Fontaine*, et ſes trois filles de Minée que l'abbé d'*Olivet* a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes ; mais vous ne connaiſſez pas les amours de Mars et de Vénus, qui ne ſe trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Bleſſé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le ſiége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars ſe préſenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De ſon ajuſtement prit d'abord un grand ſoin.
Conſidérez-le en ce coin,
Qui quitte ſa mine fière.
Il ſe fait attacher ſon plus riche harnois.
Quand ce ſerait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ſes habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fît-on mordre aux géans la pouſſière,
Il eſt bien mal-aiſé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant ſa flamme :
Peut-

Peut-être conta-t-il ſes ſiéges, ſes combats;
Parla de contreſcarpe, et cent autres merveilles,
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots ſont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés:
Quels longs baiſers! La gloire a bien des charmes;
Mais Mars en la ſervant ignore ſes douceurs.
Son harnois eſt ſur l'herbe: Amour pour toutes armes
Veut des ſoupirs et des larmes,
C'eſt ce qui triomphe des cœurs.
Phœbus pour la déeſſe avait même deſſein;
Et charmé de l'eſpoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans ſon ſein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de ſa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau; mais il feſait des vers;
Avait un peu trop de doctrine;
Et qui pis eſt, ſavait la médecine.
Or ſoyez ſûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de ſcience,
Les dames au premier inclineront toujours;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choiſir.
Phœbus outré de déplaiſir
Apprit à Vulcan ce myſtère;
Et dans le fond d'un bois voiſin de ſon ſéjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan ſe voit repréſentée;
Et l'on ne dirait pas que les traits en ſont feints.

Il demeure immobile, et ſon ame agitée
Roule mille penſers qu'en ſes yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, et ne ſait que réſoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat ſa femme.

Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Eſpérant y trouver le ſujet qui l'enflamme.
La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu ſait ſi les galans lui font auſſi la cour.
Ce ne ſont que jeux et fleurettes,
Plaiſans devis et chanſonnettes;
Mille bons mots, ſans conter les bons tours,
Font que ſans s'ennuyer chacun paſſe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne ſongeant qu'à ſe réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la ſaurait ouïr;
Elle eſt trop empêchée, et chacun ſe retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,
Ils iraient plutôt juſqu'à Rome,
Que de s'en paſſer un ſeul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et ſa dame.
Quand l'hymen les joindrait de ſon nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entr'eux voir un plus bel accord.
Conſidérez plus bas les trois Grâces pleurantes:

La maîtreſſe a failli, l'on punit les ſuivantes.
Vulcan veut tout chaſſer. Mais quels dragons veillans
Pourraient contre tant d'aſſaillans,
Garder une toiſon ſi chère ?
Il accuſe ſur-tout l'enfant qui fait aimer ;
Et ſe prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
Ce n'eſt pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui ſe plaint au monarque des Dieux ;
Et de ce qu'il devrait ſe cacher à ſoi-même,
Importune ſans ceſſe et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur eſt pure fantaiſie,
Et que de s'en troubler les eſprits ſont biens fous.
Plaiſe au ciel que jamais je n'entre en jalouſie :
Car c'eſt le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour ſe voir vengé,
Encor faut-il qu'il faſſe quelque choſe :
Un rets d'acier par ſes mains eſt forgé :
Ce fut Momus, qui, je penſe, en fut cauſe.
Avec ce rets le galant lui propoſe
D'envelopper nos amans bien et beau.
L'enclume ſonne ; et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'aſſemble,
Prépare aux Dieux un ſpectacle nouveau
De deux amans qui repoſent enſemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amans trouvant l'heure opportune,
Sous le réſeau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puiſſance aucune.
Vulcan fait lors éclater ſa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé

Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé:
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars et de Vénus ne valent pas la fable des deux pigeons. Je vous croirai sans peine, comme je crois avec vous que son ode au roi pour l'infortuné *Fouquet* n'approche pas de son élégie aux nymphes de Vaux pour ce même *Fouquet*.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.

. . . . . .

La cabale est contente, Oronte est malheureux etc.

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait apercevoir que le grand *Colbert* servait le roi et l'Etat avec une équité sévère, et n'était point cabaleur; mais *la Fontaine* l'avait entendu dire, et il avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire imprimer ses opéra, et la comédie intitulée *Je vous prends sans verd*, et la comédie de Climène etc.; mais l'abbé d'*Olivet* eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de *la Fontaine*. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer: mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre très-indignes de l'auteur de Cinna ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à *Quinault* n'empêche pas

qu'il ne ſoit un homme unique, et juſqu'à préſent inimitable dans un genre très-difficile. Une ſoixantaine d'anciennes fables rajeunies par *la Fontaine*, et contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de *Pétrone*, et bien ſaiſi que par notre fabuliſte; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante, et cette négligence heureuſe que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-deſſus de *Bocace*, et quelquefois même, ſi j'oſe le dire, à côté de l'*Arioſte*, pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'eſprit le plus ſupérieur n'y ſaurait atteindre. C'eſt par les talens que le ſiècle de *Louis XIV* ſera diſtingué à jamais de tous les ſiècles, dans notre France ſi long-temps groſſière. Il y aura toujours de l'eſprit; les connaiſſances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talens! je doute qu'il en naiſſe beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de Cinna, celui d'Iphigénie, d'Athalie, de Phèdre, celui de l'Art poëtique, celui de Roland et d'Armide, celui qui força en chaire, juſqu'à des miniſtres, de pleurer et d'admirer la fille de *Henri IV*, veuve de *Charles I*, et ſa fille *Henriette*, Madame.

Voyez comme les oraiſons funèbres d'aujourd'hui ſont enſevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme Séthos, malgré quelques beaux paſſages, et les Voyages de Cyrus, ſont tombés dans l'oubli, tandis que le Télémaque eſt toujours l'inſtruction et le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'eſt-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un ſeul qui

ait approché de l'auteur du petit carême? Vous voyez à regret que perſonne n'a oſé ſeulement tenter d'imiter le créateur du Tartuffe et du Miſanthrope. Nous avons quelques comédies très-agréables; mais un *Molière!* je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour *la Fontaine* d'être mis preſqu'à côté de tous ces grands hommes!

L'abbé de *Chaulieu* ferma ce ſiècle par trois ou quatre pièces de poéſie qui partent du cœur, ou qui ſemblent en partir. Elles reſpirent la volupté et la philoſophie, et demandent grâce pour toutes les bagatelles inſipides dont on a farci ſon recueil.

Je m'étonne que *la Fontaine* n'ait parlé de *Chaulieu* qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ſes mains de la part du duc de *Vendôme*.

Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèſe,
Le reſte ira, ne vous déplaiſe,
En bas relief et cætera.
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jeannetons; car les Climènes
Aux vieillards ſont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde.

Comment l'abbé d'*Olivet* a-t-il pu imprimer trois pièces de *la Fontaine*, écrites de ce miſérable ſtyle, par leſquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit:

J'ai quelquefois aimé; je n'aurais point alors
Contre le louvre et ſes tréſors,
Contre le firmament et la voûte céleſte,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Par qui, ſous le fils de Cythère,
Je ſervis engagé par mes premiers ſermens.
Hélas! quand reviendront de ſemblables momens?
Faut-il que tant d'objets *ſi doux et ſi charmans*
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ne ſentirai-je plus le charme qui *m'arrête?*
Ai-je paſſé le temps d'aimer?

On croirait ces deux derniers vers d'un ſeigneur du bel air, d'un homme à grandes paſſions, d'un duc de *Candale*, d'un duc de *Bellegarde*. Cela ne s'accorde pas avec les *Jeannetons* de *Jean la Fontaine* qui demande quelques piſtoles au duc de *Vendôme* et au *paillard Chaulieu*, pour attendrir en ſa faveur ſes héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monſieur, n'empêche pas qu'un nombre conſidérable de fables pleines de ſentiment, d'ingénuité, de fineſſe et d'élégance, ne ſoient le charme de quiconque ſait lire.

Quand je dis qu'il eſt preſque égal dans ſes bonnes fables aux grands-hommes de ſon mémorable ſiècle, je ne dis rien de trop fort. Je ſerais un exagérateur ridicule ſi j'oſais comparer *Maître corbeau ſur un arbre perché, tenant en ſon bec un fromage*, et *la cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de *Cornélie* qui tient l'urne de ſon époux:

Eternel entretien de haine et de pitié,
Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié.

et à ceux de *Céſar* :

Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis!

*Le ſavetier et le financier*, *les animaux malades de la peſte*, *le meunier*, *l'âne et ſon fils* etc. etc. tout excellens qu'ils ſont dans leur genre, ne ſeront jamais mis par moi au même rang que la ſcène d'*Horace* et de *Curiace*, ou que les pièces inimitables de *Racine*, ou que le parfait Art poëtique de *Boileau*, ou que le Miſanthrope et le *Tartuffe* de *Molière*. Le mérite extrême de la difficulté ſurmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne ſe dément jamais dans *Racine*, la perfection enfin dans un grand art, tout cela eſt bien ſupérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous ſoutenir que *la Fontaine* a ſouvent réuſſi dans ſon petit genre autant que *Corneille* dans le ſien. J'aurais ſeulement déſiré, pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, et les dernières tragédies de l'autre, depuis Perthaarite; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout. Ce ſont des corbeaux qui s'acharnent ſur les morts, comme l'envie ſur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité; ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils y ajoutent trop ſouvent leurs propres ſottiſes qu'ils font paſſer ſous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi

inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées sous le nom de *la Visclède*, dans des recueils immenses! Vers de *Bonneval* sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*; Vers à mon cher *B.* sur *Newton*; Vers impertinens à madame du *Châtelet*; Lettre de Varsovie; Epître de *Formont* à l'abbé de *Rotelin*; Ode sur le vrai Dieu; Lettres de M. de *la Visclède* à ses amis du Parnasse, etc. etc.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manége qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégoûter de la lecture à force de multiplier les livres et les livrets. S'il est vrai que les *Ptolomées* eurent autrefois une bibliothèque de quatre cents mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; et quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siècle d'une foule de petits artistes qui diffèquent le siècle passé. On créait alors, et aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, et je serais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour *la Fontaine*, parce qu'il semblait ne prétendre à rien. Moins il exigeait, plus on lui accordait. On lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de *Racine* et de *Boileau* qui prétendaient à

la perfection. On les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à *Montagne*, et qu'on tomba rudement sur *Balzac* qui voulait être toujours correct, et toujours éloquent.

Depuis que *la Bruyère*, dans ses Caractères, eut jugé *Corneille* et *Racine*, combien d'écrivains se mirent à juger aussi ! Et enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de *Louis XIV*. Chacun dans ses jugemens, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, et à faire des antithèses plutôt que des raisonnemens.

L'inondation des journalistes et des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, et a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis, on s'est divisé en factions ; les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, et que le père *Bouhours* ne fût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré *Boileau* parce qu'il était ami d'*Arnaud*. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la bataille des rats et des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, Monsieur, avec quelle précipitation l'on juge, et comme un bon mot tient lieu de raison ; je ne veux que vous citer cette décision de *la Bruyère*, qui a été la source de tant d'énormes dissertations : *Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, et Corneille tels qu'ils devraient être.* Cela est éblouissant, mais cela est très-faux.

*Céſar* n'a jamais dû être aſſez fat pour dire à *Cléopâtre* qu'il n'a vaincu à Pharſale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans. L'autre *Cléopâtre* n'a point dû empoiſonner l'un de ſes enfans, et aſſaſſiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin. *Théodore* n'a point dû s'obſtiner à ſe proſtituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le ſecours d'un honnête-homme. *Polyeucte* n'a point dû briſer tout dans un temple, et haſarder de caſſer toutes les têtes par dévotion. *Léontine* n'a point dû ſe vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. *Pompée* devait-il répudier ſa femme qu'il aimait, pour épouſer la nièce d'un tyran? *Perthарite* devait-il céder la ſienne? *Théſée* dans Oedipe devait-il parler d'amour au milieu de la peſte, et dire:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte?

Si le judicieux et énergique *la Bruyère* s'eſt ſi évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardieſſe, et qui, plus ignorans et plus imprudens qu'un *Fréron*, oſent décider au premier coup d'œil ſur des choſes qu'un *Quintilien* aurait long-temps examinées avant de donner ſon opinion avec modeſtie?

Vous me faites, Monſieur, une queſtion plus importante. Vous me demandez pourquoi *Louis XIV* ne fit pas tomber ſes bienfaits ſur *la Fontaine*, comme ſur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand ſiècle? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas aſſez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de

*la Fontaine* comme les tableaux de *Teniers*, dont il ne voulait voir aucun dans ſes appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'eſprit autant de délicateſſe que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de *Benſerade* que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, *la Fontaine* était d'un caractère à ne ſe pas préſenter à la cour de ce monarque. Ses diſtractions continuelles, ſon extrême ſimplicité, réjouiſſaient ſes amis, et n'auraient pu plaire à un homme tel que *Louis XIV*.

*La Bruyère* s'eſt ſervi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliſte, mais il y a du vrai dans ce portrait *Un homme paraît groſſier, lourd ſtupide; il ne ſait ni parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il ſe met à écrire, c'eſt le modèle des bons contes etc.*

*La Bruyère*, qui peignit tous ſes contemporains, en dit autant de *Corneille*, non que *Corneille* fût un bon conteur. C'était autre choſe, il était ſouvent très-ſublime dans ſes bonnes pièces. *Boileau* ne feſait peut-être pas aſſez de cas de *la Fontaine* et de *Corneille*; il n'était ſenſible qu'à un ſtyle toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez ſûr, Monſieur, qu'il eſt très-faux que *la Fontaine* déplut au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du ſurintendant *Fouquet*. *Péliſſon*, défenſeur très-hardi de ce miniſtre, et même ayant été ſa victime, devint un des favoris de *Louis XIV*, et fit une grande fortune. Son éloquence touchante, ſon érudition

utile, la connaiſſance des affaires, et la ſoupleſſe de ſon eſprit, en firent un homme d'Etat. *La Fontaine* n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à ſon talent, et incapable même de le faire valoir, il n'eſt pas étonnant qu'il ne fût pas aſſez remarqué par *Louis XIV.*

*Lulli* lui nuiſit beaucoup. Vous ſavez que tout eſt cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre *Quinault*, l'un des grands ornemens de ce mémorable ſiècle, ayant forcé *Lulli* à recourir à d'autres pour ſes opéra, il choiſit *la Fontaine*. Avouons que le fabuliſte feſant parler ſes héros du ſtyle de *Janot Lapin* et de dame *Belette*, ne pouvait réuſſir après Atis et Théſée. *Lulli* était plein d'eſprit et de goût; plus il en avait, plus il lui était impoſſible de mettre en muſique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui diſent qu'il eſt égal de chanter la gazette ou *Armide*, et qu'il n'y a rien au monde de ſi néceſſaire que des doubles croches. Le pauvre *la Fontaine* croyant ſérieuſement qu'on lui feſait une énorme injuſtice, fit la ſatire du Florentin contre *Lulli*. Elle n'eſt pas dans le goût de celles de *Boileau ou d'Horace.*

Le b.... avait juré de m'amuſer ſix mois.
Il ſe trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien ſans eux et ſans moi.
Voilà l'hiſtoire en gros. Le détail a des ſuites
Qui valent bien d'être déduites,
Et j'en aurais pour tout un an.

Non, ſans doute, ce ſot détail et ces ſuites ne

valaient pas d'être déduites, et ſur-tout en ſi mauvais vers. Le pis eſt qu'il s'excuſe ſur cette ridicule ſatire à madame de *Thiange*, ſœur de madame de *Monteſpan*, en vers non moins ridicules. Il croit que *Lulli* lui a ôté ſa fortune et ſa gloire, en ne feſant point de muſique pour ſes paroles. Voici comme il s'explique :

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuſe par-là.
Auteur qui pour tout fruit moiſſonne
Un peu de gloire. On le lui ravira;
Et vous croyez qu'il s'en taira!

Il n'eſt donc plus auteur. La conſéquence eſt bonne.

Je ſais bien que le cocher de *Vertamont* aurait fait de tels vers tout auſſi-bien que *la Fontaine*. Je ſais que ces miſères proſaïques en rimes ne ſont que des ſottiſes aiſées; mais enfin le même homme eſt le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'*Eſope* et de *Pilpay*, et celui qui dans ce genre a le mieux enchâſſé l'eſprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. *Lulli* même lui pardonna, et très-plaiſamment, en diſant qu'il aimerait mieux mettre en muſique la ſatire de *la Fontaine* que ſes opéra.

Il me ſemble que la voix publique donne la préférence à ſes fables ſur ſes contes. Ceux-ci paraiſſent pour la plupart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le Joconde pris de l'*Arioſte*,

Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De ſi puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue Saint-Denis, ce ton bourgeois auquel l'*Arioſte* ne s'aſſervit jamais. Le Greco et la Fiametta de l'*Arioſte* ſont bien au-deſſus du puceau de *la Fontaine:*

Ils n'aiment point que notre fabuliſte diſe dans le Cocu battu et content, tiré de *Bocace:*

Tant ſe la mit le drôle en ſa cervelle,
Que dans ſa peau peu ni point ne durait.

*Bocace* n'a point de ces expreſſions baſſes et incorrectes.

Ils ne peuvent ſouffrir que dans la Servante juſtifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainſi:

Bocace n'eſt le ſeul qui me fournit,
Je vais par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin eſprit,
Plus que pas un *me donne* de pratique:
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magaſin.

Ils trouvent ces expreſſions, *aller dans une autre boutique*, *donner de pratique*, *manger de plus d'un pain*, plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens; et c'eſt-là le grand défaut de *la Fontaine.*

L'Anneau d'*Hans-Carvel* qu'il a copié dans *Rabelais*, eſt bien ſupérieur dans l'*Arioſte.* Il y a du moins une bonne raiſon dans l'*Arioſte* pourquoi le diable apparaît au bon homme.

*Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,*
*Che di pinger il diavol' ſolea*
*Con bel viſo, begli occhi, e belle chiome, etc.*

La prodigieuſe ſupériorité de l'*Arioſte* ſur ſon

imitateur paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de ſon *Orlando*, dans ſon imagination inépuiſable, dans ſon ſublime, et dans ſa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la Gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux eſprits délicats. Vous ne trouverez chez *la Fontaine* aucun conte qui parle au cœur, excepté le Faucon; aucun dont on puiſſe tirer une morale utile; aucun où il y ait de ſa part la moindre invention. Ce ne ſont preſque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce ſont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjolent* des filles. Enfin, on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeuneſſe encore plus par la gaieté des ſujets que par les grâces et la correction du ſtyle. J'ai vu beaucoup de gens d'eſprit et de goût qui ne pouvaient ſouffrir que *la Fontaine* eût gâté la Coupe enchantée de l'*Arioſte* par des vers tels que ceux-ci:

L'argent fut donc fléchir ce cœur inexorable,
Le rocher diſparut, un mouton ſuccéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
Donna pour arrhes un baiſer.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode et qui donne des arrhes. Les contes et les deux derniers livres des fables ſont trop pleins de ces figures ſi incohérentes et ſi fauſſes, qui

ſemblent

ſemblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu auſſi bien des lecteurs révoltés du ſtyle qu'on appelle marotique. Ils diſaient qu'il fallait parler la langue de *Louis XIV*, et non celle de *Louis XII* et de *François I*; que ſi on nous donnait la comédie de l'avocat Patelin telle qu'on la joua ſur les tréteaux de la cour de *Charles VII*, perſonne ne pourrait la ſouffrir. Heureuſement *la Fontaine* eſt peu tombé dans ce défaut que d'autres après lui ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui eſt à mon avis très-digne de remarque, c'eſt que toutes ces anciennes hiſtoriettes que *la Fontaine* a miſes en vers négligés, il n'y en a pas une ſeule qui inſpire des déſirs impudiques. Les peintures y ſont plus gaies que dangereuſes. Elles ne font jamais cette impreſſion voluptueuſe et funeſte que produiſent tant de livres italiens, et ſur-tout notre *Aloïſia Toletana*. Cela eſt ſi vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes ſur le théâtre avec l'approbation des magiſtrats, ſans aucun danger, ſans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet uſage, ſans aucun inconvénient. On vit bien que le ſévère *Boileau* avait raiſon quand il diſait:

> L'amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
> N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'eſt pourquoi, Monſieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune *Pouget* oratorien oſa parler au vieux *la Fontaine*, et

de la vanité d'écolier avec laquelle il publia ſon prétendu triomphe ſur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre ſur la ſellette un académicien de ſoixante et douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire ſi aiſée? C'était l'orgueil qui ſe vantait d'avoir foulé à ſes pieds l'innocence et la ſimplicité. Et de quoi s'eſt aviſé l'abbé d'*Olivet*, tout philoſophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de *Poujet*? Cette lettre eſt préciſément la révélation ſolennelle de la confeſſion du bon *la Fontaine*. Car n'eſt-ce pas trahir le ſecret inviolable de la confeſſion que d'en apprendre au public toutes les circonſtances, tous les entours, et les demandes, et les réponſes?

Ce qui me révolte le plus dans l'inſolence de *Poujet*, c'eſt l'affectation de répéter vingt fois à *la Fontaine:* Votre livre infâme, Monſieur; le ſcandale de votre infâme livre, Monſieur; les péchés, Monſieur, dont votre infâme livre a été la cauſe; la réparation publique que vous devez, Monſieur, pour votre livre infâme.

Aurait-il oſé parler ainſi à la reine de Navarre ſœur de *François I*, de qui pluſieurs de ces contes plaiſans et non infâmes ſont tirés? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même oſé donner le nom d'infâme à *Bocace* le créateur de la langue italienne, et à l'*Arioſte* qui n'a d'autre titre dans ſa patrie que celui de divin?

L'aventure de *Poujet* avec le bon-homme *la Fontaine*, eſt au fond celle de l'âne dans la fable admirable des animaux malades de la peſte.

L'âne vint à ſon tour, et dit: J'ai ſouvenance,
Qu'en un pré de moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, et, je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro ſur le baudet.
Poujet, quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, etc.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'eſt que *la Fontaine* qui avait la bonhommie de l'âne, fut aſſez ſot, avec tout ſon génie, pour croire le ſuffiſant *Poujet*, qui ſe feſait tant d'honneur de l'intimider, et qui parlait au traducteur de l'*Arioſte* et de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un ſcélérat.

J'aurais conſeillé à *la Fontaine* de faire un conte ſur *Poujet*, plus plaiſant que ſon Florentin ſur *Lulli*.

Après l'impertinence de *Poujet*, je ne ſais rien de plus outrecuidant (pour me ſervir des termes du bon *la Fontaine*) que l'inſolente préface de l'édition des contes en 1743, ſous le nom de Londres. L'éditeur qui ſe donne auſſi pour janſéniſte, (je ne ſais pas pourquoi) s'aviſe de dire que *la Fontaine* eut tort de faire autre choſe que des fables et des contes en vers; et il cite ſur cela madame de *Sévigné*.

Oui, éditeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puiſque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, éditeur, qu'un poëte qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire ſur l'hiſtoire et ſur la phyſique? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet

arrêt? Si tu ne ſais ni l'hiſtoire, ni la phyſique, n'en parle pas; à la bonne heure; nous avons aſſez de mauvais livres ſur ces deux objets. Mais permets aux hommes inſtruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien eſt très-propre à être un très-bon hiſtorien, parce qu'il faut dans toute hiſtoire une expoſition, un nœud, un dénouement, et de l'intérêt. Apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'hiſtoire Editeur des contes de *la Fontaine*, apprends que la phyſique n'eſt pas à négliger. Apprends que *Molière* traduiſit *Lucrèce*. Apprends qu'il ſerait indigne d'un homme qui penſe, de ne faire que des contes.

Pardon, Monſieur, de cette petite ſortie contre ce maudit éditeur; et pardon ſur-tout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

## LETTRE

### DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHEZERY,

### *A M. l'avocat-général Séguier.*

### 1776.

J'AI lu, Monſieur, avec admiration votre éloquent plaidoyer contre cette abominable et déteſtable brochure *des Inconvéniens des droits féodaux*; je tremblais pour le plus ſacré de nos droits ſeigneriaux, le plus convenable à des religieux, celui d'avoir des eſclaves. Hélas! nous avons failli

à le perdre. Notre couvent et les terres qui en dépendent étaient ci-devant enclavés dans les Etats du roi de Sardaigne; ce n'eſt que par le dernier traité de délimitation de 1760, qu'ils ont été unis au royaume de France. Cette union eſt arrivée bien à propos. Si elle eût été différée de quelques années, cinq ou ſix mille ſerfs que nous poſſédons dans nos terres, ſeraient libres aujourd'hui, en vertu de l'édit du feu roi de Sardaigne de 1762, et nous aurions été dépouillés de nos autres droits féodaux, en vertu d'un autre édit du même prince, du mois de décembre 1771. Il eſt vrai que nous aurions été indemniſés de la perte de ces droits; mais cette indemnité n'aurait conſiſté qu'à nous faire payer en argent un capital, dont l'intérêt nous aurait produit, ſans procès, le même revenu que nous tirons de nos vaſſaux avec le ſecours des procureurs et des huiſſiers; et nous n'aurions point été dédommagés du plaiſir de commander en maîtres à ſix mille eſclaves; nous ne jouiſſons pas de la conſolation de ruiner toutes les années une vingtaine de familles pour apprendre aux autres à nous obéir et à nous reſpecter.

J'avais lu dans votre hiſtorien *Mézerai*, ces paroles qui vous feront frémir: " La liberté de „ cette noble monarchie eſt ſi grande, que même „ ſon air la communique à ceux qui le reſpirent; „ et la majeſté de nos rois eſt ſi auguſte, qu'ils „ refuſent de commander à des hommes s'ils ne „ ſont libres. "

J'avais lu ces autres paroles, non moins condam-

nables, prononcées dans l'assemblée des états de Tours par le chancelier de *Rochefort* : " Vous ne » doutez pas qu'il ne soit plus glorieux à nos » monarques d'être rois des Francs que des » serfs. (*a*) "

J'avais lu avec douleur dans votre nouvelle Histoire de France, " que *S^t Louis* s'occupa plus » qu'aucun de ses prédécesseurs du soin d'étendre » la liberté renaissante. Ce sage monarque, ami » de DIEU et des hommes, ne connut, pendant » tout le cours de son règne, d'autre satisfaction » que celle de faire servir son pouvoir à jeter » les fondemens de la félicité publique. La » misère, compagne inséparable de l'esclavage, » disparut ainsi que l'oppression. (*b*) "

L'acte d'autorité par lequel la reine *Blanche* affranchit pendant sa régence les habitans de Châtenay, malgré les chonoines de Notre-Dame de Paris, (*c*) ne me fesait pas moins de peine.

J'étais effrayé d'un arrêt rendu au quinzième siècle par le parlement de Languedoc, portant que tout serf qui entrerait dans le royaume, en criant *France*, serait dès ce moment affranchi. (*d*)

J'avais craint jusqu'à ce jour que ces maximes et ces exemples n'autorisassent nos esclaves à réclamer comme nouveaux français une liberté dont ils jouiraient, s'ils étaient restés quelques années de plus savoyards.

Mais vous me rassurez, Monsieur; vous avez très-bien prouvé que *les droits féodaux sont une*

(*a*) Histoire de France par *Garnier*, tome XIX, pag. 290
(*b*) Histoire de France, tome XIV, pag. 191.
(*c*) *Ibid.* Tome V, page 104.
(*d*) *Ibid.* Tome XV, pag. 348.

*portion intégrante de la propriété des seigneurs ; que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans l'heureuse impuissance d'y donner atteinte.* Cette admirable sentence nous rassure pleinement contre les fausses et pernicieuses maximes du chancelier de *Rochefort* et de vos historiens, contre les arrêts surannés du parlement de Toulouse.

Nous lisions, Monsieur, avec des larmes d'attendrissement, ces paroles si consolantes de votre plaidoyer : " Les coutumes rédigées sous les yeux » des magistrats et en vertu de l'autorité du » roi, ne sont que l'effet de la convention et » du concert des trois ordres rassemblés qui y » ont donné leur consentement, et s'y sont » librement et volontairement soumis ; " lorsqu'un curé qui avait été autrefois avocat, qui jusque-là avait entendu tranquillement notre lecture, nous interrompit brusquement, et nous dit que la plupart des coutumes n'étaient que des monumens d'imbécillité et de barbarie ; qu'elles avaient toutes été rédigées, ou dans les états des provinces, ou dans les assemblées des commissaires, à la pluralité des voix, et que par conséquent les ignorans avaient toujours prévalu sur le petit nombre des sages. Il nous dit que tous les jurisconsultes qui ont de la célébrité, attestent que c'est ainsi que les coutumes ont été rédigées. Il nous cita le fameux *Charles Dumoulin* qui dit *que les coutumes ont été rédigées contre l'intention des rois, en ce que la plupart sont obscures, contradictoires, iniques.* (e)

(e) Tome II, pag. 399, édition de 1681.

Il nous cita d'*Argentré*, l'un des commiſſaires qui avaient aſſiſté à la rédaction de la coutume de Bretagne, lequel dans la préface de ſon Commentaire ſur cette coutume, avoue que l'avis des ignorans prévalut preſque toujours ſur celui des juriſconſultes humains et inſtruits. Il nous cita auſſi le tit. XIV du liv. IV du Traité des fiefs de *Cujas*, où l'on trouve ces paroles: *Multa ſunt in moribus Galliæ diſſentanea, multa ſine ratione.* Il ajouta que les habitans des campagnes, ſur leſquels tombe tout le poids des droits féodaux, n'avaient jamais été appelés à la rédaction des coutumes; et qu'il n'eſt pas vrai, par conſéquent, qu'ils s'y ſoient volontairement ſoumis.

Après nous avoir étalé toutes ces autorités et beaucoup d'autres encore, ce curé nous dit qu'il ſuffiſait d'ouvrir les coutumes pour ſe convaincre de la vérité qu'il ſoutenait. Je lui répondis que ces auteurs avaient été ſoupçonnés d'héréſie, et que l'avis d'un avocat-général était d'une autorité bien ſupérieure aux témoignages des *Cujas*, des *Dumoulin*, des d'*Argentré*, etc. etc. etc. etc.

Vous ne ſauriez croire, Monſieur, combien de perſonnes dans les provinces penſent comme ce curé. Une eſpèce de frénéſie, pour me ſervir de vos propres termes, "ſemble agiter ces eſprits „ turbulens que l'amour de la liberté porte aux „ plus grands excès, et qui leur fait enviſager le „ bonheur dans la ſubverſion de toutes les règles „ et de tous les principes."

Les inſenſés qui penſent rendre heureux les habitans des campagnes, en propoſant à l'adminiſtration

niſtration de les affranchir de l'eſclavage de la glèbe, de leur permettre de racheter des droits qui ſont une ſource de procès continuels, leſquels cauſent ſouvent la ruine des ſeigneurs et des vaſſaux !

Il était temps de ſévir contre ces auteurs audacieux : " ſemblables à des volcans qui, après » s'être annoncés par des bruits ſouterrains et » des tremblemens ſucceſſifs, finiſſent par une » éruption ſubite, et couvrent tout ce qui les » environne d'un torrent enflammé de ruines, » de cendres et de laves, qui s'élancent du » foyer renfermé dans les entrailles de la terre."

Que ce morceau eſt ſublime ! je n'ai jamais rien lu d'approchant dans les plaidoyers du chancelier d'*Agueſſeau*.

Nous vous devons, Monſieur, une reconnaiſſance éternelle, pour avoir déféré à la vengeance des lois un écrit auſſi pernicieux que celui contre lequel vous vous êtes élevé. Il était bien juſte, aſſurément, de faire brûler par le bourreau, au pied du grand eſcalier, cette brochure capable d'échauffer le peuple, et de le porter à la révolte; cet écrit qui renverſe les principes fondamentaux de la monarchie, puiſqu'il détourne les vaſſaux de plaider avec leurs ſeigneurs; qu'il conſeille aux uns et aux autres de ſe concilier et de convenir, de gré à gré, du prix de l'affranchiſſement des droits féodaux, qui ſont une ſource intariſſable de procès. Tout le monde ſait que ces procès ſont les plus difficiles, les plus compliqués, les plus obſcurs de

tous ; mais ce ſont ceux auſſi qui procurent aux juges les plus fortes épices. La bonne moitié des procès roule ſur des droits féodaux. Supprimez ces droits, vous ſupprimez net la moitié des procès ; vous paraîtriez ſoulager les juges, mais vous les dépouilleriez d'une partie de leur conſidération, et de leurs meilleurs revenus. Vous ruineriez les procureurs, les greffiers, les commiſſaires à terrier, tous gens fort néceſſaires à l'Etat. Ils ſervent les tribunaux, les tribunaux doivent donc les protéger.

Propoſer la ſuppreſſion des droits féodaux, c'eſt encore attaquer particulièrement les propriétés de meſſieurs du parlement, dont la plupart poſſèdent des fiefs. Ces meſſieurs ſont donc perſonnellement intéreſſés à protéger, à défendre, à faire reſpecter les droits féodaux : c'eſt ici la cauſe de l'Egliſe, de la nobleſſe, et de la robe. Ces trois ordres, trop ſouvent oppoſés l'un à l'autre, doivent ſe réunir contre l'ennemi commun. L'Egliſe excommuniera les auteurs qui prendront la défenſe du peuple ; le parlement, père du peuple, fera brûler et auteurs et écrits, et par ce moyen ces écrits ſeront victorieuſement réfutés.

Si quelqu'inſolent oſait publier que tous meſſieurs du parlement qui poſſèdent des fiefs, doivent s'abſtenir de juger les écrits et les procès concernant les droits féodaux, parce que c'eſt leur propre cauſe, et qu'on ne peut être à la fois partie et juge ; on lui répondrait que meſſieurs du parlement ſont en poſſeſſion de juger les cauſes féodales, que c'eſt-là un des privi-

ges de leurs offices, une loi fondamentale à laquelle le roi même eſt *dans l'heureuſe impuiſſance de donner atteinte.* Si l'inſolent ne ſe rendait pas à l'évidence de ces raiſons, on pourrait faire brûler ſon mémoire, et en tant que de beſoin décréter ſa perſonne de priſe de corps.

On nous dit que dans la patrie de *Cicéron*, où le pouvoir de juger n'était attaché, ni à un certain état, ni à une certaine profeſſion, il était permis à tout plaideur de récuſer le juge qu'il croyait ſuſpect, ſans être même obligé de prouver la ſuſpicion. *Sors et urna dant judices, licet exclamare: hunc nolo.* Cette liberté de récuſer ſes juges ſubſiſta encore ſous les empereurs, comme je l'ai remarqué dans une loi du Code, rapportée dans un ancien *factum* qui m'eſt tombé par haſard ſous la main. (*f*)

Mais les lois des Welches ſont bien plus raiſonnables que celles des Romains. Le juge révocable d'une juſtice de village, peut, en France, juger en première inſtance les cauſes féodales de ſon ſeigneur. (*g*) Un conſeiller au parlement, poſſeſſeur de fief, peut donc auſſi juger en dernier reſſort la cauſe féodale d'un autre ſeigneur.

Il eſt vrai qu'une ordonnance de *Louis XIV* ſtatue (*b*) que le juge eſt récuſable, s'il a, en ſon nom, un procès ſur une queſtion ſemblable à celle dont il s'agit entre les parties qui plaident

(*f*) *Licet enim imperiali numine judex delegatus eſt, tamen quia ſine ſuſpicione omnes lites procedere nobis cordi eſt Liceat ei qui ſuſpectum judicem putat, eum recuſare.* Loi XVI au cod. tit. *De judiciis.*

(*g*) Ordonnance de 1667, tit. XXIV, art. XI.

(*h*) *Ibid.* Art. V.

devant lui; parce que si le juge, posſesſeur de fief, n'a pas actuellement un procès au ſujet des droits de ſon fief avec ſes vaſſaux, il peut l'avoir dans la ſuite. Il eſt vrai qu'étant intéreſſé à donner gain de cauſe aux autres ſeigneurs qui plaident dans ſon tribunal, il établit une juriſprudence qui, en confirmant leurs droits, confirme les ſiens propres, et détourne ſes vaſſaux de les conteſter.

Mais ce raiſonnement n'eſt que captieux. L'uſage eſt le plus ſûr interprète des lois; et l'uſage de meſſieurs du parlement les autoriſe à être juges et parties dans les cauſes féodales, comme vous le prouverez, Monſieur, avec votre éloquence ordinaire, dans votre premier réquiſitoire.

Je ſuis, avec la plus profonde vénération, etc.

## AUTRE LETTRE

*D'un Bénédictin de Franche-Comté, au même Magiſtrat.*

MONSIEUR,

C'EST un uſage ancien et ſacré dans notre province, que l'étranger libre ou le français d'une autre province, qui vient habiter dans nos terres pendant une année et un jour, devienne notre eſclave au bout de cette année, et que toute ſa poſtérité demeure *entachée* du même opprobre.

Qu'une fille ſerve n'hérite point de ſon père, ſi elle n'a pas rempli le devoir conjugal, la première nuit de ſes noces, dans la hutte paternelle.

Que l'artiſan ne puiſſe tranſmettre à ſes enfans

la cabane qu'il a bâtie, et où ils ſont nés, le champ qu'il a acquis et payé du produit de ſon travail, le lit même où ces enfans recueilleront ſes derniers ſoupirs, s'ils n'ont pas toujours vécu avec lui ſous le même toît, au même feu, et à la même table.

Que ces biens nous ſoient dévolus ſans que nous ſoyons obligés de payer les dettes dont ils ſont affectés, le prix même que l'acquéreur auquel nous ſuccédons pourrait en devoir au vendeur, etc. etc. etc.

Ce ſont-là, Monſieur, des propriétés bien ſacrées, puiſqu'elles nous appartiennent; ce ſont les priviléges des ſeigneurs féodaux de notre province, qui pour cela a été nommée *franche*, comme les Grecs avaient donné aux furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire bon cœur.

Mais quel a été mon étonnement de voir que dans un édit du roi, du mois de février de la préſente année 1776, portant ſuppreſſion des jurandes, l'on ait érigé en loi cette fauſſe maxime de la philoſophie moderne: *Le droit de travailler eſt le droit de tout homme; cette propriété eſt la première, la plus ſacrée, et la plus impreſcriptible, de toutes.*

De mauvais raiſonneurs concluent de-là, que le fruit du travail d'un laboureur, ou d'un artiſan, doit appartenir, après ſa mort, à ſes parens, et non à des moines.

Vous avez mérité, Monſieur, le titre de père de la patrie, en plaidant contre les édits qui ſupprimaient les corvées, et rendaient la liberté à l'induſtrie. Vous mériterez encore le

titre de père des moines, en dénonçant à votre compagnie les détracteurs de la servitude.

C'est à vous seul qu'il est donné de démontrer que les payſans français ne ſont pas faits pour avoir des propriétés.

*Que chaque peuple a ſes mœurs, ſes lois, ſes uſages; que ces inſtitutions politiques forment l'ordre public.*

Les étrangers qui abordaient autrefois dans la Tauride, étaient égorgés par des prêtres aux pieds de la ſtatue de *Diane*. En France, dans les terres de main-morte, les hommes libres qui y paſſent une année, doivent être eſclaves d'autres prêtres.

Que les laboureurs ſuédois, anglais, ſuiſſes, et ſavoyards, ſoient libres, à la bonne heure; mais les habitans des campagnes en France ſont faits pour être ſerfs.

Dans le douzième ſiècle cette ſervitude était répandue dans tout le royaume, elle couvrait les villes comme les campagnes. Depuis long-temps elle ne ſubſiſte plus que dans quelques provinces; qu'eſt-il réſulté de-là? Les moines ſont riches dans les provinces où on leur a permis de conſerver des ſerfs. Dans les autres endroits où la ſervitude a été abolie, des cités ſe ſont élevées; le commerce et les arts ſe ſont étendus; l'Etat eſt devenu plus floriſſant; nos rois plus riches, et plus puiſſans. Mais les ſeigneurs châtelains et les gens d'égliſe ſont devenus plus pauvres; et le peuple devait-il être compté pour quelque choſe?

J'ai l'honneur d'être, etc.

# A M. * * *

*Auteur du livre intitulé : Des vrais principes du gouvernement français.*

Ferney, 10 juin 1777.

En passant tout d'un coup par-dessus les compliments et les remercîmens que je vous dois, Monsieur, je commence par vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres sensibles. *Despote*, *herus*, signifie *maître*, et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore; l'araignée est monarque des mouches, puisqu'elle les emprisonne et les mange; l'hirondelle domine sur les araignées; les pie-grièches mangent les hirondelles : cela ne finit point. Vous ne disconviendrez pas que les fermiers-généraux ne nous mangent; vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineusement raison contre l'abbé *Mably*, et je vous en rends, Monsieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous; mais c'est pourvu que *Marc-Aurèle* soit le monarque : car, d'ailleurs, qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion, ou par cent rats? Vous paraissez, Monsieur, être de l'avis de l'*Esprit des lois*, en accordant

que le principe des monarchies eſt *l'honneur*, et le principe des républiques *la vertu*; ſi vous n'étiez pas de cette opinion, je ſerais de celle de M. le duc d'*Orléans* régent, qui diſait d'un de nos grands ſeigneurs : *c'eſt l'homme le plus parfait de la cour, il n'a ni honneur ni honneur*; et je dirais au préſident de *Moteſquieu*, que s'il veut prouver ſa thèſe en diſant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe, et de toutes les dignités. On veut même être doge à Veniſe, quoique ce ſoit *vanitas vanitatum*. Au reſte, Monſieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Eſprit des lois*, et vous ne citez jamais à faux, comme lui; ce qui eſt un point bien important: car ſi vous voulez vérifier les citations de *Monteſquieu*, vous n'en trouverez pas quatre de juſtes; je m'en ſuis donné autrefois le plaiſir. Je ſuis édifié, Monſieur, de la circonſpection avec laquelle vous vous arrêtez dans le texte au règne de *Henri IV*; tout ce que vous dites m'inſtruit, et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie ſur-tout de la manière dont vous penſez, et dont vous vous exprimez ſur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal; il eſt perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne; il eſt abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite et à gauche: mais par une de nos contradictions françaiſes, il ſubſiſte dans toute ſon horreur derrière mon

potager, dans les vallées du mont Jura; et douze mille eſclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'inſolence de ne vouloir être que ſujets du roi, et non ſerfs et bêtes de ſomme appartenans à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Beſançon, attendu que pluſieurs conſeillers de grand'chambre ont des terres où la main-morte eſt en vigueur, malgré les édits de nos rois; tant la juriſprudence eſt uniforme chez nous. Enfin votre livre m'inſtruit et me conſole, j'en chéris la méthode et le ſtyle. Vous n'écrivez point pour montrer de l'eſprit comme fait l'auteur de l'*Eſprit des lois* et des *Lettres perſanes*; mais vous vous ſervez de votre eſprit pour chercher la vérité. Jugez donc, Monſieur, ſi je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage; jugez ſi je le lis avec délices, et ſi je n'emploie qu'une formule vaine en vous aſſurant que j'ai l'honneur d'être avec la plus reſpectueuſe eſtime et la plus ſenſible reconnaiſſance, etc.

# AUX AUTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE. (*)

A Cirey, ce 20 septembre 1736.

MESSIEURS,

UN homme de bien, nommé *Rouſſeau*, a fait imprimer dans votre journal une longue lettre ſur mon compte, où par bonheur pour moi il n'y a que des calomnies; et par malheur pour lui il n'y a point du tout d'eſprit. Ce qui fait que cet ouvrage eſt ſi mauvais, c'eſt, Meſſieurs, qu'il eſt entièrement de lui; *Marot*, ni *Rabelais*, ni d'*Ouville*, ne lui ont rien fourni; c'eſt la ſeconde fois de ſa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réuſſit pas quand il invente. Son procès avec M. *Saurin* aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui, que quoiqu'il travaille beaucoup ſes ouvrages, cependant ce n'eſt pas encore un auteur aſſez *châtié*.

Il a été retranché de la ſociété depuis long-temps, et il travaille tous les jours à ſe retrancher du nombre des poëtes par ſes nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi, on ſait bien que ſon témoignage n'eſt plus recevable nulle part; à l'égard de ſes vers, je ſouhaite aux honnêtes gens qu'il attaque, qu'il continue à écrire de ce ſtyle. Il vous a fait, Meſſieurs, un fort inſipide roman de la manière

(*) Extrait du tome XXIV, pag. 152 et ſuiv.

dont il dit m'avoir connu. Pour moi, je vais vous en faire une petite hiſtoire très-vraie.

Il commence par dire que des dames de ſa connaiſſance le menèrent un jour au collége des jéſuites où j'étais penſionnaire, et qu'il fut curieux de m'y voir, parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette viſite, parce que ſon père avait chauffé le mien pendant vingt ans, et que mon père avait pris ſoin de le placer chez un procureur, où il eût été à ſouhaiter pour lui qu'il eût demeuré, mais dont il fut chaſſé pour avoir déſavoué ſa naiſſance. Il pouvait ajouter encore que mon père, tous mes parens, et ceux ſous qui j'étudiais, me défendirent alors de le voir; et que telle était ſa réputation, que quand un écolier feſait une faute d'un certain genre, on lui diſait, vous ſerez un vrai *Rouſſeau*.

Je ne ſais pas pourquoi il dit que ma phyſionomie lui déplut; c'eſt apparemment parce que j'ai des cheveux bruns, et que je n'ai pas la bouche de travers.

Il parle enſuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans, pour le prix de l'académie françaiſe. Il eſt vrai que ce fut M. l'abbé du *Jarry* qui remporta le prix; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne, mais le public ne ſouſcrivit pas au jugement de l'académie. Je me ſouviens qu'entr'autres fautes aſſez ſingulières dont le petit poëme couronné était plein, il y avait ce vers,

Et des pôles brûlans, juſqu'aux pôles glacés.

Feu M. de *la Motte*, très-aimable homme et de

beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé du *Jarry*; et quand on lui reprochait ce jugement (*) et sur-tout le vers du *pôle glacé* et du *pôle brûlant*, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'académie de sciences et non de l'académie française, que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlans, et qu'enfin l'abbé du *Jarry* était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de *Rousseau* m'a conduit, et je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai vers l'an 1720 une dame de la cour de France, qui allait en Hollande. *Rousseau* peut dire tant qu'il lui plaira que j'allai à la suite de cette dame: un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; *Rousseau* prétend que j'y entendis la messe très-indevotement, et qu'il apprit avec horreur cette indécence, de la bouche de M. le comte de *Lanoy*; car il a cité toujours de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévot à la messe. M. le

(*) La Motte préſidant aux prix
Qu'on diſtribue aux beaux eſprits,
Ceignit de couronnes civiques
Les vainqueurs des jeux olympiques.
Il fit un vrai pas d'écolier,
Et prit, aveugle Agonothète,
Un chêne pour un olivier,
Et du Jarry pour un poëte.

*Cette note eſt ajoutée.*

comte de *Lanoy* dit cependant que *Rouſſeau eſt un menteur, qui ſe ſert de ſon nom très-mal à propos pour dire une impertinence.* Je ne parlerai pas ainſi. Il ſe peut, encore une fois, que j'aie eu des diſtractions à la meſſe; j'en ſuis très-fâché, Meſſieurs. Mais de bonne-foi eſt-ce à *Rouſſeau* à me le reprocher? Trouvez-vous qu'il ſoit bien convenable à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuſes, à l'auteur des couplets infames contre ſes bienfaiteurs et ſes amis, à l'auteur de la Moïſade, etc. de m'accuſer d'avoir cauſé dans une égliſe il y a ſeize ans? Le pauvre homme! ſuivons, je vous en prie, la petite hiſtoire.

Premièrement, il dit qu'il me préſenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité eſt un peu forte. Il eſt plus vraiſemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc je le vis à Bruxelles. Il aſſure que je débutai par lui faire lire le poëme de la Henriade; et il me reproche beaucoup, je ne ſais ſur quel fondement, d'avoir pris dans ce poëme le parti du meilleur des rois et du plus grand-homme de l'Europe, contre des prêtres qui le calomnièrent, et qui le perſécutaient. J'en demeure d'accord; *Rouſſeau* ſera pour ces derniers, et moi pour *Henri IV.*

Il a été fort ſurpris, dit-il, que j'aie ſubſtitué l'amiral de *Coligni* à *Roſni.* Notre critique, Meſſieurs, n'eſt pas ſavant dans l'hiſtoire: ces petites balourdiſes arrivent ſouvent à ceux qui

n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des mots. L'amiral de *Coligni* était le chef d'un parti puiſſant ſous *Charles IX.* Il fut tué lorſque *Roſni* n'avait que treize ans. *Roſni* fut depuis miniſtre et favori d'*Henri IV.* Comment donc ſe pourrait-il faire que j'aie retranché de la Henriade ce *Roſni* pour y ſubſtituer l'amiral de *Coligni*? Le fait eſt que j'ai mis *Dupleſſis-Mornay* à la place de *Roſni*. *Rouſſeau* ne ſait peut-être pas que ce *Dupleſſis-Mornay* était un homme de guerre, un ſavant, un philoſophe rigide, tel en un mot qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre; mais il faut paſſer à un ſimple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choſes plus eſſentielles.

Vous allez voir, Meſſieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute ſa vie; et vous ſerez ſurpris que *Rouſſeau* ne ſache pas même calomnier. L'origine de ſa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne*, (ce ſont ſes termes,) à M. le duc d'*Aremberg*. Je ne ſais pas ce qu'il entend par *une manière indigne*. Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, et qu'il feſait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très-digne. Mais je n'en parlai point du tout; et pour le confondre ſur cette ſottiſe comme ſur le reſte, voici la lettre que je reçois dans le moment de M. le duc d'*Aremberg*.

Anguien, ce 8 ſeptembre 1736.

" Je ſuis très-indigné, Monſieur, d'apprendre

„ que mon nom eſt cité dans la Bibliothèque
„ ſur un article qui vous regarde. On me fait
„ parler très-mal à propos et très-fauſſement,
„ etc. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble
„ et très-obéiſſant ſerviteur.

LE DUC D'AREMBERG.

Voyons s'il ſera plus heureux dans ſes autres accuſations. Je lui récitai, dit-il, une épître contre la religion chrétienne. Si c'eſt la Moïſade dont il veut parler, il ſait bien que ce n'eſt pas moi qui l'ai faite. Il aſſure qu'à la police de Paris j'ai été appelé en jugement pour cette épître prétendue. Il n'y a qu'à conſulter les regiſtres; ſon nom s'y trouve pluſieurs fois, mais le mien n'y a jamais été. *Rouſſeau* voudrait bien que j'euſſe fait quelqu'ouvrage contre la religion, mais je ne peux me réſoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour venir à boutde ſes ennemis, et je conviens qu'il a cherché cette dernière reſſource.

Rouſſeau ſujet au camouflet
Fut autrefois chaſſé, dit-on,
Du théâtre à coups de ſifflet,
De Paris à coups de bâton;
Chez les Germains chacun ſait comme
Il s'eſt garanti du fagot;
Il a fait enfin le dévot,
Ne pouvant faire l'honnête-homme.

Ce n'eſt pas aſſez de faire ſe dévot pour nuire; il y faut un peu plus d'adreſſe: je remercie DIEU que *Rouſſeau* ſoit auſſi mal adroit qu'hypocrite Sans ce contrepoids, il eût été trop dangereux

Les prétendus sujets de la prétendue rupture de ce galant-homme avec moi, sont donc: que j'ai eu des distractions à la messe; que je lui ai récité des vers dans le goût de la Moïsade: et que j'ai parlé de lui, en termes peu respectueux, à M. le duc d'*Aremberg*. Hé bien, Messieurs, je vais vous dire les véritables sujets de sa haine; et je consens, ce qui est bien fort, d'être aussi déshonoré que lui, si j'avance un seul mot dont on puisse me démentir.

Il récita à cette dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et à moi, je ne sais quelle allégorie contre le parlement de Paris, sous le nom de *Jugement de Pluton*; pièce bien ennuyeuse, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général et contre ses juges, et qui finit par ces vers, autant qu'il m'en souvient:

Et que leur peau sur ces bancs étendue,
Serve de siége à tous leurs successeurs.

Ces derniers vers sont copiés d'après l'épigramme de M. *Boindin* contre *Rousseau*, laquelle est connue de tout le monde; la différence qui se trouve entre l'épigramme et les vers de *Rousseau*, c'est que l'épigramme est bonne.

Il récita ensuite un ouvrage, dont le titre n'est pas la preuve d'un bon esprit ni d'un bon cœur. Ce titre est *la Palinodie*. Il faut savoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de *Noailles* alors comte d'*Ayen*. Dans cet ouvrage il disait:

Oh qu'il chansonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?

Venez,

Venez, voyez, tant a beau le viſage,

. . . . . .

C'eſt lui ſans faute.

Cette pièce écrite toute de ce goût, fut ſifflée comme vous le croyez bien ; cependant M. le duc de *Noailles* le protégea en le mépriſant, et daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps ? Il écrivit une lettre ſanglante contre ſon bienfaiteur. Cette lettre parvint juſqu'à M. de *Noailles* Je ne dis rien que ce ſeigneur ne puiſſe atteſter; et j'ajoute qu'il pouſſa la grandeur d'ame juſqu'à oublier l'ingratitude de ce poëte.

*Rouſſeau* hors de France, fit ſon ode de la Palinodie. Il avait raiſon, aſſurément, de déſavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la Palinodie eût été meilleure. Malheureuſement pour lui, toute la Palinodie conſiſtait à dire du mal de ſon bienfaiteur. M. le maréchal de *Villars*, ami de ce ſeigneur offenſé, averti d'ailleurs de l'inſolence de *Rouſſeau*, en écrivit à M. le prince *Eugène*, et lui manda en propres mots : *J'eſpère que vous ferez juſtice d'un *** qui n'a pas été aſſez puni en France*. Cette lettre, jointe aux ingratitudes dont *Rouſſeau* payait les bienfaits de M. le prince *Eugène*, lui attira une diſgrace totale auprès de ce prince. Voilà, Meſſieurs, l'origine de tout ce que *Rouſſeau* a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avait fait frapper ce coup ; que c'était moi qui avait averti meſſieurs les maréchaux de *Villars* et de *Noailles*. Cependant il eſt très-

vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il eſt aiſé de le ſavoir des perſonnes que le ſang et l'amitié attachaient à M. le maréchal de *Villars*. La lettre avait été écrite à M. le prince *Eugène*, avant même que *Rouſſeau* m'eût lu cette mauvaiſe ode de la Palinodie; et quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que ſon but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore, avec une franchiſe que j'ai eue toute ma vie, que ſes nouveaux ouvrages ne me plaiſaient pas, et qu'il paſſerait ſeulement pour avoir perdu ſon talent et conſervé ſon venin. Le public a juſtifié ma prédiction; et *Rouſſeau* me hait d'autant plus, que je lui ai dit une vérité qui ſe confirme tous les jours.

C'était aſſez qu'il m'eût flatté quelques jours, pour qu'il fît des vers contre moi; il en fit donc et même de très-plats. Il eſt vrai qu'enfin dans une épître contre la calomnie, compoſée il y a trois ans, je n'ai pu m'empêcher, après avoir montré toute l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en eſt ſi coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit,

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominie, etc.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public. Je n'ai fait que ſuivre l'exemple de M. de *la Motte*, le plus modeſte de tous les hommes, qui avait dit de *Rouſſeau*:

Connais-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe où préſide
La calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide audace,

En secret sur ceux qu'il embrasse
Cherche à distiller son venin ;
Lui dont les larcins satiriques
Craints des lecteurs les plus cyniques
Ont mis tant d'horreur sous nos yeux ?
Cet infame, ce fourbe insigne,
Pour moi n'est qu'un esclave indigne,
Fût-il sorti du sang des Dieux.

Qui croirait, Messieurs, que *Rousseau* osé se plaindre aujourd'hui, que ce soit lui qui soit le calomnié ? Permettez-moi de vous faire souvenir ici d'un trait de l'ancienne comédie italienne. *Arlequin* ayant volé une maison, et ne trouvant pas ensuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute sa force. *Rousseau* suppose premièrement que mon épître sur la calomnie est adressée à la respectable fille de M. le baron de *Breteuil*, un de ses premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'est pas à une des filles de M. le duc de *Noailles*, ou de M. *Rouillé*, ou de M. le maréchal de *Tallard* ? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, et qu'il n'ait forcé à le chasser ? Je veux que cette épître soit adressée à la fille de M. le baron de *Breteuil*, mariée à un homme de la plus grande naissance de l'Europe, et illustre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de son génie et de son savoir, qu'elle veut en vain cacher ; cela ne servira qu'à faire voir combien *Rousseau* est hardi dans le crime, et impudent dans le mensonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il n'a jamais fait des vers contre feu

M. de *Breteuil*. Voulez-vous savoir, Messieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat si impudemmens? de la propre personne à qui il a eu la folie de l'avouer, et de cette respectable dame, la fille même de M. de *Breteuil*, qui le sait comme moi, et sous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs si connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de *Breteuil*; il a beau avoir adressé à ce seigneur une très-mauvaise épitre en vers; qu'est-ce que cela prouve? que M. le baron de *Breteuil* était indulgent, et que son domestique pousse l'impudence au comble. Est-ce donc la seule fois qu'il a écrit pour et contre ses bienfaiteurs? N'a-t-il pas appellé M. de *Francine* un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne satire de la Francinade? Il avait fait cette satire, parce que tous ses opéra sifflés avaient été mis au rebut par M. de *Francine*; et il l'appela depuis homme divin, parce que dans une quête que madame de *Bouzolès* eut la bonté de faire pour *Rousseau* lorsqu'il était en Suisse, M. de *Francine* eut la générosité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*, un cinquième de compte-fait; car j'avais donné quatre louis pour mon aumône à *Rousseau*.

En vérité il a grand tort de me vouloir du mal; car outre la liaison qui était entre mon père et le sien, j'ai actuellement un valet de chambre qui est son proche parent et qui est très-honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous

les jours pardon des mauvais vers que fait son parent.

Est-ce ma faute, après tout, si *Rousseau* a eu autre-fois des coups de bâton du sieur *Pécourt*, dans la rue Cassette, pour avoir fait et avoué ces couplets qui sont mentionnés dans son procès criminel?

Que le bourreau par son valet
Fasse un jour ferrer le fillet,
De Bertin et de sa séquelle;
Que Pécourt qui fait le ballet
Ait le fouet aux pieds de l'échelle, etc.

Est-ce ma faute, s'il se plaignit d'avoir reçu cent coups de canne de M. de *la Faye*; s'il s'accommoda avec lui, par l'entremise de M. de *la Contade*, pour cinquante louis qu'il n'eut point; s'il calomnia M. *Saurin*; s'il fut banni par arrêt à perpétuité; s'il est en horreur à tout le monde; si enfin (ce qui le fâche le plus) il a rimé longuement des fadaises ennuyeuses; s'il a fait les Aïeux chimériques, le Café, la Ceinture magique etc.? Je ne suis pas responsable de tout cela.

Il s'est associé, pour rendre sa cause meilleure, avec l'abbé *Desfontaines*, auteur d'un ouvrage périodique qui vous est connu; et cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il est bon que vous sachiez, Messieurs, que cet abbé est un homme que j'ai, en 1724, tiré de bicêtre, où il était renfermé pour le reste de ses jours. C'est un fait public. J'ai encore ses

lettres, par lesquelles il avoue qu'il me doit l'honneur et la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en Anglais un Essai sur l'épopée, il le mit en français. Sa traduction a été imprimée à Paris. Il est vrai qu'il y avait autant de contre-sens que de lignes. Il y disait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens*, par ces mots *faim dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui signifie *gâteau*, fut pris par lui pour *Cacus*, et les Troyens pour des vaches. Je corrigeai ses fautes; et je fis imprimer sa traduction à la suite de la Henriade, en attendant que j'eusse le loisir de faire mon Essai sur l'épopée en français; car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaise, qui est très-différent du nôtre. Enfin, quand j'eus achevé mon ouvrage, je le mis à la suite de ma Henriade en France. L'abbé *Desfontaines* ne me pardonna point d'avoir usé de mon bien. Il s'avisa depuis ce temps-là de vouloir décrier la Henriade et moi. Je ne lui répondrai pas, et je ne décrierai certainement pas ses vers. Il en a fait un gros volume; mais personne n'en sait rien, j'en ignore moi-même le titre. Pour sa personne, elle est un peu plus connue.

Enfin, Messieurs, voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis: ainsi quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi, dites hardiment qu'ils sont de *Rousseau*; quand vous verrez de mauvaises critiques en prose, ce sera de l'abbé *Desfontaines*.

J'ai l'honneur d'être, etc.

# LE TOMBEAU DE LA SORBONNE.

## 1753.

LORSQUE la ſorbonne était occupée à cenſurer des livres de phyſique, de philoſophie, et de juriſprudence, et qu'on croyait que ſes diſparates étaient au comble; un nouvel orage porta ſon vaiſſeau ſans gouvernail d'un autre côté, et le fit donner dans un écueil qui l'a fracaſſé ſans reſſource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut ſoutenir une thèſe pendant dix heures de ſuite. Un jeune bachelier de beaucoup d'eſprit, fort inſtruit, et qui fait grand uſage des bons auteurs, ſe propoſa de ſoutenir cette thèſe à ſon tour; c'était l'abbé de *Prades*, homme de condition, neveu de M. de *la Vallette* maréchal de camp, aſſez connu par les ſervices qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme qui n'avait d'autre intention que de percer dans le monde, et de faire ſon chemin dans l'Egliſe comme les autres, porta d'abord ſelon l'uſage ſa thèſe manuſcrite à examiner au profeſſeur *Hock*, qui devait être ſon préſident, au ſyndic *Dugard* chanoine de Notre Dame, au chanoine de Saint-Benoit *l'Anglé*, grand-maître des études, qui l'examinèrent ſcrupuleuſement, l'approuvèrent, la munirent de leur ſeing ſelon les formalités d'uſage,

après quoi elle fut imprimée, et le candidat en distribua quatre cents cinquante exemplaires aux autres docteurs, plusieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs il y a encore des censeurs au nombre de douze, le bachelier leur porta sa thèse imprimée; aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de censure; il la soutint enfin le 18 novembre 1751, avec l'approbation universelle; les censeurs signèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondans donnent en pareil cas. M. l'abbé de *Prades* allait être reçu licencié, et même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus distingué. Il n'avait qu'un seul reproche à se faire, c'était de s'être laissé emporter au zèle aveugle de la sorbonne contre quelques opinions de messieurs de *Buffon* et de *Montesquieu*, qu'il qualifia trop durement: il s'exposait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la sorbonne dût le punir d'avoir pris sa défense avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace et la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solennité, dont elle seule devait répondre, et qui était devenue son propre ouvrage selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savans entreprit il y a quelques années le dictionnaire de l'Encyclopédie.

pédie. Tout le public, et en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le dictionnaire de Trévoux, qu'on achetait, faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance et les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce dictionnaire de Trévoux, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'Encyclopédie ils la décrièrent ; mais sitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler : ils se proposèrent pour la théologie et pour la morale ; on ne voulut ni d'une théologie, ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très-bien que celà seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent mille écus aux jésuites ? Ceux-ci étant éconduits font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'Encyclopédie, et pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances, en se servant de leur cri de guerre, *à l'impiété* ! Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux celui du public, si on avait eu affaire à des supérieurs instruits ; mais on avait affaire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici avec toute la France combien il est triste et honteux que cet homme si borné ait succédé aux *Fénelons* et aux *Bossuets* ; il a la feuille des bénéfices : c'est un ministre. Le clergé de France

eſt à ſes ordres, il l'a avili et bouleverſé ; c'eſt lui qui eſt l'auteur de cette entrepriſe des *billets de confeſſion*, qui a tant fait rire l'Europe ; lui ſeul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume, en rendant l'ordre de Saint-Louis ſuſceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien, ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal ; il eſt continuellement entouré de délateurs.

Un prêtre de cette eſpèce, nommé *Millet*, connu pour tel dans Paris, homme qui nourrit la duplicité et l'infamie de l'eſpionnage ſous les apparences de la douceur et de la dévotion, fut l'organe dont on ſe ſervit pour perſuader à l'ancien évêque de Mirepoix que l'Encyclopédie était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatiſme fut pouſſé au point qu'on obtint un arrêt du conſeil pour ſupprimer l'ouvrage. Enfin, grâces aux ſoins des plus dignes miniſtres et des plus éclairés magiſtrats, la France ne fut point privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe ; il n'en coûta que quelques changemens de peu de conſéquence. Le livre continue à s'imprimer avec ſuccès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a ceſſé de lui faire. Les jéſuites furent confondus, et n'en furent, comme on le croira aiſément, que plus implacables. Il s'agiſſait de leur intérêt, et de ce qu'ils imaginaient être leur gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du dictionnaire de Trévoux.

Il faut ſavoir que parmi les principaux aſſociés

qui travaillent à l'Encyclopédie, il y en a très-peu qui soient théologiens : ils avaient prié l'abbé de *Prades* de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude: il en donna en effet plusieurs, tels que celui de *certitude*, dans lequel la philosophie la plus sage sert de base à la théologie la plus exacte. Que font alors les jésuites ? la thèse de cet abbé tombe entre leurs mains : il est aisé de trouver par-tout des hérésies ; on en trouverait dans l'*oraison dominicale* ; et si quelqu'un disait aujourd'hui pour la première fois, *ne nous induisez point en tentation*, il suffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jésuites répandent le bruit par leurs fidelles émissaires, que la thèse de l'abbé de *Prades* est impie, que c'est l'ouvrage de tous les auteurs de l'Encyclopédie, que c'est un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les pères, exclus de la faculté, y entretiennent toujours des intelligences, comme on fait dans une ville ennemie qu'on veut surprendre : ils s'adressent à un vieux docteur nommé *le Rouge*, ancien syndic et approbateur de leur journal de Trévoux, et leur créature. Le père *Dupré* lui dit: Il faut dénoncer à la Sorbonne la thèse qu'on y a soutenue. *Le Rouge* représente au père *Dupré* et aux autres, quelle honte ce serait pour lui, et quel affront à la sorbonne d'accuser d'impiété une thèse devenue celle de tout le corps par ses statuts. Les jésuites insistent, ils tronquent et tordent des propositions ; ils donnent par écrit à *le Rouge*, ce qui regarde les

guérisons opérées par JESUS-CHRIST : Vous voyez, disent-ils, qu'on les compare à celles d'*Esculape*. Hélas! mes pères, répond l'abbé *le Rouge*, on ne dit là que ce que j'ai dit moi-même dans mon traité dogmatique sur les miracles, et ce qu'a soutenu le docteur dom *la Taste* bénédictin évêque de Bethléem, et cent autres docteurs : ils prétendent que tout ce qui distingue les guérisons opérées par JESUS-CHRIST, c'est qu'elles ont été prédites; que c'est ce qui discerne seul les opérations de DIEU d'avec celles qu'on impute à d'autres puissances ; que toute l'antiquité et la Bible même attestent les miracles des enchanteurs et des démons; qu'on a cru aux miracles d'*Esculape*, de *Vespasien*, d'*Apollonius* de Thiane, ainsi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'assurer la mission de JESUS-CHRIST, et de distinguer ses miracles, que de recourir aux prophéties ; c'est la seule manière même dont la sorbonne et vous, avez réfuté les miracles de Saint-Médard.

Les jésuites ne se rendirent point à ces argumens *ad hominem*. Le père *Dupré* dit à *le Rouge* : Vous devez savoir qu'on peut aisément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne songeons qu'aux mots et point aux choses ; voilà les mots d'*Esculape* et de JESUS-CHRIST. La thèse dans un autre endroit fait des difficultés sur la chronologie des Hébreux ; vous m'allez encore dire que tous les savans de l'Europe font ces difficultés : il n'importe. Il est dit dans la thèse que la loi de *Moïse* n'admet que des

récompenſes et des peines temporelles ; on ſait que rien n'eſt plus vrai, mais on peut en inférer que *Moïſe* ne connaiſſait pas l'immortalité de l'ame. Mais, mon père, remarquez qu'il dit un peu plus bas, dans ſa thèſe, que *Moïſe* connaiſſait l'immortalité de l'ame, et même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela eſt embarraſſant, répondit le père *Dupré*: mais vous ne mettrez pas cela dans l'extrait.

Il eſt dit ſur-tout, continue le jéſuite, que le droit d'inégalité eſt un droit barbare qui n'eſt que le droit du plus fort ; voilà qui intéreſſe les puiſſances ſéculières : l'abbé de *Prades* doit être condamné en parlement comme en ſorbonne, et paſſer ſa vie entre quatre murailles ! Ah ! c'eſt trop, mes Pères ; vous portez trop loin l'emportement et la vengeance. Comment peut-on prendre pour le ſyſtème de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter ? quoi, vous n'avez pas lu la thèſe ? ne la lira-t-on pas ? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'eſt le ſyſtème damnable et horrible de *Hobbes* ? ne le réduit-il pas en poudre ? N'importe encore une fois, dirent les jéſuites, perſonne ne lit une thèſe, et tout le monde lira les propoſitions qui ſeront condamnées ; et on mettra l'abbé de *Prades* dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé *le Rouge* frémit d'horreur. Il voulut répliquer ; mais on lui ferma la bouche, en lui diſant : Monſeigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut : obéiſſez. *Le Rouge* s'en alla, incertain encore de ce qu'il devait faire ; mais en peu de temps les jeſuites ſurent le déterminer.

Cependant les jéſuites dans leur collège font ſoutenir une thèſe dans laquelle ils traitent l'abbé de *Prades*, docteur de ſorbonne, d'impie et de perturbateur du repos public. Ils ſe répandent dans tout Paris, ils minent ſous terre, et font une guerre offenſive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but, qui eſt que la ſorbonne ſe diviſe. Quelques janſéniſtes intéreſſés à ſoutenir les miracles de M. *Pâris*, ſachant bien que ces miracles n'ont pas été prédits, ſe joignent aux jéſuites mêmes. On parle aux magiſtrats, aux évêques, à l'archevêque de Paris; et tout cela parce que le dictionnaire de l'Encyclopédie vaut mieux que le dictionnaire de Trévoux. Le délateur *Millet* aſſure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de *Prades* n'eſt que l'organe des auteurs de ce dictionnaire; c'eſt ainſi qu'une indigne jalouſie d'auteurs détruit ſans reſſource la fortune d'un homme de qualité, et le couvre de flétriſſures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la ſorbonne, qu'il faut abſolument qu'elle condamne la thèſe.

Depuis le 2 décembre 1751 juſqu'au 15, on s'aſſemble en ſorbonne. Les émiſſaires des jéſuites, *le Rouge* en chancelant encore, *Gaillande* en homme furieux, demandent vengeance: de quoi? d'une thèſe que la ſorbonne doit avouer pour ſienne. Ils demandent que ce corps ſe déshonore à jamais. Il faut que cette ſorbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un ſeul mot de la thèſe, laquelle elle a examinée pendant quatre ans, laquelle elle a fait ſoutenir, laquelle elle

a approuvée, et qui eſt ſon propre ouvrage; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a ſoutenu un ſyſtème complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu, c'eſt dans ce cul-de-ſac que la cabale des jéſuites et un théatin ont pouſſé la ſorbonne qui s'en aperçoit bien aujourd'hui, et qui en gémit, mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux et des plus éclairés, l'abbé *le Gros*, chanoine de la ſainte-chapelle, excellent théologien, alla pendant ce temps repréſenter à l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité et le ſcandale de cette conduite, qu'on allait couvrir la ſorbonne d'un opprobre éternel, qu'on perdait un jeune homme innocent, que ſa thèſe était très-raiſonnable, et qu'il ſe croyait, lui, obligé en conſcience et en honneur, de prendre le parti de l'abbé de *Prades*; que c'était en effet ſecourir la ſorbonne qui s'allait perdre en ſe condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en ſorbonne, et le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà ſur quel ton il parle, et comment il uſe de ſon crédit. M. *le Gros* eut pourtant le courage d'aller à ces aſſemblées tumultueuſes; il y parla avec ſageſſe, et fut ſecondé d'environ quarante docteurs qui ſavent le latin, qui avaient lu la thèſe, et qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déiſtes*, s'écria l'inſenſé *Gaillande*. On l'obligea à demander pardon en pleine aſſemblée, de ces paroles qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu ſoin de faire venir plus de cent moines qui

n'avaient jamais lu la thèſe, et qui opinaient contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de *Prades* demandait d'être admis et entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ſes défenſes, attendu que cela eſt de droit commun. Mais la foule des moines envoyés pas l'évêque de Mirepoix et par les jéſuites, fit paſſer l'avis contraire, ce qui n'eſt pas ſans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix: il lui offre de ſe rétracter s'il s'eſt ſervi d'expreſſions qui puiſſent ſouffrir un ſens odieux. C'eſt aſſurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet ſa grâce, en cas qu'il diſe que ce ſont les auteurs de l'Encyclopédie qui ont fait ſa thèſe.

L'abbé de *Prades* répondit à l'évêque de Mirepoix: " Comment voulez-vous que je me „ rende coupable d'une impoſture ſi lâche? Il „ y a huit ans que j'étudie la théologie. Ma „ thèſe, vous le ſavez, n'eſt que le précis d'un „ ouvrage que j'ai fait en faveur de la religion „ chrétienne: les auteurs de l'Encyclopédie ne „ ſavent point la théologie; ils n'ont vu ni mon „ ouvrage ni ma thèſe: pouvez-vous vous „ livrer à la fureur de leurs ennemis au point de „ me propoſer, ſans rougir, la manœuvre indigne „ que vous exigez?" Que répond Mirepoix à ces paroles? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie enſuite des émiſſaires chez l'abbé de *Prades* pour lui conſeiller de s'enfuir. Enfin il oſe demander au roi une lettre de cachet contre lui: mais comment s'y

prend-il pour l'obtenir ? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de *Prades* a ſoutenu en ſorbonne une autre thèſe que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de *Prades* avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix et à l'archevêque de Paris, firent ouvrir les yeux à toute la cour ; on fut ſurpris, en les liſant, d'apprendre que la thèſe qui feſait tant de bruit, était la même que celle qui avait été approuvée en ſorbonne, et ſoutenue dix heures de ſuite en ſa préſence. On fut indigné en même temps, qu'on eût oſé porter la calomnie juſqu'à vouloir perſuader au roi que l'abbé de *Prades* avait ſubſtitué une mauvaiſe thèſe à celle qui avait été approuvée. Le roi inſtruit de la vérité, fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme en abuſant de ſon autorité. Ainſi par cet odieux artifice, ſi ces lettres n'avaient point été envoyées à la cour, un théatin calomniateur réduiſait un roi aimé de ſon peuple à être le perſécuteur d'un innocent.

Enfin la ſorbonne s'aſſemble pour la quatorzième fois : un nommé *Grageon*, vicaire de Saint-Roch, docteur de Navarre, s'entretenant avec le docteur *Foucher* dans la ſalle avant l'aſſemblée ; *Foucher* dit à *Grageon* ces propres mots : " Je vous avoue que je ſuis bien em-
„ barraſſé ; cette thèſe eſt d'un latin extraor-
„ dinaire que je n'entends pas ; elle roule
„ ſur des points hiſtoriques que je n'ai
„ jamais étudiés. Comment puis-je la con-
„ damner ? Je ne l'entends pas plus que

„ vous, lui dit *Grageon*; je ne l'ai lue, ni ne „ la lirai; il faut bien que je la condamne: je „ vous conseille d'en faire autant. "

Enfin la salle se garnit; on opine: le docteur *Tamponnet* éleve sa voix, et commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre, et que la religion chrétienne est renversée.

M. *Digotrets*, le plus savant homme de la faculté, et le meilleur logicien, dit: Messieurs, permettez-moi de vous dire que pour bien entendre cette thèse, il faut un peu de connaissances et de réflexion; c'est le système de religion depuis la création du monde jusqu'à nos jours; système où les raisonnemens sont par-tout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette savante thèse, et il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé de répréhensible. Il faut revenir aux voix et motiver son avis, sans quoi nous allons nous déshonorer. *Grageon* prit alors la parole et dit: Vous avez lu cinq fois la thèse, et vous n'y avez point trouvé d'erreur? Moi je ne l'ai lue qu'une fois et j'y ai trouvé cent impiétés.

*Foucher*, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de *Grageon*, ne put s'empêcher de dire avec indignation: Monsieur, comment pouvez-vous affirmer devant la sorbonne que vous avez lu la thèse, vous qui m'avez dit il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue? Eh! comment pouvez-vous, répliqua *Grageon* à *Foucher*, abuser publiquement de la confidence que je vous ai faite en particulier? vous êtes un traître. Vous êtes

un menteur, dit *Foucher*. *Grageon* fend la preſſe, et prend *Foucher* par le collet; ils ſe donnent pluſieurs coups de poing en pleine ſorbonne; on ſe met entre deux. Le docteur *Gervaiſe*, grand-maître de la maiſon de Navarre, les ſépare avec peine; cette ſcène ne peut ſe paſſer ſans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà et là dans la ſalle, firent venir les voiſins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils diſent qu'on s'égorge; les autres que le feu a pris dans la ſorbonne: plus de deux mille hommes aſſiégent la porte en moins d'un quart-d'heure.

Les docteurs, honteux de cette ſcène, reprennent à la fin leurs eſprits. On fait faire ſilence, on procède avec plus de règles; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la preſſe du peuple; il ſe fait ouvrir. Meſſieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens ſeulement donner ma voix: je ſuis de l'avis de *Tamponnet*. Ayant dit ces mots, il ſe retire. L'aſſemblée auparavant prête à en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la ſorbonne, qu'un autre docteur vient diverſifier la ſcène par une abſurdité que les ſavans de l'Europe ne croiront pas. Mais s'il eſt permis d'atteſter DIEU dans une affaire auſſi contemptible, on prend ici DIEU à témoin, que dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne ſoit dans la plus exacte vérité.

*Duport d'Auville*, ſupérieur de la communauté des philoſophes de Saint-Sulpice, arrive avec

une traduction de *Locke* dans sa poche; il montre ce livre: Voilà l'athée, dit-il, dans lequel » l'abbé de *Prades* a pris sa thèse impie. Le pré- » cis du chapitre de *Locke* sur les idées innées » est dans la thèse; et on sait assez que s'il n'y a » point d'idées innées, il n'y a point de religion » chrétienne."

Qu'est-ce que les idées innées, se disaient plusieurs docteurs les uns aux autres? Les plus instruits expliquèrent la chose. Ils firent souvenir que les idées innées étaient du système de *Descartes*; que ces idées innées avaient été condamnées par la sorbonne entière, dès que ce système avait paru, et qu'alors elles passèrent en sorbonne, comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles soient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que *Locke* a démontré l'absurdité de ce système des idées innées par les meilleures raisons; et qu'enfin *Locke* n'était point un athée. Malgré les raisonnemens invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé à la pluralité des voix qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des sens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de *Prades* est conseillé de s'adresser à des membres du parlement, et d'implorer leur justice. Il demanda audience au procureur-général. Ce magistrat lui proposa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. M. *le Fevre d'Ormesson*, avocat-général, l'interrogeait, et rendait

ſes réponſes à la grand'chambre. On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de *Prades* eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de ſon haut, quand ce magiſtrat lui ſoutint dans le parquet, que c'eſt une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant ſon ami; mais cette fois-là il lui parla durement et en maître, ſoit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jéſuites avaient excité, ſoit par quelqu'autre raiſon qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps le théologien avec l'abbé de *Prades*, et l'accuſa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèſe approuvée par la ſorbonne eſt devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de *Prades* abſous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de *Prades* l'inimitié du ſieur d'*Ormeſſon*. Celui-ci attendait pour l'accabler que la ſorbonne eût achevé l'ouvrage que les jéſuites et l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient preſcrit.

La ſorbonne, le 15 décembre, conſomma ſa honte. Elle proſcrivit ſa thèſe, ſon propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propoſitions qu'il fallut tronquer, et par conſéquent falſifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expreſſément réfuté. Le décret fut dreſſé comme on put.

Le docteur *Tamponnet* fit la préface de la cenſure; et comme elle était en latin, il y fit quelques ſoléciſmes. Il eut d'ailleurs la prudence

d'appeler ouvrage de ténèbres la thèſe qui avait été ſoutenue en pleine ſorbonne en préſence de près de mille perſonnes. Une choſe embarraſſa *Tamponnet* et ſes confrères: ce fut de ſe diſculper d'avoir approuvé auparavant avec unanimité une thèſe qu'il fallait condamner. Pour cet effet *Millet* imagina de dire que la thèſe avait été imprimée en trop petits caractères, et que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évaſion fut applaudie. On oubliait que la thèſe avait été examinée en manuſcrit par les députés. Mais lorſqu'il fut queſtion d'exprimer en latin que ladite thèſe avait été imprimée trop menu, la faculté ne put ſe tirer de ce pas: ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin une thèſe imprimée menu; et ils députèrent vers le ſieur *le Beau*, profeſſeur de rhétorique, pour lui demander comment cette phraſe pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit: *Theſim ſuſilium litterarum tenuitate digeſtam.* Alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la ſorbonne. Ses théologiens dreſſèrent le mandement, et ils y furent ſi embarraſſés, ils ſentirent ſi bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de *Prades* fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèſe était un complot tramé contre la religion par tous les auteurs de l'Encyclo-

pédie. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très-certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèse. Alors l'avocat-général d'*Ormesson* eut la cruauté de demander à la tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'-chambre; il obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de *Prades* : décret rendu sans aucune formalité, contre un homme déjà convaincu par la sorbonne.

Cet abbé entièrement innocent, dont la thèse était celle de la sorbonne; qui ne pouvait être coupable, puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter s'il était besoin ; lui qui est d'une famille qui a si bien servi l'Etat ; lui que la grand'chambre n'avait pu condamner, et contre qui le roi équitable n'avait point voulu sévir ; fut obligé de s'enfuir avec un de ses amis que les jésuites voulaient perdre aussi. Ils étaient tous deux tombés malades, et se trouvaient sans aucun secours; ils ont souffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial sera assurément touché de commisération, en lisant cette suite de procédés affreux.

Il n'est pas étonnant qu'un vrai philosophe tel que le roi de Prusse, instruit de tous les maux qu'ont fait au monde les querelles théologiques, et convaincu de l'innocence d'un gentilhomme si indignement persécuté par les cabales des jésuites, l'ait pris sous sa protection. L'univers sait combien ce grand-homme est le protecteur de la raison et de l'innocence opprimée. Le

public commence déjà à penſer comme lui ſur cette affaire ; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils ſe briſent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur *l'Ange* avait fait perſécuter le reſpectable docteur *Wolf*, en qualité d'athée ; ce même roi de Pruſſe écoutant le public et ſa propre raiſon, l'a fait chancelier de l'univerſité de Hall, avec une penſion de trois mille écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent; le public a parlé, et après pluſieurs années ce tyran même a été puni.

En vain dans nos provinces libres, a-t-on voulu ôter à M. *Kœnig* la liberté de ſe défendre dans une affaire purement littéraire, contre un deſpote littéraire auſſi orgueilleux que mauvais écrivain ; nous avons vu M. *Koenig* accabler ſon adverſaire par le poids de ſes raiſons. C'eſt une mauvaiſe voie que celle de l'autorité quand il s'agit de ſcience, et la vérité triomphe toujours avec le temps. (1)

(1) M. de *Voltaire* a déſavoué conſtamment le *Tombeau de la Sorbonne* qu'on lui a conſtamment attribué. Les faits en ſont ſans doute été fournis par l'abbé de *Prades* lui-même, ou par quelque docteur de la ſorbonne, témoin oculaire; mais on ne peut guère douter qu'ils n'aient été mis en œuvre par M. de *Voltaire*, d'après quelques paſſages de la Correſpondance du roi de Pruſſe. L'auteur a pu y changer à deſſein ſon ſtyle et ſa manière.

# A M. DUPONT,

## AUTEUR DES EPHEMERIDES DU CITOYEN.

*Sur le poëme des ſaiſons.*

A Ferney, ce 7 juin 1769.

VOUS donnez à M. de *Saint-Lambert* les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen, et d'un écrivain tel que vous.

Vous ne reſſemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuſes au gouvernement, à la réputation des particuliers, et à l'honneur des lettres, a mandé que le poëme français *des ſaiſons* eſt inférieur au poëme anglais de *Thompſon*. S'il m'appartenait de décider, je donnerais ſans difficulté la préférence à M. de *Saint-Lambert*. Il me paraît non-ſeulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les ſaiſons, et le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans et plus rians: je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes ſurmontée. Les vers blancs ſont ſi aiſés à faire qu'à peine ce genre a-t-il du mérite; l'auteur alors pour ſe ſauver de la médiocrité et de la langueur proſaïque, eſt obligé d'employer ſouvent des idées et des expreſſions giganteſques par leſquelles il croit ſuppléer à l'harmonie qui lui manque.

*Déſpréaux* recommandait dans le grand ſiècle des arts, qu'on polit un écrit.

Qui dit, ſans s'avilir, les plus petites choſes,
Fit des plus ſecs chardons des œillets et des roſes,
Et ſut même aux diſcours de la ruſticité
Donner de l'élégance et de la dignité.

Je penſe que M. de *Saint-Lambert* a pleinement exécuté ce précepte : peut-on exprimer avec plus de juſteſſe et de nobleſſe à la fois l'action du laboureur ?

Et le ſoc enfoncé dans un terrain docile
Sous ſes robuſtes mains ouvre un ſillon fertile.

Voyez comme il peint auprès de ſes brebis et de ſon chien,

La naïve bergère aſſiſe au coin d'un bois,
Et roulant le fuſeau qui tourne ſous ſes doigts.

Comme toutes ces peintures ſi vraies et ſi riantes ſont encore relevées par la comparaiſon des travaux champêtres avec le luxe et l'oiſiveté des villes !

Tandis que ſous un dais la molleſſe aſſoupie,
Traîne les longs momens d'une inutile vie.

*Thompſon*, que d'ailleurs j'eſtime beaucoup, a-t-il rien de comparable ?

Je ne ſais même s'il eſt poſſible qu'un habitant du nord puiſſe jamais chanter les ſaiſons auſſi-bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le ſujet manque à un écoſſais tel que *Thompſon*; il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par *Théocrite*, par *Virgile*, origine joyeuſe des premières fêtes et des premiers ſpectacles, eſt inconnue aux habitans du cinquante-

quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans saveur ; tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux : aussi *Thompson* n'a pas osé toucher à ce sujet, dont M. de *Saint-Lambert* a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poëte philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, et être heureux du bonheur d'autrui loin de l'insolente rapacité des oppresseurs ; il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté et un courage respectables.

Je sais bien qu'il y a des ames aussi basses que jalouses, qui pourront me reprocher de rendre à M. de *Saint-Lambert* éloges pour éloges, et de faire avec lui trafic d'amour-propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux ; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je rayo les louanges qu'il a daigné me donner, et je n'en vois que mieux son mérite.

Je regarde son ouvrage comme une réparation d'honneur que le siècle présent fait au grand siècle passé pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes absurdes, à tant de systèmes impertinens, à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la grossièreté, l'insolence,

et le ridicule, étaient la seule morale, et qui seront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, Monsieur, de vous parler à présent de la réflexion que vous faites sur les chaumières des laboureurs, sur ces *cabanes*, sur ces asiles du pauvre; vous condamnez ces expressions dans le poëme des saisons que vous estimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites avec très-grande raison qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur considérable; qu'il lui faut des écuries commodes, des étables faites avec soin, des granges vastes et solides, des laiteries voûtées et fraîches etc.

Oui sans doute, Monsieur, et personne n'est entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale: personne n'a mieux fait sentir combien un laboureur doit être cher à l'Etat. J'ai l'honneur d'être laboureur, et je vous remercie du bien que vous dites de nous; mais puisqu'il s'agit ici de fermiers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers-généraux du bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne, et vous verrez que les termes de chaumière, de cabane ne sont que trop convenables; les logemens des plus gros laboureurs en Picardie et dans d'autres provinces, ont des toits de chaume.

Rien n'est plus beau, à mon gré, qu'une vaste maison rustique, dans laquelle entrent et sortent par quatre grandes portes cochères des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne; les colonnes de chêne qui soutiennent toute la charpente sont placées à des distances

égales sur des socles de roche ; de longues écuries règnent à droite et à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent un côté avec leurs genisses ; les chevaux et les bœufs sont de l'autre ; leur pâture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immenses ; les granges où l'on bat les grains sont au milieu ; et vous savez que tous les animaux logés chacun à leur place dans ce grand édifice, sentent très-bien que le fourrage, l'avoine, qu'ils renferment, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture sont les basses-cours et les bergeries ; au nord sont les pressoirs, les celliers, la fruiterie ; au levant les logemens du régisseur et de trente domestiques ; au couchant s'etendent les grandes prairies pâturees et engraissées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux et à pepins, sont encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches sont établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose ce verger ; les abeilles donnent au possesseur une récolte considérable de miel et de cire, sans qu'il s'embarrasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très-valeurement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine, qui se fait faire soixante à quatre-vingts mille enfans par ses sujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue ; les feuilles nourrissent ces vers précieux qui ne sont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaste enceinte est fermée par

un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue.

La cour et les baſſe-cours ont d'aſſez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en eſt quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; et je vous avouerai même ſans vanité que la mienne reſſemble en quelque choſe à celle que je viens de vous dépeindre; mais de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous ſavez bien que le nombre des pauvres laboureurs et des métayers qui ne connaiſſent que la petite culture, ſurpaſſe des deux tiers au moins le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voiſinage des camarades qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, et qui n'ont que deux vaches: il y en a dans toutes les provinces, qui ne ſont pas plus riches. Soyez très-ſûr que leurs maiſons et leurs granges ſont de véritables chaumières où habite la pauvreté: il eſt impoſſible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs miſérables afiles; car après avoir payé tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dixme du produit clair et net de leurs champs; et ce qui eſt appelé dixme très-improprement, eſt réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant quand un payſan trouve un ſeigneur qui le met en état d'avoir quatre bœufs et deux vaches, il croit avoir fait une grande fortune: en effet il a de quoi vivre et rien au-delà; c'eſt

beaucoup pour lui et pour ſa famille ; et cette famille connaît encore la joie, elle chante dans les beaux jours et dans les temps de récolte.

Ne ſachons donc pas mauvais gré, Monſieur, à l'aimable auteur des *ſaiſons* d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il eſt certain qu'ils ſeraient tous plus à leur aiſe ſi les ſeigneurs habitaient leurs terres neuf mois de l'année comme en Angleterre : non-ſeulement alors les poſſeſſeurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par généroſité à ceux qui ſouffrent, mais ils en feraient toujours par néceſſité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes, rend ſervice à la patrie.

Je ſais bien qu'il y a plus de deux cents mille ames à Paris qui s'embarraſſant fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames ſoupant avec leurs amans au ſortir de l'opéra comique, ne s'informent guère ſi la culture de la terre eſt en honneur ; et beaucoup de bourgeois qui ſe croient de bonnes têtes dans leur quartier, penſent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes ſur l'hôtel-de-ville ſoient payées ; ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui les payons, et que c'eſt nous qui les feſons vivre.

Le gouvernement nous doit toute ſa protection ; c'eſt un crime de lèſe-humanité de gêner nos travaux ; c'en eſt un de nous condamner encore dans certains temps de l'année à une honteuſe et funeſte oiſiveté, deux ou trois jours de ſuite : on nous oblige de refuſer après midi à la

terre les ſoins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel; on encourage nos manœuvres à perdre leur raiſon et leur ſanté dans un cabaret, au lieu de meriter leur ſubſiſtance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie, mais il ne l'a pas été aſſez: hé, qui peut réformer tout!

*Eſt quadam prodire tenus ſi non datur ultra.*

Je n'en dirai pas davantage, Monſieur, ſur des ſujets que vous et vos aſſociés avez ſi bien approfondis pour l'avantage du genre-humain.

*Fin du quatrième et dernier Volume.*

TABLE

# TABLE

## DES PIECES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

DOUTES SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE. page 3

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF, PASTEUR DE HELMSTEDT, A M. KIRKERF, PASTEUR DE LAUVTORP. 10

LETTRE DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE, AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN. 14

A M. LE DUC DE LA VALLIERE, *grand-fauconnier de France, Urceus Codrus.* 16

A L'AUTEUR DU MERCURE. 29

A M. L'ABBÉ D'OLIVET, *chancelier de l'académie françaiſe.* 31

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY. 38

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE, A M. ERATOU ; *ſur la queſtion : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, et comment ils l'apprêtaient ?* 42

AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE. 46

AUX MEMES. 51

AUX MEMES. 55

AUX MEMES, *sur l'anglomanie.* 59

A UN JOURNALISTE. 62

A M L'ABBÉ D'OLIVET, *sur la nouvelle édition de la prosodie* 68

LETTRE CURIEUSE DE M. ROBERT COVELLE, *célèbre citoyen de Genève; à la louange de M. Vernet, professeur en théologie dans ladite ville.* 79

SUR LES PANEGYRIQUES; PAR IRENÉE ALETHÈS, *professeur en droit dans le canton suisse d'Uri* 86

LETTRE D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JESUITE. 98

AU GAZETIER D'AVIGNON. 102

LETTRE (D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE) A L'EVEQUE D'ANNECI. 104

A M. DU M***, *membre de plusieurs académies, sur plusieurs anecdotes.* 112

A M. *** 117

SUR MADEMOISELLE DE L'ENCLOS A M.*** 120

FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES. 129

SUR UN ECRIT ANONYME. 135

A UN ACADEMICIEN DE SES AMIS. 143

FRAGMENT D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. *** 146

A M. DE LA HARPE. 149

AU MEME. 156

LETTRE SUR LA PRETENDUE COMETE. 159

A M. ***, SUR LES ANECDOTES. 165

A M. ROSSET, MAITRE DES COMPTES, *auteur d'un poëme sur l'agriculture, dédié au roi.* 168

A MM. LES EDITEURS DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, *ouvrage périodique.* 172

A M. LE COMTE DE TRESSAN, *lieutenant-général des armées du roi.* 176

A M. ***, *sur les prétendues lettres du pape Ganganelli Clément XIV.* 181

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE, A L'ACADEMIE FRANÇAISE; *lue dans cette academie, à la solennité de la Saint-Louis.* 189

PREMIERE PARTIE. ibid.

SECONDE PARTIE. 208

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE, *à M le secrétaire perpétuel de l'académie de Pau.* 215

LETTRE DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHEZERY, *à M. l'avocat-général Séguier.* 236

AUTRE LETTRE D'UN BENEDICTIN DE FRANCHE-COMTÉ, AU MEME MAGISTRAT. 244

A M. *** *auteur du livre intitulé : Des vrais principes du gouvernement français.* 247

AUX AUTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE. 250

LE TOMBEAU DE LA SORBONNE. 263

A M. DUPONT, *auteur des Ephémérides du citoyen. Sur le poëme des saisons.* 281

Fin de la Table du Tome quatrième et dernier.